This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

y A. de La Barre de
Beaumarchais •

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Veb

AVANTURES DE DON ANTONI DE BUFFALIS,

HISTOIRE ITALIENNE.

Enrichie de Figures en taille douce.

A LA HAYE.
Chez JEAN NEAULME.
M. D. CC. XXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 4 NOV 1937
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

QUi traite de plusieurs choses bonnes à savoir à qui veut lire le Livre. Pag. 1

CHAP. II.

Quel homme étoit le Maitre de D. Antonio, & le tour que son Disciple lui joüa. 4

CHAP. III.

Comme il changea de Maitre & ce qui en arriva. Description d'une nouvelle chaffe. 9

CHAP. IV.

De la sortie de D. Antonio & de D. Fabricio, & de ce qu'ils firent dans deux Hotelleries. 15

CHAP. V.

Ou l'on voit les premiers Malheurs qu'ils essuierent. 21

CHAP. VI.

Qui est une suite de l'Avanture du Grenier. 27

CHAP. VII.

D. Antonio devient amoureux d'une Inconnuë, & il s'en trouve mal. 31

Delta

CHAP. VIII.

Ils vont chez un Curé qui les reçoit bien. La terrible avanture qui leur arrive chez lui. 38

CHAP. IX.

Ils passent de mauvais jours & de pires nuits. 43

CHAP. X.

Où l'on verra des choses imprévues. 49

CHAP. XI.

Ils sont délivrez d'une maniere inopinée. 54

CHAP. XII.

Où l'on ne voit rien qui ne soit vrai, excepté le bien qu'on dit des Moines. 59

TABLE

CHAP. XIII.

Antonio parle de la vie des Moines, & il en délivre un. 63

CHAP. XIV.

Adresse de l'Hôte, valeur d'Antonio, ce qui s'ensuit. 67

CHAP. XV.

Histoire du Comte Fulvio Raphaeli. 72

CHAP. XVI.

Où l'on verra des choses qui feront peut-être *plaisir.* 80

CHAP. XVII.

Discours de Fabricio, *& le malheur qui arriva à* Giacomo *dans une Hôtellerie, à force de civilité.* 84

CHAP.

DES MATIERES.

CHAP. XVIII.

De la merveilleuse érudition du Chevalier Della Torre, & de celle du Curé & de l'Hôte. 92

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Histoire de Don Lorenzo della Torre. 102

CHAP. II.

Que l'on doit lire avec attention. 113

CHAP. III.

Qui est une suite des deux précédens, & qui les vaut bien. 119

CHAP. IV.

Arrivée d'un Gentilhomme campagnard chez le Chevalier della Torre. Comme il est confondu par Fabricio, & la civilité des Grisons. 127

CHAP.

CHAP. V.

Nouvelle malice de Fabricio. Description d'un jeune Ecolier. 134

CHAP. VI.

Antonio arrive à Veniſe. Ses nouvelles amours. Il attrape un Marchand & un Jeune homme. 140

CHAP. VII.

Double bonheur de D. Antonio. Son avanture avec une Dame inconnue. L'agréable ſuite qu'elle a. 147

CHAP. VIII.

Généroſité d'Antonio. Sa Fortune change. Le déſeſpoir où il eſt. Il part pour Raguſe. 154

TABLE

CHAP. IX.

Metamorphoſe inopinée du Capitaine qui conduiſoit Antonio. 160

CHAP. X.

Hiſtoire de Codgi Huſſeyn. 171

CHAP. XI.

Suite de l'Hiſtoire précédente. 178

CHAP. XII.

Le ſort de Don Alberto & de ſa famille changent d'une maniere ſubite. 187

CHAP. XIII.

Dont la fin eſt intéreſſante. 193

CHAP.

CHAP. XIV.

D. Antonio découvre un Rival qu'il voudroit bien connoître, & qu'il ne connoîtra pas si-tôt, non plus que le Lecteur. 197

CHAP. XV.

D. Antonio trouve une Maitresse, lorsqu'il s'y attendoit aussi peu qu'à reconnoître un Rival.

CHAP. XVI.

Arrivée de Girolamo. Une partie des inquiétudes d'Antonio dissipées. 210

CHAP. XVII.

Qui étoit l'Esclave inconnu. Son histoire & son portrait qui est celui de peu de personnes de sa condition. 217

CHAP.

TABLE DES MATIERES.

CHAP. XVIII.

Le moins merveilleux du Livre. 227

CHAP. XIX.

Avanture nocturne, & de la sageſſe merveilleuſe des Dames Hôtellières. 243

Fin de la Table des Chapitres.

AVANTURES DE DON ANTONIO DE BUFFALIS.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I.

Qui traite de plusieurs choses bonnes à savoir à qui veut lire le Livre.

JE suis né à MILAN dans une famille plus noble qu'illustre. Mon Pere étoit élevé à une dignité considerable, & il se distinguoit par une dépense magnifique & par une *politesse* digne de sa naissance. Mais les fonds s'épuiserent bientôt, les *Créanciers* parûrent, on décreta une

une belle *Terre* qui nous apartenoit, & ſa charge fut vendue. Alors ma Mere, qui ne pouvoit s'accoutumer à la vie mediocre à laquelle ce *dérangement* alloit nous condamner, prit le parti de ſe retirer à ROME chez EMMANUEL RINALDI, ſon Pere, & je lui échûs dans le partage qu'elle fit de ſes enfans avec ſon mari.

Depuis ce temps-là, elle ſe repentît cent fois du *troc* imprudent qu'elle avoit fait, de la maiſon d'un Epoux contre celle d'un parent, & elle regréta l'indigence *tranquille & libre*, qu'elle avoit craint. Mais il étoit trop tard, & elle n'oſoit plus aller retrouver un homme, dont elle n'avoit pas eu le *courage* de partager les malheurs. Pour moi, comme je n'avois que *neuf ans* dans ce temps-là, je ne ſentis point le changement de ma fortune, & ma *jeuneſſe* m'épargna les chagrins qui dévoroient ma *Mere*, mais je ne les connus que trop, *dix-huit mois* après. On réſolut de me faire étudier, & DONA MARIA ma *tante*, déja laſſe de me voir dans ſa maiſon, me mit en penſion chez un *Génois* nommé FRANCISCO, où je demeurai *cinq ans*. Je puis dire que peu d'*Ecoliers* firent des progrès auſſi prompts que moi. Les *Soumaitres* étoient charmez de ma facilité, ils faiſoient par tout mon éloge, &, à les croire, je devois être le modèle des *Ecoliers*.

Ces *qualitez* m'attirèrent dabord l'envie de

de mes jeunes compagnons
ſoient des railleries piquantes de
chement à l'étude, & chaque j
jouoient des pieces nouvelles. Je
rien, j'étoufois mon *petit re*
j'eſſaiois même de les gagner pa
plaiſance & je réuſſis à la fin.
Il n'y eut plus que des *brut*
eux mêmes de tout le monde,
tinuèrent de me haïr.

Le *Maitre* ſeul avoit toûjour
ce d'horreur pour moi, il m'a
travail, & de mauvais traiten
vois à peine un moment de pla
il étoit ſorti, & il me chargeoit
dès qu'il étoit revenu; *bienheu*
re, s'il ne ſe fut pas *vangé* ſur
que je ne lui faiſois point. Mai
un procès, lui voloit-on une
égaroit il un livre, *j'expiois* le
la *Fortune*, & il en puniſſoit
ANTONIO de BUFFALIS.

J'eus beau me plaindre de
mens injuſtes à DONA MARIA
contre mes diſcours par la ha
le me portoit, & par les faux
Pédant, qui l'avoit gagnée p
nieres *patelines*, elle ne m'écou
j'étois un *menteur*, un *fourbe*,
air *ingenu* & une conduite *fin*
chois une ame *hypocrite*, & u
pareſſe. Ma Mere ne me
mieux que cette *crédule*

de la désobliger, elle me tenoit à peu près le même langage Elle m'embrassoit ensuite, ses larmes couloient malgré elle de ses yeux, mais elle les essuioit, pour n'être point vuë de D. MARIA, & elle me renvoioit au *College*, en m'exhortant d'étudier bien. Je me souviens encore que je la quittois toûjours, le cœur serré de douleur, & que je marchois dans les ruës de ROME, comme un homme troublé & hors de lui. Je rentrois enfin chez le *terrible Génois*; je comparois ce *Maitre dur* à la *tendre Mere*, que je venois de voir. Tout me choquoit chez lui, sa maison me paroissoit une *prison affreuse*, & je tombois dans une mélancolie, dont il me retiroit bientôt à force de coups. Enfin je me dégoutai entierement, je cessai de m'appliquer aux belles lettres, & je ne songeai plus qu'à faire *enrager* cet homme, que je regardois comme un *Bourreau*.

CHAP. II.

Quel homme étoit le Maitre de D. Antonio, & le tour que son Disciple lui joüa.

A les belles qualitez mon *aimable Pédagogue* joignoit toutes celles qui constituent un *cagot fieffé*. Il marchoit les yeux baissez, la tête panchée sur une épau-

paule, & ſon *air triſte* ſembloit dire, voiez, *comme* FRANCISCO *ſe mortifie*. On le voioit à la Meſſe *marmoter devotement* des prieres, rouler un *long Chapelet* d'un *air fervent*, & lancer de temps en temps des regards *enflammez* vers le ciel. En ſortant de l'Egliſe, il atroupoit une vingtaine de pauvres, auxquels il diſtribuoit *lentement* trois ou quatre ſous. On n'admettoit à ſa table que des *Myſtiques*, qui s'entretenoient avec lui des myſteres ſublimes de la vie ſpirituelle, de *l'union intime* de l'ame avec Dieu, *des douces volupteż de la vie unitive, de la liquéfaction & de la transformation de nous mêmes dans la divinité*; enfin il étoit de toutes les Confrairies, de la *Congrégation* des Jeſuites, du *Scapulaire* des Carmes, du *Roſaire* des Dominicains, du *Cordon* de S. François; que ſais-je moi, tous les Saints de la *Litanie* devoient quelque choſe à ce bon ſerviteur, & il étoit lui-même un *petit Saint*, à l'orgueil & à la mediſance près.

De quoi n'eſt-on pas capable, quand on eſt pouſſé à bout? tout jeune que j'étois, je formai là deſſus le plan de la vangeance que je méditois de tirer de lui, j'eus l'adreſſe de la faire réuſſir, & le hazard acheva ce que j'avois commencé. J'avois vû chez une de mes parentes une jeune fille de Chambre nommée ISABELLA, qui en étoit ſortie depuis peu, & qui demeuroit dans une petite maiſon près de la Pla-

ce NAVONE. Mon Maitre la connoiſſoit auſſi bien que moi; il lui avoit parlé ſouvent, mais il n'avoit jamais ſenti d'amour pour elle, ou du moins je n'en avois rien ſû. Cependant j'allai la trouver un jour: je lui dis que le Seigneur FRANCISCO l'aimoit *à la folie*, qu'il ne pouvoit s'empêcher de nous parler d'elle à chaque inſtant, que j'étois perſuadé qu'il étoit *ſincérement* touché, & que les autres *Ecoliers* le croïoient comme moi. J'ajoutai qu'il m'avoit demandé avec beaucoup d'*empreſſement*, où elle demeuroit, & que j'avois même lû des vers qu'il lui deſtinoit; en un mot, je lui prouvai ſi bien qu'il étoit vivement *féru*, qu'elle s'imagina, quoi que je lui diſſe, que c'étoit de ſa part que j'étois venu la voir. Pour lui perſuader encore mieux ce que j'avois avancé, je lui fis donner une *Sérénade* ſur les neuf heures du ſoir, au nom du Seigneur FRANCISCO, & je retournai enſuite au logis.

Il ne me manquoit plus que de faire tomber le *fin Génois* dans le panneau que je lui tendois. J'en vins auſſi à bout, par le moïen d'une *vieille*, qu'un de mes amis m'avoit indiquée. Cette femme à qui j'avois donné mes ordres, vint près de minuit fraper à la porte; mon Maître ouvrit, & elle lui montra une lettre, où ISABELLA le prioit de venir au plus vîte chez elle. *Votre frere*, di-

disoit-elle, *a été attaqué par des assassins, il s'est sauvé chez moi, & il veut vous parler avant de mourir.* La lettre étoit de de moi; mais le pauvre homme étoit si étourdi de cette nouvelle, que quand mon caractere auroit été moins *contrefait*, il ne s'en seroit pas apperçû. Ainsi couvert d'une robe de chambre, & le *poignard* sous le bras, avec une bourse à la main, il se déroba doucement de la maison, & alla chez ISABELLA.

Cette fille qui étoit couchée, fit un cri affreux en voïant entrer ce *spectre armé* dans sa chambre, & elle pensa d'abord qu'il venoit la forcer; lui de son côté ne savoit que croire de cette reception inattendue; enfin il s'avisa de lui montrer dit *Scudi*, & il s'aprocha de son lit pour les lui donner. Mais il ne gagna rien sur une personne que la *peur aveugloit*, & les cris qu'elle continua de faire, quand elle apperçût l'argent qu'il lui offroit, appellèrent les voisins. Ceux-ci en le voïant dans cet *équipage bizarre*, le prirent pour un *scélérat*; les discours de la fille achevèrent de les en persuader, & sans plus *consulter*, ils se jetèrent sur lui. Quelques uns d'eux qui le connoissoient, le traitèrent d'hypocrite, les autres l'assommèrent de coups, & si la *charitable* ISABELLA n'eut intercedé pour lui auprès de cette *canaille furieuse*, c'étoit fait *du devot* FRANCISCO, ou bien on

on l'auroit livré au *Barigel*. Mais il ne la porta pas loin ; car en sortant de la Place NAVONE, des *Sbirres*, qui le virent fuïr à toute jambe, avec un poignard & une bourse à la main, l'arrêtèrent & le conduisirent en prison.

Dès le lendemain, la chose fut publique ; ceux qui avoient été témoins de *l'avanture nocturne*, déposèrent contre lui, & l'affaire devint criminelle. On l'interrogea le même jour, ses reponses ne satisfirent point, & il se trouvoit dans un extrême embarras, lorsque les *Jésuites* obtinrent par leur crédit, qu'on assoupiroit l'affaire, & qu'on lui ordonneroit de sortir secretement de ROME. Je vous avoüe que je fus *charmé* de ce *biais*, car je *craignois* d'être découvert, si l'on poursuivoit le procès, & d'un autre côté, si je ne l'étois pas, la perte de ce malheureux étoit assurée. L'un & l'autre me paroissoit facheux ; mais enfin la *fortune* me sauva, & je me vis en même temps *vangé* & *délivré* du *Barbare* FRANCISCO.

CHAP.

CHAP. III.

Comme il changea de Maitre & ce qui en arriva. Description d'une nouvelle chasse.

J'Entrai ensuite chez un *nouveau Maitre*, qui étoit plein *d'esprit* & de *raison*. Je m'aperçus dès les premiers jours, qu'il ne faloit que faire mon *devoir*, pour être *heureux* avec lui. Ainsi je me remis en train, & j'eus le plaisir de voir qu'il *s'attachoit* à moi, à mesure que *je m'attachois* au travail. Cela m'encouragea, & en moins d'un an, je *réparai* le temps que j'avois perdu chez l'autre, & je me vis le premier *Ecolier* de ma *Classe*. Je bénis encore maintenant ce *sage Précepteur*. Il savoit m'inspirer une *noble émulation*. Il me donnoit des loüanges à propos, il avoit *découvert* mes talens, & il ne m'apliquoit qu'à ce à quoi j'étois propre. Quand je faisois des fautes, je sentois qu'il me punissoit *à regrèt*, enfin je m'acquitois de ce que j'avois à faire, autant par *amitié* pour lui, que par un *amour legitime* de la gloire. Cette année passa bien vîte pour moi, & j'ai eu lieu de la regreter cent fois depuis, & de pleurer cet *honnête homme*, qui mourut dans ce temps-là.

Je *changeai* pour la troisiéme fois de Mais-

Maitre, & je tombai entre les mains d'un *brutal*, qui me perdit. Il s'appelloit MAZZIERE, & il étoit né dans un Village de la CALABRE, où il avoit étudié chez un *Curé*, qu'il servoit. De cet *honorable emploi*, il avoit passé a celui de ce qu'on appelle *Magister*, en FRANCE, & enfin le Seigneur de sa paroisse l'avoit conduit à ROME, où il avoit trouvé le moïen d'établir un petit College. Il est aisé de juger quelle *politesse* il avoit pû acquerir dans sa Province, & quelle *expérience* il avoit dans l'éducation d'une jeunesse distinguée. Cependant une personne des *amies* de ma *Tante* le lui recommanda avec soin, & elle me confia à *sa prudence*, par la *seule raison*, qu'on l'en avoit priée. J'en fus la victime.

Ce *rustique pédant*, sans faire attention que j'étois déja d'un certain âge, où l'on doit petit-à-petit *accoutumer* les jeunes gens à user bien de la *liberté*, ne m'en accordoit *aucune*. Il me suivoit par tout, il censuroit mes moindres actions, & je ne pouvois disposer qu'à sa fantaisie de *l'argent*, que ma *Mere* me donnoit. Ce n'est pas encore tout. Comme si j'avois dû, en le quitant, succeder à son *ancienne dignité* de Maître d'Ecole de Campagne, il vouloit absolument que j'adoptasse ses *airs pédantesques*, & ses manieres *Calabroises*; que je me misse comme lui, & que mes cheveux fussent toujours *plats* & *gras*, comme les siens.

ſſens. *Vraiment*, me diſoit-il d'un ton de voix *paiſan*, vous me la baillez belle *avec vos airs* pimpans *& votre mine* freluquete. Hé mort de ma vie, *faut-il tant de façons pour s'habiller ? mais paſſe encore pour cela ; ce que je ne ſaurois ſouffrir, c'eſt ce* virtuoſo *qui vient ici vous aprendre à dancer ; beau* virtuoſo *de bale avec ſes pas de ſiſonne, & ſon Violon qu'il racle ! Si l'on faiſoit bien, on enverroit tous ces gens la dans le* Tibre, *donner des Leçons aux Poiſſons. Croiez moi, & plantez à la porte cet animal là ; les gens de ſon métier ne ſont bons à rien qu'à corrompre la jeuneſſe.*

Je ne faiſois que rire de ces *déclamations ridicules*, qu'il me repétoit tous les jours ; mais je ne riois pas de même de *la contrainte* où je me voïois, & je me *ſentois* déja trop grand, pour porter bien *patiemment* le joug. Cependant je ne voïois point de moïen de m'en *délivrer*, parce que D. Maria s'y oppoſoit toûjours, & il faloit faire *de neceſſité vertu*. Je m'y réſolus à la fin, & en même temps je fis un *grand vœu* de me divertir de mon mieux aux depens du *manant*.

Dieu ſait avec quel *zele* je m'en acquitai, & combien de fois, à l'aide de mes *fideles Camarades*, je mis la *vigilance* du bon Mazziere en defaut, & ſa *patience* à bout. Tantôt c'étoit du *vin* dérobé, tantôt des *vitres* caſſées, des *meubles* rompus, des *couverts* ou des *livres* cachez, c'étoit *toûjours* quelque choſe de nou-

A

nouveau, & il avoit beau *peſter*, il ne découvroit rien.

Voici ce qui acheva de le *dépiter*, & ce qui me *rüina* tout-à-fait. Le *Calabrois* nourriſſoit des *Oies* & des *Poulets* d'Inde dans une Baſſecour, ſur laquelle mes fenêtres donnoient. J'y avois vu plus d'une fois ces *pacifiques animaux* ſe promener *ſans penſer à mal*, & plus d'une fois je les avois régardez d'un *œil ennemi*. Mais je n'avois pû faire rien de plus, parce que la porte de l'endroit où ils étoient, étoit fermée ſoigneuſement, & que mes fenêtres étoient trop hautes, pour me hazarder de deſcendre par là. Cependant je m'y ſerois enfin determiné, & la choſe en valoit la peine, puis qu'il *s'agiſſoit* de ſatisfaire mon *humeur vindicative* & ma friandiſe tout à la fois. Mais j'inventai un meilleur *expédient*, & je m'aviſai de *pêcher la volaille*. J'achetai pour cela des Baguetes un peu fortes, de la ficelle & de gros hameçons. La cuiſine me fournit ce qu'il faloit pour ſervir d'apas, & pour mon coup d'eſſai je pris un *Dindon*, auquel je coupai la tête, & que je rejettai enſuite, après en avoir tiré tout le ſang.

Mazziere qui alloit tous les jours viſiter ſa *Baſſecour*, ne fut pas long-temps ſans voir ce *Déſaſtre*, & il penſa, comme je l'avois prévû, qu'une *Belette* lui avoit joué ce tour là. Ainſi il ne me ſoupçonna point, & il crut bien pourvoir à ſes

Oies,

Oies, en bouchant tous les trous par où une *Belette* pouvoit s'introduire. Pour moi je continuai mon *agréable pêche*, & je m'en trouvai si bien pendant trois semaines, que le succès *endormit* ma prudence. J'avois coûtume, après avoir *attrapé* ma proie, d'en jetter les plumes dans la Cour, & d'en dechirer quelque morceau *crud*, qui donnoit lieu de juger que quelque animal l'avoit mangé. Je negligeai cette *utile méthode*, & j'eus la *présomption* d'y jetter une cuisse rotie. On ne nous dit mot, on examina nos allées, & on me surprit à la fin *l'Hameçon* & *l'Oie* à la main.

Jamais homme ne fut plus étonné que moi à l'aspect de MAZZIERE, si ce n'est MAZZIERE lui même, qui étoit demeuré les yeux ouverts, la bouche *béante*, & immobile comme un *Terme*. Mais il ne resta pas long-temps dans cette posture. Je le vis fondre sur moi comme un *Lion*, & en un moment j'en reçus une *grêle* de coups de canne, qui me firent perdre le sentiment. Il me lia ensuite à un *Pieu*, me dépouilla, & au *son* d'une Cloche, qui servoit à assembler les *Ecoliers*, il me donna cent coups de vingt cordes à quatre gros nœuds chacune, qu'il employoit d'ordinaire à ces *cruelles expeditions*. Non content de cet exploit, il me laissa six heures entieres en cet état. Il me fit voir à ma *Mere* & à ma *Tante*, qui étoient venuës s'informer de moi, & il ne cessa pas de m'in-

m'insulter, jusqu'à ce qu'on vint me détacher pour souper.

On peut bien juger que j'avois peu d'appetit. Je mangeai cependant assez bien, pour mieux cacher la fureur qui m'agitoit, & après avoir bu trois coups de vin qui m'enyvrèrent d'abord, j'allai trouver un jeune homme de mes amis nommé FABRICIO. C'étoit un Garçon de vingt trois ans, *dératé* comme un *Page*, *malicieux* comme un Singe, fort comme un *Turc*, & courageux comme *quatre*; au reste plein d'esprit, naturellement *plaisant*, & officieux au dernier point. Je m'ouvris à lui sur le projèt que j'avois fait de sortir de chez MAZZIERE : je lui communiquai mes raisons, & je le trouvai dans la resolution de sortir lui-même, parce que ses parens le mécontentoient. Je pris la *bale au bond*, & je l'engageai aussi-tôt a demander au *Calabrois* la permission de sortir pour lui & pour moi, resolus de nous en servir pour nous évader. Nous l'obtinmes fort aisement, parce que mon chatiment l'avoit mis en *belle humeur*; mais il voulut absolument venir avec nous.

Cette obstination rompit le dessein que j'avois formé, mais elle en fit naître un autre. En sortant de ROME, j'apperçus trois Crocheteurs qui se promenoient comme nous; je ne dis rien, que quand nous fûmes dans un creux, où l'on ne pouvoit point nous voir; alors je leur fis signe d'approcher,

cher, & en leur présentant deux *Scudi*, je les priai de m'aider à donner le fouët à *cet honnête homme* que je leur montrois. Vous ne sauriez croire avec quelle *promptitude* je fus servi. L'un le prit par un bras, l'autre par une jambe, & en moins de rien, il reçut de mon *Compagnon*, des *Crocheteurs*, & de *moi* le quadruple de ce qu'il m'avoit *prêté* le matin. Nous nous *échapâmes* ensuite, chacun où nous pûmes: pour moi, je pris avec FABRICIO la route de MILAN, & après avoir marché presque toute la nuit, *sans savoir* ce que nous faisions, nous arrivâmes *sans savoir* comment, environ à trois heures du matin, dans une Auberge qui est à huit mille de ROME sur le chemin.

CHAP. IV.

De la sortie de D. Antonio & de D. Fabricio, & de ce qu'ils firent dans deux Hotelleries.

NOus étions si fatiguez l'un & l'autre, que nous fûmes obligez d'aller nous coucher. Nous dormimes jusqu'à midi, malgré nos inquiétudes, & nous aurions dormi plus long-temps, si l'hôte qui ne profitoit pas autant de notre sommeil que nous, ne nous eut reveillez pour dîner.

dîner. Nous décendimes en bas, & nous trouvâmes des *Officiers*, qui alloient solliciter le *Cardinal* de SANTI QUATRO de leur faire accorder de l'emploi. Dans une autre occasion je me serois diverti extremement avec ces *originaux*. On auroit dit, à les entendre, que l'*Etat* rouloit tout entier sur eux, & que sans leur secours on n'auroit gagné aucune bataille. Ils ne parloient que de leurs services, de ceux qu'ils pouvoient rendre, & des lumieres qu'ils avoient données à un tel *Général*, auquel elles avoient valu une pleine victoire. Ils se *rabbatoient* après cela sur les *Ministres*, & en *périodes arondies* par *d'élegantes* manieres de jurer, ils *pestoient* contre l'*ingratitude* de ces *Messieurs*, & traitoient du *haut en bas* tous les Courtisans.

Pendant que nous étions à table, il arriva un homme d'une figure assez *commune*, & couvert d'un habit fort *simple*. *Nos gens* ne jugèrent pas à propos de changer de discours pour lui, & ils en dirent *des plus belles* des premiers Seigneurs de la Cour, & sur tout du Comte DONATI, qui avoit alors le département des affaires de la Guerre. *Parbleu*, interrompit l'un d'eux, à propos de ce DONATI, *c'est un plaisant faquin, avec ses continuelles défaites. Je me suis donné la peine d'aller chez ce Ministre cent fois. Il m'accable de* caresses; *Seigneur* RIVELLINI, me dit-il, *je suis au désespoir de ne pouvoir m'acquiter de ce que*

je vous dois ; mais comptez à l'avenir sur ma reconnoissance. Vais-je un mois après chez lui, c'est toûjours le même compliment. Ventrebleu, *est-ce la comme j'en ai agi avec lui, & traite t'on ainsi les* gens d'honneur? *Le* Marousle *n'a qu'à y revenir, je le recevrai comme il le mérite.*

Le nouveau venu, qui n'avoit pas encore ouvert la bouche, prit la parole là-dessus, & il remontra à ce *fendant*, qu'il devoit épargner un peu les *Ministres* ; qu'ils ne connoissoient pas tous les *Officiers*, & qu'enfin les récompenses étoient rares, & plus encore ceux qui les méritoient. *Comment* petit Bourgeois, repondit le *bilieux Capitaine? que voulez vous dire? Sachez que je crains peu les Ministres, & que si je voiois* DONATI, *je lui parlerois tout comme à vous. Eh bien parlez lui donc,* repliqua d'un air froid le *petit homme*, que j'avois pris moi-même pour un *Bourgeois, il est devant vous ; c'est moi, & si vous ne m'en croïez pas, demandez le à mes Estafiers, ils sont dans l'Hotellerie.* Imaginez vous la confusion d'un *Poëte*, qui lit ses vers, & qui ne reçoit point d'aplaudissemens. Telle fut celle des deux *fierabras*. Je les laissai là, pour païer l'Hôte, & nous partimes aussi tôt, FABRICIO & moi.

Le chemin nous parut fort long, quoique nous allassions toûjours comme des gens qui se croïent poursuivis, & nous ne *desserrames les dents*, que dans l'Auberge de CETONA, où nous couchames cette nuit-

nuit-là. Alors nous commençames à réfléchir sur le mauvais pas que nous avions fait, & à nous repentir de *bon cœur* de la vangeance que nous avions tirée de MAZZIERE. *Que feras-tu*, me disois-je, *malheureux* ANTONIO? *si tu retournes à* ROME, D. MARIA *ne t'aime point, elle te fera enfermer: si tu vas à* MILAN, *ton Pere sera embaraſſé de ta perſonne, & il te livrera à ta Tante. Où iras-tu donc? as-tu de l'argent? Encore ſi tu étois ſeul, & que tu n'euſſes pas entraîné* FABRICIO *dans le precipice avec toi! mais comment le nourriras-tu, car il n'eſt guéres plus à ſon aiſe que toi? tu as déja dépenſé la moitié de ce que tu as: il ne te reſte que quatre Ducats, dont trois ſont à lui, & à peine es-tu à trente mille de* ROME. *En vérité tu es un joli Garçon, & tu as de grandes reſſources, pour faire de pareilles équipées, à l'age de* dix huit ans!

FABRICIO de ſon côté révoit auſſi, & nous faiſions, les coudes apuiez ſur une table, & les yeux baiſſez une aſſez *groteſque* figure, lorſqu'on nous aporta le ſoupé, & d'aſſez bon vin. J'étois ſi occupé de mes *chagrinantes méditations*, que je n'y pris pas gr[illegible], & je crois que j'aurois révé juſqu'au lendemain, ſi FABRICIO ne m'avoit tiré par la manche en riant. *Eh bien*, Monſieur, me dit il, *qu'eſt-ce que Dieu vous a* révélé *dans cette longue* extaſe, *où je vous ai vû plongé? que nous ſommes bien malheureux*, répondis je, & *que de-*

demain nous le ſerons encore plus. Eſt-ce là tout le profit que vous retirez de vos ſonges, repliqua-t-il? *& moi je dis que vous êtes un ſot, que j'en ſerois un de vous croire, & que nous voici ſur le chemin de* la FORTUNE. *Bon courage ſeulement,* cette Déeſſe *aime les gens de cœur, ſoions-le.* Ce diſcours prononcé d'un air *plaiſant* me fit rire; nous bûmes chacun cinq ou ſix coups d'un vin de SORRENTO, qui nous mit en train de continuer, & nous nous couchames avec une *merveilleuſe* gaïeté.

Le lendemain nous fimes notre compte qui montoit à un Ducat: enſuite nous mangeames un morceau de jambon, & nous marchames juſqu'à un bois, où nous tinmes *conſeil* ſur la route que nous devions tenir. Les avis furent d'abord partagez. FABRICIO vouloit que nous nous rendiſſions à MILAN, & je voulois aller à FLORENCE, parce que j'avois étudié avec un jeune Seigneur de cette Ville, ſur lequel je faiſois un *grand fonds.* Cependant nous decidâmes que nous tournerions nos vûës du côté de GENES. Ce *reglement* ſigné de nous, j'en propoſai un autre. Notre *bourſe* étoit preſque épuiſée par les *copieuſes ſaignées*, que nous lui avions faites les deux jours précedens. *J'ouvris* un avis pour l'épargner. c'étoit de n'avoir plus de commerce avec les *Seigneurs Hôteliers*, d'acheter du pain chez les Boulangers, & de coucher dans les *Hôpitaux.* Tan-

Tandis que je faisois valoir l'utilité, & même la necessité, qu'il y avoit pour nous, de suivre ce Conseil, FABRICIO qui avoit un *fonds inépuisable* de gaïeté, m'interrompit, en ces termes. *Encore une fois*, Signor ANTONIO, *vous me faites pitié, avec vos sentimens bas & vos* ridicules défiances. *Aller coucher sur la paille, & manger un morceau de pain sec, ou tout au plus, couvert d'un peu de fromage moisi! Voilà ma foi une* belle méthode! *Je veux mourir, si ces gens d'esprit, ne sont pas les plus* pauvres personnages *du monde, avec leurs* sottes prévoïances. *Eh, que craignez vous, qui peut vous manquer? trouverez vous moins de bonnes fortunes que tant d'autres? vous êtes aussi* joli Garçon *que tel qui se vante d'en avoir* fait litiere; *croïez moi, souffrez que je vous conduise, vous vous en trouverez bien; mais, au moins*, ajouta-t-il sur le champ, *promettez moi de vous souvenir de votre fidelle* FABRICIO, *quand vous serez dans* la grandeur. *C'est tout ce qu'il souhaite de* votre illustrissime Seigneurie. Je ne pûs m'empêcher d'éclater à ces *plaisanteries* dites d'un ton *serieux*; mais je n'en insistai pas moins sur ce que j'avois proposé, & FABRICIO s'y rangea à la fin.

CHAP.

CHAP. V.

Ou l'on voit les premiers Malheurs qu'ils eſſuïèrent.

NOus partîmes auſſi-tôt, & après avoir pris deux livres de pain dans un Village, nous courûmes juſqu'à neuf heures du ſoir, que nous arrivâmes enfin à AQUAPENDENTE. Nous frapâmes à la porte de l'Hôpital qu'un Païſan nousenſeigna; mais il n'y avoit perſonne. Un *ſilence profond* régnoit par tout, & deux gros *Dogues* repondoient ſeuls au bruit que nous faiſions. Cependant les *ténèbres* devenoient affreuſes, la *Lune* ſe couvroit de nuages, & nous pouvions à peine nous voir, FABRICIO & moi. Pour comble de malheurs, une *groſſe pluie* tomba tout à coup, & en un inſtant nos habits qui étoient aſſez minces, en furent *pénétrez*. Allons, dis-je à FABRICIO, *partons de ce* malheureux *Village*, *où perſonne n'eſt ſenſible à la pitié*, *& où ceux même qui ſont chargez de faire* la charité *aux Paſſans*, *ne la font pas. Peut-être trouverons nous mieux ailleurs.*

Pendant que je parlois ainſi, j'entendis une porte s'ouvrir dans *l'Hôpital*, & quelqu'un qui venoit avec des clefs à la main. Je crûs alors qu'on étoit touché de ce que nous

nous avions souffert, & qu'on alloit nous donner un *bon lit*. Je commençai à donner des *Bénédictions* au *charitable Hospitalier*, & je priai *dévotement* Dieu, qu'il le recompensât de sa bonté ; mais je me hâtois trop. Le *scélérat* aiant vu que nous n'étions que des voiageurs, referma brusquement la porte qu'il avoit entr'ouverte, & nous congedia avec un, *on n'entre pas ici, passé sept heures du soir.*

J'étois si *étourdi* de ce coup, que je ne pûs proferer un seul mot. Mais FABRICIO, qui s'étoit déja remis de sa surprise, l'accabla d'injures, & lui *prodigua* toutes les *épithetes*, que son *éloquent dépit* put lui fournir. Nous quittâmes ensuite cette maison, & nous marchâmes pendant deux heures, sans savoir où nous allions, ni même où nous mettions le pied. Enfin, après avoir *enfoncé cent fois* dans des [illegible] que la pluie avoit faits, & *autant de fois heurté* contre les arbres, ou *tombé* dans des ornieres, nous nous vîmes au pied d'une maison de *Fermier*.

Qui n'auroit juré que c'étoit là la fin de nos malheurs, & que nous allions passer dans cette Ferme une *paisible nuit* ? Pour moi j'en fus si persuadé à la vûe d'une échelle, qui étoit auprès d'un *grenier à foin*, que je ne pouvois me lasser de remercier Dieu, de nous avoir conduit à ce *bienheureux azile*. Nous y montâmes donc sans bruit, nous ôtâmes nos habits, que la pluie avoit

avoit *collez* ſur nous, & nous nous étendîmes ſur le *foin*. J'avois à peine fermé les yeux, que je m'entendis apeller par mon nom. Je régarde, je n'aperçois rien: je crus que c'étoit FABRICIO qui vouloit rire, & je me rendormis ſans répondre. Un moment après, une voix baſſe, & que j'entendois à demi, répète encore le nom d'ANTONIO; je me leve, je m'aproche de FABRICIO, & je lui demande ce qu'il me veut. *Rien*, dit-il, *laiſſe-moi repoſer, je ſuis accablé de ſommeil.*

En effet, il ſe mit à *ronfler* ſur le champ de ſi bonne grace, que je crûs avoir *rêvé* qu'on me nommoit. *Néanmoins* ce n'étoit pas un ſonge; car en me retournant, je vis à la fenêtre du grenier un *fantôme*, qui grandiſſoit inſenſiblement, & qui me dit en s'aprochant de moi. *Tu as beau te cacher*, ANTONIO, *je te vois bien, & je t'ai entendu.* En même tems il me ſaiſit avec deux mains *froides*, & il m'apliqua un *baiſer*. Je ſerois mort de fraïeur, ſi je n'avois vu auſſitôt paroitre une lumiere, & le *ſpectre* s'enfoncer dans le foin. Mais je n'en fus pas *quitte* pour ſi peu, & la chandelle qui m'avoit délivré des *vilaines careſſes* de ce *Revenant*, me fit voir deux *ſpectres* plus terribles que le premier.

C'étoit deux *Manans vigoureux*, qui entrèrent dans mon *grenier*, & qui me chargèrent de coups, en me *répétant* à chaque, *ah, je vous tiens donc Seigneur* ANTONIO.

Après

Après cela ils foüillèrent dans la paille, & ils en tirèrent une *fille* de quinze ans, qu'ils traitèrent à peu près comme moi, à la reserve qu'ils lui disoient de tems en tems: *Ah, Mademoiselle* LUCIA, *c'est donc ainsi que vous attrapez votre pauvre Pere; nous vous attrapons aussi comme vous voiez.* Cela fait, ils revinrent à moi, sans doute dans le dessein de m'achever. Mais la peur que j'en eus, me rendit mes forces, & retirant la tête du foin, je les supliai d'un *ton lamentable* de me pardonner.

Ces *Manans* tombèrent de *leur haut*, en entendant ma voix. *Quoi*, me dit l'un d'eux, *n'es-tu pas* ANTONIO *fils du laboureur* PEDROLA? *Helas! non*, répondis-je, *je suis un malheureux voiageur, qui ne le connûs même jamais.* Là-dessus ils me firent toutes les excuses dont ils pûrent s'aviser, & ils me contèrent, que ce garçon, pour qui j'avois été battu, avoit voulu débaucher LUCIA, qu'ils s'en étoient aperçus, & qu'aïant vû sortir cette fille toute nuë, ils s'étoient *doutez* de quelque rendez-vous & avoient fait ce que je savois. Ils m'emmenèrent ensuite dans leur maison, & après m'avoir *froté* d'huile par tout le corps, & fait avaler un grand verre de vin, ils me couchèrent dans leur lit, & ils allèrent avec LUCIA dans une chambre voisine. J'avois trop souffert de *mal*, pour faire autre chose que d'y penser; aussi m'occupai-je tout le reste de la nuit à ce *triste emploi*,

&

& mes réflexions ne furent interrompuës, que par les *soupirs douloureux* que je pouſſois. Cependant je m'aſſoupis à la pointe du jour, & je repoſai juſqu'à neuf heures du matin, que FABRICIO vint me réveiller. Il avoit dit aux *paiſans* qu'il étoit mon compagnon, & qu'il avoit couché à une lieuë de là; comme il s'étoit *enveloppé* dans un tas de paille, & qu'ils ne l'avoient point vû, il le leur avoit fait *accroire* aiſément. Il ſe tourna enſuite vers moi, & il me demanda d'un *air badin*, ſi je n'étois pas las de dormir, & ſi je ne voulois point me lever? Je lui répondis *triſtement*, que non, & que s'il avoit eu ſa part du *régal*, qu'on m'avoit fait, il n'en auroit pas plus d'envie que *moi*. Je lui contai tout en même tems, pour mieux faire croire que nous n'avions pas couché enſemble dans le *grenier*, & je priai mes Hôtes de lui permettre de demeurer avec moi, juſqu'à ce que je fuſſe en état de marcher. Ces *bonnes gens*, qui jugeoient à nos habits, de notre condition, & qui craignoient que nos *parens* ne leur fiſſent de la peine, furent ravis d'avoir une occaſion de me faire plaiſir, & ils le reçurent avec joïe chez eux.

Nous voilà donc *penſionaires* du Fermier. Je paſſois chez lui mon tems aſſez bien. Il me donnoit des meilleurs fromages qu'il faiſoit: je trouvois de bons fraits dans ſon jardin: je me divertiſſois

avec LUCIA, qui me régard
œil, quoiqu'elle ſe fut *mar*
tre ſéjour avec PEDROL
croïois pas pouvoir être pl
BRICIO de ſon côté n'étoit
tent que moi. Il avoit
païſan, que nous étions fil
nois, & que nous venions
nous nous étions engagez
rinage comme des *pauvres*.
ſes diſcours d'un *air dévot*
faiſoit à merveille, & il n
que inſtant que des *ſaints*
avions viſitez. De mon
des hiſtoires merveilleuſes
ſorcieres & de *chateaux* hab
ble, que je leur racontois
j'avois le plaiſir de les voi
de moi, & *gober* toutes m
avidité. Cela donnoit à c
de conſidération pour nou
tes les peines du monde à
tir de ſa maiſon. NÉanmo
s'y réſolut, & au bout d
nous lui dimes adieu, en
tendrement.

ui étoit son pere, ne demanx, & qu'il lui donneroit la tie de son bien. Il ajouta à es *promesses*, des promesses articulier : enfin il fit si bien apaisé *le Pere* même de Luétoit pris de même avec lui. ABRICIO, qui vouloit pousjusqu'au bout, *je vous donne ongez que, si avant trois jours, z pas l'honneur de notre famil- la vangera de votre témérité.* au discours, il fit décendre le OLA, qui *trembloit* de tous ses un moment après, il déceen attendant le jour, il alla seins les champs.

main il vint, comme j'ai déja Pere de LUCIA, & un moui, le vieux PEDROLA effraïé oit arrivé à son fils, y entra, ande de cette fille pour lui. Le charmé de cette proposition, n'avoit jamais osé s'attendre, DROLA étoit fort *riche*, & en le *mariage* fut conclu, & les chez notre hôte. FABRICIO oint en cette occasion. Il résolut perdre le présent qu'on lui & sachant qu'il ne pourroit y DROLA découvroit qui il étoit, s moïens de le lui cacher, & à bout par cette ruse.

avec LUCIA, qui me régardoit d'assez *bon œil*, quoiqu'elle se fut *mariée* pendant notre séjour avec PEDROLA; enfin je ne croïois pas pouvoir être plus heureux. FABRICIO de son côté n'étoit pas moins content que moi. Il avoit su persuader au *paisan*, que nous étions fils d'un *noble Génois*, & que nous venions de ROME, où nous nous étions engagez d'aller en pélerinage comme des *pauvres*. Il apuïoit tous ses discours d'un *air dévot*, qu'il contrefaisoit à merveille, & il ne parloit à chaque instant que des *saints Lieux*, que nous avions visitez. De mon côté, je forgeois des histoires merveilleuses d'*aparitions*, de *sorcieres* & de *chateaux* habitez par le *Diable*, que je leur racontois auprès du feu, & j'avois le plaisir de les voir *se serrer* autour de moi, & *gober* toutes mes *fariboles* avec avidité. Cela donnoit à ce *bon-homme* tant de considération pour nous, qu'il eut toutes les peines du monde à nous laisser sortir de sa maison. Néanmoins il falut qu'il s'y résolut, & au bout de quinze jours, nous lui dimes adieu, en *nous embrassant* tendrement.

CHAP.

CHAP. VI.

Qui eſt une ſuite de l'Avanture du Grenier.

A Peine fumes nous éloignez de cette *Métairie*, que FABRICIO, qui mouroit d'envie de me parler en ſecret, commença à me faire de grands *remercimens* de mes *bontez*. *Quelles bontez dont*, lui dis-je, *quel plaiſir t'ai-je fait?* *Celui de recevoir des coups de baton*, reprit-il, *je ne puis t'exprimer la joie que j'en ai. En verité, il faut avoüer que c'eſt à faire à toi, & que peu d'hommes ont autant de grace, que toi à être roſſé.* J'eus beſoin d'être auſſi patient que je le ſuis avec mes amis, pour ne pas donner un ſoufflet à FABRICIO; mais je retins mon bras, & je me contentai de témoigner ma *colére* en des termes aſſez vifs. Il écouta ce que je lui dis d'un *air ſi mortifié*, que je fus prêt de lui demander pardon d'avoir pris ſes *railleries* en mavaiſe part, & que je me tûs. Mais le *drole* me trompoit par un *ſerieux affecté*; car il reprit auſſi-tôt la parole en ces termes. *Seigneur* ANTONIO, *ſi j'avois prévû que vous vous facheriez, je me ſerois bien gardé de rire avec vous. Maintenant que je connois votre humeur, je ne vous déclarerai point les raiſons que j'avois de me féliciter des coups de*

Il alla trouver notre hôte, & lui propoſa en *badinant*, de le faire paſſer pour ſon *couſin* auprès de ſon *gendre*; celui-ci fut enchanté d'être *de moitié* de cette fineſſe, & il y donna de *tout ſon cœur*, ſans pénétrer l'intention du *ſcélérat*. En un moment les voilà *parens*, comme s'ils l'avoient été toute leur vie. Il apelle LUCIA *couſine*, & PEDROLA, *couſin gros comme le bras*. Le *beau-pere* avoit des peines infinies à tenir ſon *ſérieux*, en voïant celui de FABRICIO; pour moi je mourois d'envie de rire, & je ne ſai comment je n'éclatois point.

Quand il ſe vit bien *ancré* dans la famille, il ne crût point hazarder trop, que de faire reſſouvenir le jeune PEDROLA du *Grenier*: pour cela, il le prit un jour qu'il le trouva à moitié *yvre* au milieu des champs; il lui dit qu'il avoit beſoin d'argent pour une affaire; qu'il le prioit de lui en donner, & il finit en l'aſſurant qu'une *douzaine* de piſtoles lui ſuffiroient. PEDROLA n'avoit pas tant bû, qu'il ne reconnut bien la voix de ce *terrible couſin*, qui l'avoit obligé par ſes *menaces* d'épouſer LUCIA; auſſi ne balança-t-il pas à le ſatisfaire, & il lui fit préſent ſur le champ de dix huit piſtoles.

Quoique cet argent nous vint à propos, & que j'en euſſe eu ma part, il y avoit quelque choſe dans le moïen qu'on avoit emploïé pour *l'obtenir*, qui me *déplaiſoit* fort. Cependant je diſſimulai mes ſentimens.

miens là-dessus, & je caressai de mon mieux *l'adroit* FABRICIO, afin qu'il ne s'en aperçût point. Après cela nous continuâmes notre route, & nous arrivâmes au bout de douze jours à GENES.

CHAP. VII.

D. *Antonio devient amoureux d'une Inconnuë, & il s'en trouve mal.*

DEs que je fus dans cette ville, j'oubliai la *sage œconomie* que j'avois si bien prêchée à FABRICIO, & je me mis dans la tête, qu'il faloit faire une *dépense* qui put nous faire connoître aux gens du païs. Mon ami eut beau me *sermonner* à son tour, je n'écoutai point ses avis, & il fut obligé d'en *passer* par où je voulois. Je pris donc du linge fin & des bas de *soie*. J'achetai une *épée* fort propre, & je fis doubler mon *pourpoint* d'un assez beau *tafetas* couleur de *rose*. Pour mon chapeau, je le gardai, quoi qu'il fut à demi usé, & je crus même qu'il étoit du *bel air* de le porter ainsi, & de le *chiffonner* un peu. Quand j'eus fait cela, je songeai à prendre les manières d'un *Petit-maître*, dont je venois de *revêtir* l'habit, & je demeurai deux jours entiers à en *copier* les manières devant un grand miroir, & à répé-

répéter ma *leçon* devant FABRICIO, qui rioit à gorge *déployée* de mes *grimaces*.

J'avouë qu'il avoit raiſon, mais je ne ſentois pas alors que j'étois une *mauvaiſe copie* d'un *méchant original*, & je m'imaginois que j'attacherois bientôt plus d'une belle à mon *char*. Je ſortis donc le troiſiéme jour de mon arrivée, & je fis mon *entrée publique* dans l'Egliſe de *l'Annonciade*. J'avois amené FABRICIO avec moi, parce que je n'étois pas encore aſſez *impudent*, pour regarder d'un *œil aſſuré* les gens *ſages* qui ſe moquoient de moi, & pour *morguer* toutes les Dames. Mais avec ce ſecours, je me croïois *fort*. Ainſi je paſſai cette premiére Meſſe à badiner d'un *air indolent* avec ma chaiſe, à *rire* aſſez haut, à *lorgner*, & à me *débancher* de bonne grace. Le lendemain je retournai au même poſte *débraillé*, comme le jour précédent, mes cheveux *mal peignez* & à demi poudrez, & le *nez ſali* de *tabac*; deux choſes qui ſont de *l'eſſence des Petits-maitres*, & que j'avois oubliées la premiére fois. Mais perſonne ne fit attention aux *agrémens* de ma *figure*, excepté quatre ou cinq vieux *Magiſtrats*, qui en ſourirent, & que je traitai en moi même de *bourgeois*, & je perdis une ſemaine entiére à chercher des *conquêtes* qui m'échapoient.

Le jour qui devoit me *punir* de mes *ſottiſes*, arriva enfin. Une jeune *Perſonne* que deux femmes accompagnoient, vint ſe

ſe placer dans l'Egliſe à quelques pas de moi. Jamais fille ne marcha mieux que celle-là, & n'eut une taille plus *fine*, & des yeux plus *vifs*. J'en fus charmé dans le moment, mes airs de *Petit-Maître* m'abandonnérent, & je ne pus m'empêcher de jetter ſur elle les plus *tendres* regards. Mais ceux qu'elle jetta ſur moi en rougiſſant, furent ce qui acheva de *m'enflammer*. Je crus alors qu'elle m'aimoit déja *tout de bon*, & que je pouvois m'abandonner à de *douces eſpérances*. Cependant je n'en fis point confidence à FABRICIO, dont je redoutois les *railleries mordantes*, & je penſai que je me *paſſerois* bien de ſes avis.

Ainſi mon premier ſoin fût de découvrir où elle demeuroit, & en ſortant de l'Egliſe je ſuivis ſa litiére de loin juſques dans un *Palais magnifique*, où elle décendit. Je ne manquai point de m'informer à qui il appartenoit. Les voiſins me dirent que c'étoit à un DORIA, & que la Demoiſelle en queſtion étoit aparemment la *Signora* CLARA ſa fille. Jugez ſi ma *vanité* fût ſatisfaite à demi, & ſi je manquai de *m'aplaudir* d'avoir plû à une Dame de cette *qualité*! Cependant comme j'ignorois les moïens de lui parler, je me contentai de retourner tous les jours à l'Egliſe, & de lui faire *lire* ma paſſion dans mes yeux. Enfin, un *beau* Dimanche à midi j'en reçus une Lettre par une *vieille* que je païai *graſſement*, & je me vis prié de me trouver à onze heures préciſes dans

une petite maison qu'elle m'indiquoit. *La vieille* me dit qu'elle apartenoit à un domestique de la maison des DORIA, & que sa Maîtresse l'avoit choisie pour m'y parler *en seureté*. Je pris tout ce recit pour la *vérité* même, & je fus à l'heure marquée au *rendez-vous*.

Je frapai doucement à la porte, & la *vieille messagere* vint me l'ouvrir d'un air si *triste*, que je n'en présageai rien de bon. Je ne me trompois pas; car elle m'aprit que la *Signora* DORIA étoit tombée malade, & qu'on désespéroit déja de sa vie; qu'elle me suplioit de lui rendre sa lettre, si je l'avois encore, ou de la brûler, & qu'elle me faisoit présent d'un *Diamant*, unique marque qu'elle pouvoit m'accorder de sa *tendresse*, dans l'état ou elle se voioit. On ne peut être plus *affligé* que je le fus. A peine eus-je la force de répondre. Je remis tristement le *billet* à la portense de cette nouvelle, & après en avoir reçû le *bijou*, dont elle étoit chargée pour moi, je lui donnai six *pistoles*, & je la priai de venir le lendemain à mon *Auberge*, m'aprendre comment ma Maîtresse se portoit. Elle me le promit, & elle n'y manqua pas. Je la vis arriver le lendemain, les yeux pleins de *larmes*, & elle m'annonça que la fille du *Seigneur* DORIA étoit morte pendant la nuit.

Quoi que je dusse être préparé à cet accident, parce que j'avois apris la veille, j'en

j'en fus accablé, & peu s'en falut que la fièvre ne me prit. FABRICIO qui s'apperçût de mon changement, m'en demanda la cauſe. Je ne la lui diſſimulai point, & il n'oublia rien pour me conſoler de la mort de la *Signora* DORIA. Je ne ſais ſi le *Diamant* que je lui fis voir, n'*influa* pas beaucoup ſur les *complimens* qu'il me fit; car je remarquai qu'il ne pouvoit ſe laſſer de le regarder, & d'en vanter la *beauté*. Cependant je lui ſçûs bon gré de ſon *honnêteté*, & je l'en remerciai de tout mon cœur.

Le jour ſuivant, mon ami qui vouloit diſſiper mon *humeur noire*, me propoſa d'aller nous promener au Fauxbourg de SAN PIETRO. Il étoit *neuf* heures du ſoir, & la *nuit* étoit la plus belle du monde. Je le voulus bien, & nous partimes enſemble. A peine y fûmes nous, qu'une *perſonne* faite comme celle dont je *pleurois* la mort, ſe préſenta à ma vuë. Je crus d'abord que je me trompois, & malgré ma fraïeur, je voulus la conſidérer de près. C'étoit elle-même. Je fis un cri, & je tombai *évanoui* entre les bras de FABRICIO. Il fut *embaraſſé* au dernier point; cependant il me traina, comme il put, dans une maiſon voiſine; on me jetta de l'eau ſur le viſage, on me remua, enfin je *revins*, & je me vis dans une même chambre avec lui, & la vieille *conciliatrice* de mes amours, qui étoit la *Maîtreſſe* du logis.

Ils me demandèrent l'un & l'autre ce qui avoit pû me causer ce mal subit, & tandis que je le leur contois bonnement, le même *spectre* entra suivi de trois de ces hommes qu'on apelle en ITALIE *des Braves*. *Qu'a donc ce jeune homme*, demanda aussi-tôt l'un d'eux? *il est bien pâle, s'est il trouvé mal. Helas*, répondit la vieille, *le pauvre enfant est bien à plaindre; car dans ce moment il a perdu l'esprit. Il étoit à la promenade, où il a vu la* Signora TOMASELLI *que vous venez de ramener. Il l'a prise pour l'ame de* CLARA DORIA *qui est morte depuis deux jours, & la peur qu'il en a euë, l'a mis dans l'état où vous le voiez.*

Bien me prit de ce que cette *apparition* m'avoit causé une nouvelle foiblesse; car j'aurois assûrément puni la *fausse vieille*, & j'aurois attiré sur moi les *formidables Braves* qui l'auroient vangée. Mais heureusement mon *évanouissement* dura une grosse heure, & je me trouvai à mon *Auberge*, lors qu'il me quitta. Quand je me reveillai, FABRICIO persuadé que j'étois effectivement devenu *fou*, étoit à côté de mon lit, & il avoit les yeux attachez *tristement* sur les miens. *Mon cher*, lui dis-je aussitôt, *je reconnois la pitié que je te fais, je t'en suis sincerement obligé; mais fais moi encore un plaisir. Sortons de* GENES, *j'y suis trop malheureux; faisons notre compte, & demain à huit heures, soions prets à partir.* FABRICIO fut ravi de ma resolution.

tion, il m'embraſſa tendrement, & tout fut diſpoſé pour notre départ prochain.

Le lendemain nous fumes à peine dans la rue, que nous rencontrames une foule de gens qui *crioient* : la THOMASELLI *eſt priſe ; on a tué un homme chez elle, cette nuit, & deux de ſes Braves ont été ſaiſis.* J'écoutai ces bruits avec peu d'attention ; mais mon ami qui avoit entendu nommer cette femme le jour précédent, ne pût s'empêcher de s'informer des paſſans, qui elle étoit, & où elle demeuroit ? On lui aprit que c'étoit une *femme publique*, & que ſa maiſon étoit dans le Fauxbourg de SAN PIETRO d'ARENA. Un inſtant après nous la vîmes paſſer avec la *vieille* & les deux *Spadaſſins*, environnée de *Sbirres*, & on les fit entrer à mes yeux dans la priſon. *Ah mon cher* FABRICIO, m'écriai je, *j'ai été dupé. Voilà celle qui a eu l'adreſſe de me faire accroire, qu'elle étoit fille de* DORIA. *Elle n'entra chez lui, que pour me le perſuader, & aparemment elle y connoiſſoit au plus quelque Page, qu'elle alla voir. Sans doute le Diamant que j'en ai eu, ne vaut rien.*

J'avois raiſon de parler ainſi, car un Jouailler auquel je le montrai ſur le champ, ne m'en offrit qu'un écu. Mais il n'y avoit plus de moïen de réparer mon imprudence. Ainſi je perdis ſix piſtoles que cette intrigue ſeule m'avoit couté, & je ſortis de GENES, gueux comme un Auteur.

CHAP. VIII.

Ils vont chez un Curé qui les reçoit bien. La terrible avanture qui leur arrive chez lui.

QUand nous arrivâmes le soir à CHIAVARI, nous avions encore trois Ducats. Mais il y auroit eu de la folie à les dépenser; ainsi nous primes le parti d'aller coucher chez un *Curé*. C'étoit un bon homme qui avoit été élevé à ROME dans le *College Romain*. Il avoit apris là à maudire *certains Docteurs*, qui commençoient à paroître alors, & il avoit si bien profité des avis qu'il avoit reçus, que peu de gens étoient aussi *zelez persécuteurs* de ces Messieurs, que lui. Au reste il étoit plein de *probité*, il avoit beaucoup de *politesse*, & pour en faire un homme achevé, il ne lui manquoit que de la *science* & du *jugement*.

Nous rencontrâmes heureusement sa *Gouvernante* dans le Village; elle vit l'embarras où nous étions, & elle en fut si touchée, qu'elle nous mena chez son Maître, auquel elle nous recommanda. Ceux qui savent *l'autorité souveraine*, que ces sortes de *servantes*, ont sur l'esprit de leurs *Maîtres*, croiront aisément que nous ne pouvions mieux tomber, qu'entre les mains de celle-ci. Aussi lui fimes

nous

nous plus de *révérences* qu'au
nous lui promimes de nous fo
nellement du service qu'elle n
Je ne sais si elle nous en *crut*,
souviens bien quelle parla
comme si elle l'avoit *eue*, & q
ce qu'elle souhaitoit.

Le *vieux Curé* nous demand
étions, & pourquoi nous é
de chez nous? FABRICIO
dit que nous venions de GE
nos *parens*. nous envoïoient
mais que nous avions été
lieuës, de GENES, & qu'on
voit laissé que nos habits. I
nous fit mettre à table avec lu
mangeames largement, & en
jetta sur le chapitre de ce
qu'il y avoit alors en Italie.
doubloit le *zele impetueux* du
& il declama contre eux avec
vacité, qu'il fut obligé de
gorge d'un large coup d'ASPR
Alors mon ami qui jugea
parler, pour laisser à notre
temps de reprendre haleine,
cours, & sans connoître au
de nom, ceux dont il s'entrete
tint leur these doctement, &
un gros quart d'heure à so
Monsieur le Curé, disoit-il,
nation que l'on souffre dans
tels Chrétiens! Mais que dis
Chrétiens. Je leur fais grace

point même des hommes. Ce sont des monstres odieux, des monstres produits par l'Enfer pour desoler l'Eglise. Mépriser l'autorité vénérable *du très Saint Pere, faire un* appel insolent *à un* Concile universel, *n'est-ce pas imiter les* Calvinistes, *& être déja aussi méchants qu'eux! Ah plut à Dieu que je pusse leur faire reconnoître la vérité, ou du moins mourir en la leur enseignant!* Pendant ces *dévotes exclamations*, le *Curé attendri* pleuroit de joïe; la *Gouvernante extasiée* du *profond savoir* de mon ami, l'interrompoit à chaque instant, pour faire remarquer à son Maître la *force* des *argumens* de FABRICIO, & je mourois d'envie de rire de *l'effronterie* de l'un & de la *simplicité* des autres. Enfin le *bon homme* mit fin à ces *pieuses fougues*, en nous présentant à chacun un verre de LACHRYMA CHRISTI, & la conversation tomba insensiblement sur un autre sujet, où FABRICIO *brilla*, comme dans le premier.

Environ à onze heures nous nous séparames, & notre *charitable conductrice* nous mena dans un apartement, où elle nous avoit fait un fort *bon lit*. Comme j'étois fatigué de la *traite* que j'avois faite, je ne tardai pas à me coucher & à m'endormir, mais le *Diable* que ne *dort* point, ne tarda pas à me *reveiller*. FABRICIO à trois heures du matin, eut besoin de sortir de la Chambre. A peine fut-il sur le pas de la porte, qu'il entend un *bruit sourd*. Il écoute,

coute, ces *lugubres gémiſſemens* continuent, d'inſtant en inſtant de *nouveaux* cris ſe joignent aux premiers, enfin la peur le ſaiſit, & il rentre *tremblant* de fraïeur dans le lit. Quoi qu'il s'y remit aſſez doucement, je l'entendis, & en même temps j'entendis *un murmure affreux* qui glaça le ſang dans mes veines. *Qu'eſt-ce là*, dis-je tout bas à FABRICIO. *Je n'en ſais rien*, me repondit-il d'une voix foible, *mais je ſuis conſterné.*

Cependant le Ciel qui avoit été ſerein juſqu'à lors, ſe couvrit de nuages tout à coup, & il nous ſembla que le jour *fuioit d'horréur*, & *reculoit* ſur ſes pas. En même temps, il s'éleva un *grand vent*, & la *pluie* ne ceſſa point de tomber juſqu'au matin. Cela acheva de troubler notre *imagination*, nous paſſames cinq heures entieres dans des *inquietudes mortelles*; *la ſueur* couloit de tous nos membres, & nous ne pouvions *fermer* les yeux. Enfin la lumiere parut, le *bruit* ceſſa auſſi-tôt, & nous partimes de *l'apartement enchanté.*

Mon Dieu! qu'avez vous, mes chers enfans, nous dit la bonne Gouvernante, quand elle nous vit? *Vous êtes pâles, vos yeux ſont rouges, auriez vous mal repoſé? Helas*, lui repondis-je, *pouvions nous mieux repoſer, lorſque toute notre Chambre réſonnoit* d'accens plaintifs, *& que nous entendions autour de nous des voix épouvantables, qui parloient un* langage inconnu! effectivement

vement nous avions oüi des *voix*, qui avoient redoublé notre *peur*, & les *Echos* qui nous les renvoïoient, les rendoient plus terribles, & avoient empêché que nous les entendissions *bien*. La *Gouvernante* ne comprenoit rien à nos discours; cependant elle continua de nous interroger, & elle nous demanda d'où ce *bruit* venoit, & quand il avoit *commencé*? FABRICIO répondit, qu'il venoit de *la fenêtre*, & qu'il avoit commencé à *trois heures*. *Jésus*, reprit la vieille, *n'est-ce que cela? Eh! mes pauvres enfans, ce qui vous a épouvanté, est une douzaine de Moulins, qu'une riviere qui coule au pied de la maison fait aller. Tous les jours à trois heures, les Meuniers se levent, & ils travaillent jusqu'à sept; Alors ils déjeunent, & ils se remettent à l'ouvrage, à huit.* Elle se mit ensuite à rire avec nous de notre *plaisante frayeur*, & elle nous fit boire en *cachete* d'un excellent vin Grec, que *le Curé* avoit reçu d'une de ses *Dévotes bien aimées*.

Sur les dix heures, le *bon Prêtre* se leva aussi, & il vint nous trouver dans la cuisine où nous cuisions. Nous dejeunames avec lui sur *nouveaux frais*, & il nous dit adieu, les larmes aux yeux. *Mes enfans*, nous dit-il, *vous allez à* ROME, *vous y serez au milieu de ces nouveaux Sectaires, dont nous parlions hier. Prenez garde à leurs* Sophismes dangereux; *mais sur tout, défiez vous de leur* exterieur mortifié. *Si vous*

tom-

tombiez dans leurs pieges, vous seriez perdus. FABRICIO ne le laissa pas achever, & il recommença avec lui une conversation sur les Hérétiques en question, qui lui valut quatre *Jules*. Nous partimes ensuite en *benissant* sa maison, & nous primes la route de la Ville de PARME.

CHAP. IX.

Ils passent de mauvais jours & de pires nuits.

COmme nous avions mangé *copieusement*, & que notre *introductrice* avoit *fourré* dans nos poches, tout ce qu'elle avoit pû trouver de meilleur, nous marchames *gaiement* jusqu'au soir, & nous ne nous arrêtames qu'à la nuit dans le Village de CASA. Nous étions trop contens du *charitable Curé* de CHIAVARI, pour ne pas aller chez celui de CASA. Mais nous trouvames en celui-ci un homme *rebarbatif & dur*, en un mot un *Prêtre paisan*. Il nous demanda *sechement*, pourquoi nous avions quitté nos parens; il nous traita de *Libertins*, il nous menaça de nous faire *enfermer*, & il nous ferma sa porte comme à des voleurs. Rebutez ainsi par le *Pasteur*, nous attendions peu de charité du *troupeau*, & nous ne nous trom-

trompions point. Nous eumes beau les *conjurer* au nom de toutes les *Madones* d'ITALIE, de nous donner le *couvert*, & les traïter de SIGNORI, gros comme le bras; ils nous renvoïerent tous loger *ailleurs*. Le pis fut qu'un *gros manant*, auquel nous fimes *d'humbles supplications*, de nous recevoir, crut que des gens *habillez* auſſi bien que nous, n'avoient *beſoin* de rien, & que nous nous moquions de lui.

Il ne ſe fut pas plûtôt *fourré* dans la tête cette biſarre viſion, qu'il décharga ſur la mienne un grand coup de bâton qui me renverſa. FABRICIO tira l'épée auſſi-tôt, & fondit ſur lui; mais il ſe vit en même-temps repouſſé par deux autres *paiſans*, qui lui preſenterent chacun une *fourche*. Pendant ce temps-là, je me relevai, & je me joignis à mon ami. Nous ſoutinmes enſemble l'effort de ces *Paiſans*, qui étoient d'abord au nombre de quatre, & après en avoir bleſſé deux, nous primes la fuite dans la Campagne.

Nous fûmes heureux de ce que la nuit nous cacha aux yeux de *nos ennemis*; car un quart d'heure après, nous les entendimes venir ſur nous au nombre de *vingt*. Nous ne deliberames pas long-temps ſur le parti que nous prendrions, & nous montames dans un arbre *touffu*, qui étoit ſur le bord du chemin. Nous y étions à peine, que leur *avant-garde* paſſa à nos pieds. Elle fut bien-tôt ſuivie du *corps* de l'*armée*, & un

un instant après, des femmes & des enfans qui composoient l'*arriere-garde*, marcherent sur les pas des *premiers*.

Dès que nous ne les oüimes plus, nous décendimes du *salutaire Chêne*, & nous *gagnames au pié* au travers des champs. Enfin, nous entrames dans une forêt, & nous y demeurames jusqu'à la pointe du jour, que nous nous remimes en marche. Après avoir cheminé à grands pas, une matinée entiere, nous découvrimes deux hommes, le chapeau fierement enfoncé sur les yeux, & *armez* chacun d'un fusil, qui s'enfoncèrent à notre vûe dans un endroit épais du bois. Quoique nous *mourussions* de chagrin, de lassitude & de faim, nous ne sentimes plus nos maux, & la *peur* seule fit impression sur nous. FABRICIO lui-même *pâlit* comme moi, & il se prépara à être au moins *dépouillé* ce jour là.

Cependant nous avançames du côté où nous les avions *aperçus*, pour dissimuler notre *fraieur*, & me rassurant de mon mieux, je leur demandai le chemin de PARME. *Je n'en sais rien*, reprit brusquement un d'eux, *passez seulement*. Pour le coup, je ne doutai plus qu'ils ne fussent ce que nous avions soupçonné, & je me *persuadai* qu'ils ne nous avoient laissé échaper, que parce qu'ils attendoient de *meilleur gibier* que nous. J'avois ôté *civilement* mon chapeau pour leur parler, je le re-

remis de même, & sans regarder *derriere* nous, nous *dirigeames* doucement.

Nous n'en étions pas à soixante pas, qu'un coup de fusil partit. Je ne ferai point le *glorieux* ; j'en *tressaillis* de peur, & je me mis à courir de toutes les forces *qui* me restoient. Mais FABRICIO m'arrêta, & il me fit voir que c'étoit un *Lievre*, que l'on avoit tiré, & que ces deux hommes étoient des *chasseurs*, qui étoient à l'affut.

La moindre chose *pique* un homme déja de mauvaise humeur : aussi la *ridicule peur* que j'avois eue, me causa un vrai chagrin, & le *dépit* que j'en conçus, ne put être plus grand. Je commençai ensuite à me rapeller ce que j'avois soufert la *nuit* précédente, le *danger* auquel j'avois été exposé, ceux qui *peut-être* nous attendoient encore, la *faim* qui nous devoroit, & la *fatigue* dont j'étois accablé. Il y avoit là-dedans de quoi m'abandonner au désespoir, si j'avois été seul. Mais la présence de FABRICIO me *soutenoit*, ou du moins, elle *retenoit* les larmes que j'étois près de verser. Enfin, nous arrivâmes dans un endroit, où le *chemin* se partageoit en trois.

Tandis que nous étions dans *l'embarras* de choisir, il s'éleva un *brouillard épais*, dont nous fûmes environnez en un moment. Nous ne *voions* pas à quatre pas de nous, & nous ne *distinguions* pas même des arbres

bres assez gros. Il falut cependant *hasarder* de nous égarer, pour *sortir* de ce *détestable bois*, & justement nous *enfilames* une route qui nous conduisit au milieu d'un endroit, où l'on avoit *brulé* du *charbon*. *Dieux*, m'écriai je alors tout haut, *faut-il que nous soions malheureux jusqu'à ce point, & que nous soions condamnez à périr dans cette forêt.* Mais j'avois beau *peſter*; je ne pus même retrouver le *sentier* que nous avions suivi jusques-là, & nous nous enfonça mes parmi les *brouſſailles*, au lieu de rentrer dans la grande *route*.

Cependant la nuit approchoit, sans que le *brouillard* diminuât; nous entendions de toute part les *abaiemens* des chiens des Païsans, & les *mugiſſemens* des bœufs qui sortoient des prez. Mais nous ne pouvions nous degager, & nous ne faiſions à force de courir, que *tourner* continuellement. A la fin les forces & le courage nous manquèrent à tous deux, & je me jettai au pied d'un arbre avec FABRICIO qui n'en pouvoit plus. Depuis le Village de CHIAVARI, nous n'avons rien mangé, le froid étoit *piquant*, nous avions été épuiſez par le *combat* & l'*inſomnie* de la nuit précédente. Jugez comment nous paſſames celle-ci, & ſi nous dormimes d'un *tranquille ſommeil*. Nous nous ſerrions l'un contre l'autre, & nous nous entrelaſſions les jambes, comme des *Serpens*: de petites branches d'arbre, & des *feuilles mouillées* entaſſées ſur nous,

nous, couvroient nos pieds, & nous nous tenions embraſſez, les yeux ſur les yeux, & la bouche ſur la bouche, comme pour nous rendre la vie mutuellement.

Enfin le jour parut, & à dix pas de nous, nous aperçumes le *grand chemin* que nous avions tant cherché, & des Païſanes qui alloient à la Foire de CAMPIANO. Deux d'entre-elles eurent pitié de nous; elles nous firent monter dans leur charete, & nous décendimes à un *gros Cabaret* du bourg, où nous nous fimes donner à déjeuner.

Si nous n'eumes jamais plus de *beſoin* de manger, auſſi n'y eumes nous jamais plus de *plaiſir*. Cependant nous nous ménageames, & après avoir bû ſix ou ſept coups de vin, & *avalé* un morceau de viande ſalée, nous nous fîmes donner un lit.

Si nous avions été moins fatiguez, celui qu'on nous montra, nous auroit ſemblé *dégoutant*. Quelques *douves* de tonneau *mal agencées*, en compoſoient le *chalit*: deux bottes de paille *échaufée*, couvertes d'une toile épaiſſe ſervoient de lits de plumes & de matelats, & *ſur le tout* paroiſſoit une couverture d'une groſſe laine, & où *jadis* on avoit vû du poil; mais le temps *qui* n'épargne rien, l'avoit conſumée, & l'on n'y voioit plus que des *ficelles*, qui me la firent d'abord prendre pour un *filet* de Pêcheurs. Le pis étoit, qu'un nombre *prodigieux* de certains *inſectes noirs*, & qui font des marques *rouges* ſur la peau, faiſoient

ſoient là leur ordinaire ſéjour. Quel lit pour des jeunes gens *comme nous*! cependant la laſſitude nous le fit trouver bon, & nous nous y mimes FABRICIO & moi.

CHAP. X.

Où l'on verra des choſes imprévues.

NOus ne fûmes pas plûtôt couchez, que les *douces fumées* de la viande & du vin, qui nous montoient au cerveau, nous procurèrent un *délicieux repos*; & il y avoit déja dix heures, que nous étions endormis, lorſque nous nous reveillames pour manger.

On nous préſenta un morceau de bœuf *exquis*, que des *Païſans*, qui ſortoient de l'Auberge, avoient laiſſé entier, & nous nous jettames deſſus avec une *gloutonne avidité*. Mais on ne nous laiſſa pas le temps d'achever cet *agréable* repas, & un *ſoufflet* qu'une groſſe main laiſſa tomber *peſamment* ſur ma jouë, m'en ôta l'envie. Sur le champ je mis la *main* à la garde de mon *épée*; mais on ſaiſit l'une & l'autre: deux *vigoureux coquins* me lièrent, & quelques autres rendirent le même *ſervice* à FABRICIO, après lui avoir arraché l'épée, & l'avoir *moulu* de coups.

On nous fourra enſuite dans un *vilain*

tron, où des archers vinrent nous saisir, & nous fûmes conduits par ces *honnêtes* Messieurs dans la prison du Bourg.

J'étois si troublé de cette *algarade imprévue*, que je demeurai immobile deux heures entières. Enfin je revins à moi, & j'apperçûs *l'infortuné* FABRICIO, que les *coups* avoient reduit au même état, où mon *étonnement* m'avoit mis. *Mon cher ami*, lui dis-je, *en quel endroit sommes nous? qu'avons nous fait, pour être traitez ainsi? dequoi nous accuse-t-on? Helas!* me dit-il d'une voix foible, *je ne sais, je sais seulement que je suis bien malheureux.* Je voulus ajouter, que j'étois au *desespoir* de l'avoir fait sortir de chez MAZZIERE, & que je *m'imputois* ce qui lui arrivoit. Mais il me ferma *généreusement* la bouche, & il me repondit qu'il l'auroit fait *sans moi*, qu'il étoit le plus *agé* de nous deux, & qu'il auroit dû être le plus sage, & me detourner moi-même de mon dessein: qu'il ne l'avoit point fait, & qu'il s'en voudroit un *mal éternel.*

En achevant ces mots, il m'embrassa, & le sang qu'il avoit perdu le fit tomber dans une *foiblesse*, dont il eut beaucoup de peine à revenir. Je ne puis vous exprimer *la douleur*, que ces accidens me causèrent. Je ne me possedois pas. Tantôt j'étois furieux, & le regret que j'avois d'avoir engagé *mon ami*, me portoit à de *funestes resolutions.* Tantôt je tombois dans une ré-

rêverie stupide, & sans le vouloir, les *larmes* couloient de mes yeux. Heureusement FABRICIO pendant ce temps-là reprit ses sens, & il me *suggéra* ce que je repondrois aux juges, si c'étoit les *paisans* de CASA, qui nous avoient fait arrêter; car on vint le *querir* une demie heure après pour le panser, & je ne le revis plus. Pour moi qui n'avois point besoin de *Chirurgien*, on me donna pour souper deux onces de *pain noir*, avec un pot *d'eau claire*, & on me fit remarquer des brins de paille *hachez* par les rats, où l'on me conseilla de me coucher.

Le lendemain, j'entendis sur les huit heures *l'aboiement affreux* d'un gros chien, qui venoit à mon *cachot*, & qui en faisoit *retentir* les voutes. Un instant après, j'ouis le *bruit aigu*, que cinq ou six clefs faisoient dans autant de serrures, en les ouvrant. C'étoit le *Geollier* qui venoit m'avertir que les *Juges* m'attendoient. Je montai avec lui, & il me mena dans une chambre, où ces *venérables Aréopagites* de village m'attendoient *impatiemment*, & *triomphoient* d'avoir occasion de condamner un homme à la mort, *une fois* en leur vie. On me fit asseoir sur une *sellete*, & on me laissa pendant un moment considérer *l'air glacé* des uns, la *mine refrognée* des autres, & *l'immobilité* de tous.

Enfin, une de ces *sérieuses statues*, ouvrit *gravement* la bouche, & me demanda d'un

ton posé qui j'étois, si j'avois blessé des païsans à CASA, & pourquoi je l'avois fait? Quoique la mine de ces *rustiques Magistrats* m'eut interdit, je repondis les mêmes choses que FABRICIO avoit *concertées* avec moi, & ils ne purent me faire *varier*. Alors celui qui m'avoit interrogé, me dit avec un ris moqueur, *retournez au cachot, mon ami; une autre fois vous chanterez sur un autre ton. Il y a des moiens de vous en faire changer.*

Comme je n'avois aucune *expérience* des affaires du monde, & que sur tout j'ignorois le *train* de la *Justice*, ces derniers mots me frapèrent vivement, & pendant huit jours entiers qu'on me laissa seul, je ne rêvai qu'aux tortures que je me figurai qu'on me préparoit. Au bout d'une semaine, on vint me *chercher* encore, & je fus présenté au *Bailli*. A peine fus-je assis sur la *sellete*, qu'un tremblement universel me prit: une sueur froide se repandit sur tous mes membres, enfin je crus qu'on alloit me mettre à la *question*, & la fraieur que j'en eus, me fit perdre le sentiment, & rouler aux pieds des *Juges*.

Quand je fus revenu à moi, je me vis dans *l'infirmerie* de FABRICIO, où l'on m'avoit transporté. *L'émotion* que me causa la joie de revoir ce *malheureux ami*, & celle que j'avois euë déja, me donnèrent une *fiévre* violente, & je fus mis au lit. Toute la journée & les deux jours suivans, mon

mal

mal augmenta, & le troiſiéme, j'apris que l'on *déſeſpéroit* de ma vie.

Ma ſituation me paroiſſoit ſi *affreuſe*, que cette nouvelle me combla de joie. Je dis *adieu* à FABRICIO, je lui demandai pardon d'avoir été la *cauſe innocente* de ſon déſaſtre, & je me préparai enſuite à mourir *chrétiennement*. Auſſi-tôt un *Moine* ſe préſenta pour écouter ma confeſſion; mais un tranſport au cerveau, qui dura douze heures, m'empêcha de la faire, & il ſe retira. Le lendemain je fus un peu *mieux*, & j'aperçûs auprès de mon lit FABRICIO *pâle*, *foible*, & qui cependant ſembloit ne ſentir, que ce que je ſouffrois. *Mon cher ami*, lui dis-je, *je comptois que la mort alloit me délivrer de mes maux. Mais telle eſt la rigueur de mon ſort, que je ne puis même mourir. Sans doute, je ſuis reſervé à un ſuplice infame. Si cela arrive, quelle tache pour ma famille, & quel déſeſpoir pour moi! Helas! Dieu n'a guères tardé à punir la faute que j'ai faite, de me ſouſtraire à l'autorité de mes parens.*

FABRICIO me raſſura par des proteſtations, que nous ne courions *aucun* danger, & il me conta que, moiennant un *ducat*, le *Geolier* lui avoit dit que nos affaires étoient *bonnes*, que les *Manans bleſſez* ſe portoient bien, & qu'ils ne nous *pourſuivoient* plus, faute d'argent. Il ajoûta qu'une perſonne *ſollicitoit* pour nous, &

& que, dans quelque tems, rien ne nous empêcheroit de sortir, quoique nous eussions été accusez par ceux de CASA d'être des *voleurs*, qui, sous prétexte de pauvreté, s'introduisoient dans les maisons. Je reconnus dans ce trait là *la malice fourboise* des *vindicatifs paisans*, je tremblai du *péril*, où nous nous étions vûs, & je remerciai le Ciel de nous en avoir tirez.

Cependant ma santé se rétablit insensiblement, & les *blessures* de FABRICIO se guérirent à la fin. Durant trois semaines, on ne nous parla point de rentrer au *cachot*, & nous jouïssions d'une *demi-liberté*. Mais un beau matin, le Geollier vint nous *intimer* l'ordre de décendre en bas, & nous fumes renfermez pour la seconde fois dans ce *ténébreux manoir*. Il est difficile de dépeindre bien notre étonnement; & le *morne silence*, que nous gardâmes FABRICIO & moi, l'exprima mieux, que tout ce que je dirois, ne le feroit.

CHAP. XI.

Ils sont délivrez d'une maniere inopinée.

ENviron à midi, notre *Concierge* vint nous chercher, & il nous dit d'un air *triste*, qu'il faloit que nous montassions en haut,

haut, & qu'une perſonne que
ſoupçonnions point, avoit tout
Ce diſcours me rapella les *vingt p*
fils de PEDROLA; je m'imaginai
roit pu aprendre notre empriſon
& je me crus perdu. Néanmoin
vis mon *conducteur* avec FABRICI
rivai au haut de l'eſcalier, pâle, tr
& défait comme un *criminel*, qui m
ſuplice.

Dès que je fus dans la chambr
lier, je vis le *Moine* qui étoit
confeſſer, & un *Jeune homme* q
connoiſſois pas. Ils ſe jettèrent
l'autre à mon col, & ils me di
j'étois libre, que FABRICIO l'éto
que nous les ſuivifflons. Les *m*
que je ſentis à cette nouvelle i
ſont au deſſus des expreſſions. J'
je n'entendois qu'à moitié ce qu'
ſoit, je ne voïois rien, & je pou
ne me ſoutenir & parler. Le
Moine, qui s'en aperçut, me fi
ſur le champ un verre de *vin g*
entrâmes enſuite tous quatre dan
roſſe qui nous attendoit à la po
Geolier que nos *Liberateurs* av
païé, nous dit *adieu* en pleuran

Lorſque nous fumes ſortis
village de CAMPIANO, on fit ſig
cher d'aller lentement, & *le je*
m'adreſſa la parole, pour me d
je connoiſſois D. NICOLO

Oui, lui dis-je, *je le reconnois maintenant: c'eſt à ſa généroſité que je dois la liberté. Permettez que je lui témoigne ma vive reconnoiſſance.* *Non*, dit-il, en me ſerrant dans ſes bras, *il n'eſt pas encore tems. Sachez avant cela ce que j'ai fait pour vous.*

Vous vous ſouvenez, continua-t-il, *que vous futes pris le jour d'une foire fameuſe à* CAMPIANO. *J'y étois venu avec un de mes amis, & je m'y promenois, lors qu'on vous conduiſoit en priſon. La curioſité me fit approcher des Archers, & le rang que je tiens ici, les fit écarter. Vous étiez l'un & l'autre évanoüis, cependant je crus reconnoître mon cher* ANTONIO, *& j'allai à votre auberge, pour ſavoir ſi je me trompois. Mais on ne put m'inſtruire de rien, & j'apris ſeulement qu'à votre langage vous paroiſſiez être de* ROME. *Peu de jours après ce vénérable Religieux, que vous voiez, fut invité par vos Juges à aller conſoler votre ami. Je le ſus, & je le priai de s'informer de lui, ſi vous n'étiez pas ce lui qui m'avoit rendu autrefois un ſervice important. Je lui racontai là-deſſus une hiſtoire que vous avez peut-être oubliée, & que je n'oublierai jamais. La voici.*

" *Il y avoit trois ans que j'étois chez* " FRANCISCO. *Je n'étudiois point, je me* " *diſtinguois ſeulement par des* tours d'Eco- " lier, *& l'on faiſoit des plaintes continuelles* " *de moi. A la fin, mon pere fatigué de ma* " *legereté, jura de me faire enfermer pour* " *toujours, ſi je ne me corrigeois pas, & il*

" *ajou-*

" ajouta que si je n'avois pas un prix je m'attendisse a l'exécution de ses menaces. Je " ne sai si elles étoient sérieuses, mais j'en fus " étourdi, comme si elles l'avoient été. Le " jour que nous devions tous composer pour les " prix, je vous exposai ma peine en pleurant. " Vous en eutes pitié, & vous me donnâtes " ce que vous aviez fait pour vous. J'eus " le premier prix, & vous eutes le sonet, " pour n'avoir eu que le second. Quoique ce " troc m'eut valu dix pistoles dont mon pere " me fit présent, je fus fâché de ce qu'il vous " avoit couté si cher; je vous en témoignai " ma douleur, & vous me répondites que " vous étiez assez content, puisque je l'étois, " & que jamais le chatiment ne vous avoit " fait si peu de peine. Depuis j'ai toujours " eu cette action généreuse dans l'esprit, & " quoiqu'elle eut paru peu de chose à un autre, je ne crois pas l'avoir trop païée par " la maniere, dont je vous ai servi.

Je raportai ainsi la chose au R. P., il la redit de même à votre ami, en changeant seulement les noms, & il jugea par la réponse qu'il en reçut, qu'une même avanture étoit arrivée à son compagnon de prison, que je ne me trompois pas. Il vint me l'aprendre, & sur le champ j'allai trouver ma Mere qui m'aime tendrement, & je l'engageai à solliciter pour vous. L'argent que votre partie donnoit, balança son credit; mais heureusement la bourse de vos persécuteurs s'épuisa. Alors ma Mere obtint la permission de voir les piéces de

votre procès, & elle eut le plaisir de s'apercevoir en les lisant, qu'elle s'emploioit pour des gens, dont l'innocence méritoit ses soins. Cette découverte l'anima à vous protéger; elle retourna chez les Juges, pria, menaça, pressa, enfin elle a eu votre élargissement hier au soir, & elle m'a envoié vous l'annoncer.

Au reste, vous me pardonnerez le petit tour que je vous ai joué ce matin. Dès que j'ai été à votre prison, j'ai eu la malice de vous faire enfoncer dans un cachot, & je me suis fait un plaisir de vous causer ainsi une délicieuse surprise. Cependant si vous en êtes encore faché, voilà le Révérend Pere, qui priera pour moi. Ce qu'il a fait dans cette occasion, vaut bien que vous lui accordiez ma grace.

J'embrassai en riant D. NICOLO, & je remerciai le *Religieux.* FABRICIO leur marqua sa reconnoissance à son tour, & nous emploïâmes le reste du chemin à nous interroger *mutuellement*, sur ce qui nous étoit arrivé, depuis que nous étions sortis de chez FRANCISCO.

Nous décendimes à l'entrée de la nuit à NUBIANO, où nous allions, & nous trouvâmes Dona THERESIA mere de Don NICOLO, qui nous y attendoit. Nous fumes reçus de cette illustre Dame avec les démonstrations d'une *joie sincere*, & elle nous donna à notre arrivée des marques d'une *tendresse maternelle.* Après cela elle nous obligea de nous reposer chez elle pen-

pendant huit jours ; & elle emploïa tout ce tems à écrire à nos *parens*, pour les apaiſer, & à nous donner de *ſages inſtructions*. Enfin, quand elle nous jugea en état de ſortir, elle nous fit prendre de l'argent pour retourner à ROME : ſon fils nous fit préſent de deux *chevaux* qu'il équipa magnifiquement, & nous nous ſeparâmes en nous jurant une *amitié éternelle*. Dès la pointe du jour ſuivant, nous primes la route de ROME, réſolus d'y *rentrer*, & de *rentrer* dans notre devoir. Mais la Providence s'y oposa, & j'étois deſtiné à ſouffrir de nouveaux maux.

CHAP. XII.

Où l'on ne voit rien qui ne ſoit vrai, excepté le bien qu'on dit des Moines.

ETant à quatre journées de cette ville, nous aperçumes ſix ſoldats le *fuſil* ſur l'épaule, qui ſortoient d'un Bois, & qui venoient à nous. Leur *mine ſcélérate* m'annonçoit notre *diſgrace*, & je conſeillois FABRICIO de retourner ſur nos pas, lorſqu'un de la bande en me couchant *en joue* me cria de demeurer. En même tems ils s'aprochèrent de nous, & ils ſaiſirent

bride de nos chevaux. Alors celui qui m'avoit fait le *signe* dont je viens de parler, m'adreſſa ce compliment, qu'il prononça d'un *ton doux*. *Mon jeune Seigneur, ne craignez rien de moi, mon deſſein n'eſt point de vous nuire; mais je voudrois ſeulement que vous m'aidaſſiez à gagner une ſoixantaine de piſtoles. Cela vous eſt aiſé, votre* conſcience *même vous y oblige, car je ſuis un* pauvre Diable, *& ſi vous me refuſiez, je perdrois le reſpect, que je conſerve encore pour vous. Ainſi, croiez mon avis, faites moi de bonne grace ce petit* plaiſir. *Hé! de quoi s'agit-il?* lui dit FABRICIO d'un air chagrin. *Expediez donc. Ah tout doux, mon grand ami*, lui dit le Coquin d'un ton railleur, *je ne vous parle point, je parle à ce Monſieur, qui ſait mieux vivre que vous, & qui ne fait point le mauvais. Tenez*, ajouta-t-il en ſe retournant de mon côté, *j'ai parié un Repas avec ces Meſſieurs qui me font l'honneur de me ſouffrir dans leur compagnie, que j'aurois vos chevaux, vos habits, & votre argent aujourd'hui. Voiez ſi vous voulez me faire perdre mon pari, & prenez votre parti promtement.*

Il n'y en avoit qu'un à embraſſer, c'étoit de laiſſer faire ces *maraus*, je l'embraſſai; ils me dépoüillèrent ſur le champ avec une *viteſſe merveilleuſe*, & le *tour* de FABRICIO vint après le mien. *Maintenant vous auriez froid*, me dit un de mes valets de chambre, *ſi nous vous renvoiions tout*

nus.

mus. Auſſi n'avons-nous garde de traiter ſi mal de jolis Cavaliers *comme vous, & voici des ſacs dont vous pourrez vous ſervir, au lieu des habits que nous garderons. Adieu.* Les drôles rentrèrent à l'inſtant dans le bois avec leur priſe, & nous reprimes *triſtement* la route du village où nous avions dîné.

Notre Hôte ne nous traita pas comme nous avions aprehendé, & il prit veritablement part à notre malheur. *Meſſieurs*, nous dit-il, *paſſez dans ma maiſon deux jours encore. Il doit venir ici un de mes freres, qui eſt Religieux de l'Ordre du* MONTCASSIN. *Ce ſont de ſaintes gens. Il s'intéreſſera pour vous. Je l'en prierai inſtamment, & quand il ſeroit capable de n'avoir point d'égard à mes priéres, votre ſort & votre phyſionomie le toucheront.*

Après avoir dit cela, il alla nous chercher des habits, qu'on lui avoir donnez *en gage*, & il nous en revêtit *charitablement*. Dèsle ſoir même, ſon *frere* parut chez lui, & le *bon-homme* lui fit un recit touchant de notre *méchef*. Celui-ci en parut attendri, & il vint dans la chambre où nous étions, nous demander qui étoient nos *parens*.

Je ne ſais quelle *ridicule crainte* de la colére où ils ſeroient, nous avoit ſaiſis tout d'un coup FABRICIO & moi. Quoiqu'il en ſoit, au lieu de répondre la verité,

nous forgeâmes un *Roman impromptu*, & nous dîmes que nous étions de GENES, que notre Pere étant mort avec peu d'argent, nous l'avions pris sur nous, & que nous allions à ROME chercher une *condition*, lorsque nous avions été arrêtez par les *Bandits*. *Je vous plains sincérement*, nous dit le bon Moine, & *je suis faché de ne pouvoir vous procurer la place que vous attendiez. Cependant je pourrai vous en faire obtenir une autre, si vous la voulez recevoir. Nous avons dans l'Abbaie de* FLORENCE *une Bibliotheque; vous y entrerez, vous aurez soin des Livres sous ma direction, & vous les montrerez aux Etrangers. En un mot, vous serez* garçons de Bibliothéque, *& j'aurai soin de vous avancer. Voiez si vous vous accommodez de ce parti.*

Quand nous entendîmes ce discours, nous regardâmes ce Religieux comme un *Ange du Ciel*, & nous nous hâtâmes d'accepter sa proposition. Au bout de huit jours, il nous emmena avec lui, & il nous fit agréer du *Supérieur* de la Maison. Enfin nous fumes *installez*.

CHAP.

CHAP. XIII.

Antonio parle de la vie des Moines, & il en délivre un.

JE m'eſtimai alors *bien-heureux*. J'admirois les *Livres*, j'en avois: je me ſentois de la diſpoſition aux *Sciences*, je m'imaginois que mes *Maîtres* ſeroient ravis de la cultiver: je ne *déſeſpérois* pas même qu'ils ne fuſſent un jour bien aiſes de me donner *l'habit*, & je me *figurois* un bonheur parfait à le porter. FABRICIO ne penſoit pas comme moi, & les manières *gênées* d'un Monaſtere ne convenoient pas à ſon humeur. Cependant il faiſoit *de néceſſité vertu*, il ne me diſoit rien de ſes *dégoûts*, & je ne ſongeois pas *ſeulement* qu'il pût en avoir aucuns. Mais ce que je vis de mes propres yeux, détruiſit bien-tôt *l'idée chimérique*, que je m'étois formée de *l'innocence* & de la *tranquillité* des Couvents.

La DISCORDE, *fidèle amie des Moines*, faiſoit ſon ſéjour ordinaire parmi ceux que je ſervois. Je remarquois entre eux une *défiance mutuelle*. Ils haiſſoient tous leur *Abbé*, ou le craignoient, ou le mépriſoient. L'*Abbé* à ſon tour n'en *apuioit* certains, que pour en être lui-même *apuié*, & il n'en laiſſoit quelques-uns en *repos*, que de peur qu'ils

qu'ils ne troublaſſent le *ſien*. Au reſte, ils *s'accabloient* de civilitez réciproques dans les *compagnies*, d'injures groſſieres dans leurs *Chapitres*, & de railleries piquantes, quand ils le pouvoient faire avec des *amis ſecrets*. Ce qui arrive dans les *Guerres civiles*, on le voïoit en racourci parmi eux. Les *Grands* engagent la *populace crédule* à ſe revolter, & elle les ſoutient. Ceux-là profitent des *dangers* où s'expoſe celle-ci; & celle-ci expie les *fautes* de ceux-là. Dans l'Abbaïe, les *Vieux* étoient les *Grands*, & les *Jeunes* la *Populace*. On ne négligeoit pas même l'amitié des *Domeſtiques*, & chaque *parti* tâchoit de les prévenir en ſa faveur, de les gagner par des careſſes, & de les faire *enrager*, s'ils ne ſe déclaroient pas pour lui.

Ainſi je ne pus *ignorer* long-tems ce qui ſe paſſoit dans l'*intérieur* de la maiſon, & je ne pus le *ſavoir*, ſans me repentir d'y être entré. Il faloit pourtant demeurer, faute de mieux, entendre chaque jour les ſollicitations des differens partis, écouter les plaintes des mécontens, & être tour à tour l'objet de la haine de tous; en un mot, ſe faire à la *tracaſſerie Monachale*. Ce n'étoit pas tout. J'avois à vivre avec des hommes *capricieux* comme des femmes, & ce qu'ils m'avoient fait faire le *matin*, ils le trouvoient mal le *ſoir*. Enfin, j'avois trente ou quarante Maitres au lieu d'un, & ils ne ſembloient *s'accorder* entre-

entre eux, qu'à me faire *enrager* par des ordres opoſez.

A la fin je perdis patience, & FABRICIO, qui l'avoit perdue il y avoit plus d'un an, en fut ravi. *Hé bien*, me dit-il, *connois-tu les Moines maintenant, & penſes-tu encore qu'on s'épargne bien des chagrins & des crimes, en demeurant avec eux? J'avoue que je le croiois, & que je t'en ai parlé en ces termes*, lui dis-je, *mais l'expérience m'a détrompé, & je voudrois être bien loin d'ici. Mais que ferions-nous, ſi nous ſortions? queu-ſerions-nous? il vaut mieux encore ſouffrir un peu? peut-être il nous viendra mieux.* ANTONIO, me dit-il, *as-tu du cœur? Comme un* Paladin, lui répondis-je. *Si cela eſt*, dit FABRICIO, *montre-le. Tu connois* D. EULVIO, *tu m'as dit même que tu l'aimois, & je t'ai entendu cent fois vanter ſa* droitu-re, *& la bonté de ſon cœur. Tu ſais encore qu'il a fait profeſſion ici malgré lui, que ſes* freres *en ſont* ravis, *que les* Moines *enrichis par ſa dot en ſont* charmez, *& qu'il en* en-rage *tout bas. Sache à préſent qu'il veut ſe ſauver, qu'il a beſoin de notre ſecours, & que l'argent qu'une certaine perſonne lui* pro-digue *en ſecret, il nous le* prodiguera, *ſi nous l'aidons. Le cœur t'en* dit-il? *Vois, & rends moi réponſe demain. Mais point de cau-ſerie ſur tout, & encore moins de* delicateſſe ridicule.

Il faut avouer que d'être avec des Moi-nes, *durcit* furieuſement *la conſcience.* Au-vant.

vant que je connuſſe ceux-ci, la propoſition m'auroit *effarouché*, & elle ne me cauſa pas l'ombre d'un *leger ſcrupule*. Bien loin de là, je promis à FABRICIO le ſecret qu'il exigeoit de moi, & le lendemain, je l'aſſurai d'être *de moitié* avec lui de *l'expédition*. Il m'embraſſa, & il alla porter cette agreable nouvelle à D. FULVIO, avec lequel il diſpoſa tout pour ſon depart prochain. Pour moi, j'allai demander de l'argent & mon Congé, & j'eus aſſez de peine à obtenir le *ſecond*, parce qu'on ſe trouvoit peu en état de me donner le *premier*, que je voulois abſolument avoir. Je l'eus pourtant, FABRICIO l'eut auſſi, & nous fimes tranquillement notre paquet, ou plûtôt celui de FULVIO, car c'étoit effectivement le ſien. Le ſoir venu, FABRICIO qui étoit chargé d'avoir des chevaux pour nous trois, ſortit de la maiſon, & il me laiſſa le ſoin de *ſéculariſer* FULVIO. Je m'en acquitai aſſez bien, & je mis mon homme *en liberté*, à la faveur de la nuit & d'un habit *ſéculier* que je lui donnai.

Il ne me manquoit plus, que de ne point trouver de *mauvaiſes rencontres* en chemin, & malheureuſement nous en trouvames. C'étoit le *Souprieur*, qui revenoit alors au logis, & qui voulut me dire adieu. Il me tint pendant un gros quart d'heure dans la ruë, & je ne ſais comment il ne reconnut pas *la fi-*

gu-

gure, qui étoit avec moi, ou comment il ne s'apperçût point de *l'inquiétude*, où il me mettoit. Enfin, après avoir été donné au Diable *solemnellement* par mon Compagnon & moi, il nous quitta en m'embraſſant, & par *amitié* pour moi, il embraſſa auſſi FULVIO qui trembloit de *belle peur*.

A cinquante pas de là, nous vîmes FABRICIO qui venoit au devant de nous, & qui ne ſavoit que penſer de ce que nous demeurions *ſi tard*. Dans l'inſtant, nous montames à cheval avec lui, & nous courumes ſans décendre & ſans parler, juſqu'au lendemain midi. Nous nous arrêtames alors au Cabaret de NEPTUNO, nous y bumes deux bouteilles à la hâte, & nous nous mîmes au lit. Nous repartimes deux heures après, & au Soleil couché nous entrames dans une Hôtellerie, où FULVIO nous dit que nous coucheſions.

CHAP. XIV.

Adreſſe de l'Hôte, valeur d'Antonio, & ce qui s'enſuit.

DEs que nous fûmes dans notre appartement, une *Demoiſelle* d'une beauté éclatante, ſuivie d'une unique Compagne vint.

vint recevoir FULVIO. Comme il paroissoit *interdit*, & qu'elle avoit les larmes aux yeux, nous jugeames FABRICIO & moi, qu'ils devoient avoir des choses *particulieres* à se dire. Ainsi nous primes le parti de les laisser seuls, & nous allâmes donner des ordres en bas.

Une heure après, on nous appella, & nous nous mimes tous cinq à table, c'est-à dire la *Dame inconnue*, celle qu'elle avoit amenée, FULVIO & nous deux. Nous soupames plus *magnifiquement*, qu'on ne fait d'ordinaire dans une Auberge de village, & plus *gaiement*, que nous ne l'avions espéré des *minois tristes*, que nous avions vus en entrant. Sur la fin du repas, l'Hote monta en *botte* dans notre appartement, & il aporta un *habit superbe*, qu'il déplia devant nous. Pendant que nous l'admirions tous, il s'adressa à FULVIO, & il lui demanda ce que cela pouvoit lui coutet? *Près de deux cent pistoles*, dit FULVIO. *Que cela*, dit l'Hôte! *il s'en est peu falu qu'il ne m'ait couté bien plus. A une lieue d'ici, j'ai entendu sept Cavaliers dont un étoit* masqué, *qui marchoient au grand galop à mes* trousses. *Un d'eux m'a crié de loin de demeurer. Quelque sot. J'étois aussi bien monté qu'eux, & j'avois pris les devants. J'ai piqué mon Cheval* bravement, *& en tournoiant toûjours d'arbre en arbre, j'ai évité les balles de leurs fusils, & j'en ai été quitte pour entendre à mes oreilles leur* desagrea-

agreable fifflement. *Que je meure, ſi je n'aimerois mieux ouïr celui de tous les ſerpens de* l'Afrique, *que celui de ces* globes meurtriers. *Mon cheval qui n'y étoit pas fait plus que moi, ſe cabroit, & je pouvois à peine le gouverner. Heureuſement ce voleur* maſqué, *que je vous ai dit, leur à crié qu'ils me laiſſaſſent-là, & me voici.*

Nous rimes tous de *l'avanture* du *Seigneur Hotellier*, & FULVIO lui fit un préſent, pour le paier de la *peine* qu'il avoit euë, & de la *fraieur* que lui avoient faite les *Bandis*. En même temps un Caroſſe arriva à la porte de l'Auberge, & la Dame, à qui il étoit voulut nous dire adieu; mais nous la forçames de ſouffrir que nous l'eſcortaſſions à *Cheval*, & bien lui en prit. A une petite demi lieue du Village dont nous venions, les ſept Cavaliers que *l'Hôte* avoit rencontrez, parurent le piſtolet à la main, à cinquante pas de nous. Je les apperçûs le prémier, & je dis au *Cocher* d'avancer hardiment. Pour nous, nous nous plaçames derriere le Caroſſe, nous donnames chacun un piſtolet à quatre Laquais, & dès que les voleurs approchèrent pour l'environner, *huit* coups que que nous tirames ſur eux, ayant qu'ils nous euſſent ſeulement vus, empêchèrent l'effet des leurs, & jettèrent *cinq* hommes ſur le *carreau*. Les deux autres prirent la fuite au même inſtant, & nous les laiſſames courir.

Le premier ſoin de FULVIO, fut d'aller annoncer à la Dame qui n'étoit pas encore revenuë de ſa peur, qu'elle n'avoit déja plus *d'ennemis*; & le mien, fut de mettre pied à terre pour viſiter ceux que nous avions ſi mal *accoutrez*. Il n'y en avoit qu'un qui vivoit encore; nous le liames ſur le cheval de *l'Hôte*, qui étoit venu avec nous, & nous entrames ainſi dans la maiſon de la Dame, où on appella un juge pour l'interroger. Mais il étoit ſi affoibli par la perte de ſon ſang, qu'il ne put dire un ſeul mot, & il mourut entre nos mains. Nous le fouillames cependant, & nous lui trouvames une lettre, par laquelle un homme qui ne ſignoit pas, le prioit de ſe tenir prêt le Mardi 21 Novembre, à enlever D. ELEONORA DE MARINIS, & il lui promettoit de ſe trouver *maſqué* avec eux.

Je jugeai par cette découverte, que le mort étoit chef des autres bandis, & que la D. ELEONORA qu'ils avoient eu la commiſſion d'enlever, étoit celle avec qui nous avions ſoupé; car le jour & le lieu de l'aſſignation convenoient parfaitement. Mais je n'en doutai plus, lorſqu'elle dit à FULVIO. *Mon cher Comte, tout s'oppoſera-t-il toûjours au bonheur du malheureux* FULVIO RAPHAELI, *& de la fidele* ELEONORA? *A peine vous ai-je retiré de l'état où vous avoit reduit l'indigne prédilection d'un pere pour vos freres, qu'on arme des*

ſcé-

scélérats pour m'arracher d'avec vous. Quoi Dieu desapprouveroit il que je vous fisse rompre des vœux qu'on vous a contraint de prononcer! Non, il est trop juste, répondit le Comte FULVIO, *& la protection qu'il vient de nous accorder, est une marque qu'il ne condamne pas les nœuds qui vont nous unir. En un mot j'ai obtenu une dispense par votre crédit, j'avois un droit certain à la demander, pourroit-il y avoir du crime à s'en servir! Non, non, montrons-là, Madame, faisons connoitre nos desseins, & tout réussira au gré de nos desirs.*

Dona ELEONORA parut un peu rassurée par ce discours. Elle répondit pourtant qu'il lui restoit encore de justes sujets de crainte, & que le Marquis de CASANOVA, qu'elle soupçonnoit d'avoir tenté son enlevement, n'en demeureroit pas là, & qu'il chercheroit à sacrifier son rival à sa fureur. Mais le Comte FULVIO acheva de dissiper les appréhensions de cette belle Dame, & elle ne songea plus qu'à nous remercier FABRICIO, l'Hôte & moi.

Le lendemain à la pointe du jour, elle se retira dans son appartement, & nous reprimes avec le Comte le chemin de l'Auberge, ou nous nous couchames, fatiguez comme des *Loups*. A midi, le *Seigneur* FULVIO vint nous réveiller pour dîner, & il nous conta qu'il venoit de chez Dona ELEONORA, qu'il devoit l'épouser le jour suivant, & que nous étions priez d'être té-

témoins. *Mais*, ajoûta-t-il en badinant, *afin que vous n'alliez rien penſer de déſavantageux de moi, écoutez mon Hiſtoire. La voici.*

CHAP. XV.

Hiſtoire du Comte Fulvio Raphaeli.

VOus ſavez tous deux que je ſuis le *Cadet* de la maiſon des Comtes RAPHAELI de Florence. Vous ſavez encore que *tous Cadets* de maiſon illuſtre ſont *religieux nez*, & que la plûpart ſe donnent au *Diable*, de rage de ce qu'on les à donnez malgré eux *à Dieu*. Le Comte PIETRO mon Pere n'eut garde de violer cette *ſage diſpoſition*, & il ne put la ſuivre, ſans faire des choix ridicules pour ſes enfans. Le premier & le ſecond, à qui la nature avoit donné des inclinations *pacifiques*, furent envoiez l'un à la *guerre*, l'autre à MALTE, & le troiſiéme dont elle avoit fait un guerrier, il le fit *Prélat*. Pour moi, étant venu au monde le *dernier* de tous, je ne pouvois qu'être un bon *Moine*: ainſi je fus deſtiné à l'être un jour, & l'ordre de mon Pere me ſervit de *vocation* du Ciel.

A peine eus-je ouvert les yeux, que je me vis couvert d'un petit habit de *Benedictin*, & on me le laiſſa juſqu'à l'age de *quinze*

quinze ans. Alors on me l'ôta enfin, mais en même temps un *Moine* du MONT-CASSIN auquel on me livra, *s'empara* de ma conſcience, & entreprit de m'inſpirer une *vocation* au gré du Comte PIETRO. Il réuſſit d'abord aſſez bien. Je ne me *connoiſſois* moi-même que de vue, & je ſavois des couvents, *preciſément* tout ce que mon *Pédagogue noir* m'en aprenoit. C'étoit un *plaiſir* de l'entendre opoſer la *vie fortunée* de ſes pareils aux *plaiſirs tumultueux* du monde, dénigrer le *pauvre Siecle*, parce qu'il ne pouvoit plus renouer commerce avec lui, vanter ſon *Ordre* & en exagérer les *petites douceurs*. Qui n'eût été la *dupe* de ces belles deſcriptions!

Mais le *bon Moine* avoit encore d'autres moiens de m'engager dans le piege qu'il me tendoit, & dans de certains jours deſtinez chez eux aux plaiſirs, il avoit ſoin de m'inviter à l'aller voir. Alors tout rioit dans le Cloître, la licence y regnoit, chacun ſe diſperſoit avec ſes amis particuliers, & l'on ne ſe raſſembloit que pour faire de magnifiques repas.

Dieu ſait la joie des *pauvres* Religieux dans ces occaſions qu'ils avoient rarement, celle que je goutois en ſongeant que je pourrois être du nombre de ces *heureux mortels*, & celle que ma credulité donnoit à Don PIETRO. Cependant il la diſſimuloit bien, & je craignois même que mon deſſein ne l'offençat. Au reſte

mon *Directeur* étoit assidu au logis, de nouveaux *Compagnons* le suivoient toujours, & ils faisoient *merveilles*, *eux* d'amplifier les *delices* & *l'innocence* de la vie Monastique, & *mon pere* de témoigner la *sainte envie* qu'il portoit à ceux qui la menoient.

Enfin je ne pouvois plus tenir contre *la rage* de *m'encapuchonner*, & la maniere dure dont on me gouvernoit, ne me paroissoit plus supportable, après avoir vû la *Béatitude* du Convent. J'allai donc trouver le Comte PIETRO, & je lui découvris en tremblant mes projets. A ce discours qui le combloit de plaisir, il prit un *air triste*, & plus de *vingt rides* dont il couvrit son front, me firent craindre un refus ; mais il étoit *trop bon pere*, pour vouloir me causer ce chagrin. *Mon fils*, me dit-il, *A Dieu ne plaise que je désapprouve votre choix, il est sage, & plût au Ciel que moi-même je l'eusse fait. Mais ne vous hâtez pas trop de l'embrasser, prenez encore trois mois, & ensuite j'y donnerai les mains. Car je ne voudrois pas m'opposer à ce que Dieu veut, & à ce que vous souhaitez ardemment.*

Trois jours après, il partit pour la SICILE, où des affaires importantes l'appelloient, & il laissa à ma *Mere* une défense expresse de me faire voir des gens, qui pûssent me detourner de mon *pieux dessein*. Mais elle n'écouta que sa tendresse pour

pour moi, & l'envie qu'elle avoit de me conſerver auprès d'elle, lui fit eſſaier tout pour y réuſſir. *Parties* de plaiſir, promenades, ſpectacles, compagnies brillantes, tout fut emploié. Je n'avois jamais *connu* ces plaiſirs, & j'avois eu de la peine à en *gouter l'offre*; mais ſi-tôt que je les eus *goutez* enfin, le *Couvent* me parut affreux.

Juſques-là, j'avois été un nouvel *Hipolite*, & aucune *Aricie* n'avoit daigné polir les manieres farouches que j'avois. Enfin le déſſein de plaire le fit, & Dona ELEONORA voulut bien l'achever. Ma Mere me mena à la Campagne, & cette *aimable perſonne* y étoit. Je la vis & je l'aimai dans l'inſtant. Ma Mere s'en apperçut *avant* moi, & Dona ELEONORA qui m'aimoit auſſi, s'en apperçût *avant* ma Mere. Celle-ci *charmée* de ma nouvelle paſſion, chercha les moiens de la fortifier, & elle eut la bonté d'engager la Tante de celle qui me l'inſpiroit, à la ſouffrir. Ainſi j'avois la commodité de voir ELEONORA, je me promenois ſeul avec elle, & j'avois la *joie* de ſentir qu'elle partageoit cette *joie* avec moi. Outre cela, perſonne ne troubloit notre *innocent commerce*, & nos Parens le favoriſoient en ſecret.

Cependant je ne fus aſſeuré que *j'aimois* ELEONORA, que par les pleurs que je répandis en la quittant, & je ne connus ſa *tendreſſe*, que par un *trouble*, qu'elle ne put me cacher.

Ce fut alors que je me repentis véritablement de la priére que j'avois faite à D. PIETRO; mais il n'étoit plus temps, & *au bout du compte*, je croiois que mon changement ne lui déplairoit pas. La semaine suivante, ELEONORA revint à FLORENCE, & sa préſence me fit oublier tout à fait les inquiétudes dont j'étois agité. Le Marquis de CASANOVA qui vint alors lui offrir ſes *très-humbles ſervices*, contribua encore à m'occuper de nouveaux ſoins: en un mot il ne fut plus *quéſtion* de Pere, ny de Couvents, & je ne *ſongeai* qu'à la Belle de MARINIS, qui ne *ſongeoit* plus qu'à moi.

Ma *Mere* de ſon côté ſerroit les nœuds, qu'elle avoit formez entre nous, & elle avoit propoſé à la *Tante* d'ELEONORA de me marier avec ſa *Niece*. Cette Dame ne ſe rendit pas d'abord à cette propoſition, & l'eſpérance qu'elle avoit conçue d'unir ELEONORA au Marquis de CASANOVA, en fut la cauſe. Mais les prieres que le Pere de cet *amant* lui fit de ne plus recevoir ſon fils, la rendirent favorable à nos deſſeins. Il ne nous manquoit plus que le conſentement du Comte PIETRO, & nous ne pûmes l'obtenir. Le *peu de bien* qu'avoit alors D. ELEONORA, & celui dont il auroit falu qu'il ſe dépouillât pour me marier, le mirent en *fureur*: il s'emporta contre ma *Mere*, & il me menaça de ſa *vengeance*, ſi j'oſois revoir jamais celle que j'avois voulu *épouſer*. Quel

Quel coup affreux pour moi ! pour comble de malheurs, ma *Mere* mourut six mois après, & je me vis tout à la fois aimé d'une Amante que je ne pouvois posséder, *privé* d'une Mere qui m'aimoit, & *entre* les mains d'un Pere, qui ne me faisoit sentir qu'il l'étoit, que par le poids d'une *dure autorité*. *Ces malheurs* me réduisirent au *désespoir*, & ce *désespoir* me plongea dans de *nouveaux malheurs*. Je repris la *funeste* résolution de me faire Moine, & j'entrai dans l'Abbaie de FLORENCE. On *adoucit* le Noviciat en ma faveur, & on en *abrégea* le temps ordinaire, afin que je n'eusse pas celui de me dédire. Enfin, lorsque j'étois encore *étourdi* de mes chagrins, on me fit prononcer mes vœux.

A peine eus-je fait cette action, que je *revins* à moi, & que ma raison, qui m'avoit laissé tomber dans le *précipice*, m'en fit voir toute *l'horreur*. Sur le champ je fis, ce qu'on fait en pareil cas, en un mot je *protestai* contre la violence dont on s'étoit servi contre moi. Mais cela ne servit qu'à irriter mon *Pere*, à me rendre suspect aux *Moines* & odieux aux *supérieurs*. On m'ôta la *liberté*, on observa mes pas, & on y attacha des Espions. Avec tout cela, ils ne réussirent point dans leurs desseins, & à l'aide de *l'Amour*, je leur jouai des tours qu'ils ne soupçonnèrent seulement pas. Tous les jours je recevois des let-

lettres de la *Belle* ELEONORA, tous les jours je lui écrivois, & tantôt le couvercle d'une boëte, tantôt une fente entre des pierres, étoient nos *confidens*, & les *recéleurs* de ces *billets*. Pendant ce temps-là, la Tante de D. ELEONORA mourut, & sa Niece se vit la maitresse de son choix, & d'un gros bien. Alors le Marquis de CASANOVA permit à son fils de se *remettre au service* de sa Belle, & de nouveaux *Chevaliers* parurent sur les rangs. Ils eurent beau faire, la tendresse de cette aimable fille me fit triompher d'eux, & un *ennemi invisible* rendit leurs efforts inutiles.

Elle ne se contenta pas de ces marques de sa fidelité; elle se chargea de faire rompre mes vœux, & elle s'en déchargea sur un ami secret, dont le credit soutenu d'un nombreux *détachement* de *Ducats* fit des merveilles pour nous. Mais les oppositions publiques de mon Pere, & la résistance secrete des Moines, en retardèrent l'effet, &, durant six mois, la décision a trainé. On me resserra encore plus qu'on n'avoit fait: tout commerce dans le monde me fut interdit, & je me vis *soupçonné* de tous les Religieux, & obligé de les *soupçonner* tous. Dans cette *détresse*, j'ouvris mon cœur à FABRICIO, D. ELEONORA lui ouvrit sa bourse, & nous le mîmes dans nos interêts. J'apris par son moien que mes *ennemis* avoient le dessus, &

& qu'ils crioient *Victoire.* Cette nouvelle me terrassa, & je me crus perdu. Mon *Avocat* ne laissa pas de poursuivre vivement mon droit, & en cas de malheur, je pris avec ELEONORA le parti de m'affranchir & de me cacher. Vous savez comme le reste s'est passé. FABRICIO vous fit part de mon dessein; ELEONORA en fit part notre Hôte, & il fut convenu que nous partirions Lundi au soir, & que je demeurerois ici caché. Nous l'avons fait: enfin la dispense a été donnée, nous l'avons reçue hier au soir, & mon Pere n'en sait encore rien. Mais il le saura bien-tôt, & il l'aprendra avec la nouvelle de mon évasion & de mon Mariage avec ELEONORA. Au reste, *motus*, de peur des mauvaises chicanes qu'il me feroit.

Nous lui jurames tous les deux une *inviolable taciturnité*, & il nous jura une *reconnoissance éternelle.* Une heure après, nous montames à cheval avec notre Hôte & deux valets qu'il avoit amenez au Comte FULVIO, & nous trouvames D. ELEONORA qui nous attendoit avec un Prêtre, qu'elle avoit engagé à la marier, & un Notaire de FLORENCE. Elle nous aprit qu'elle avoit fait faire un *procès verbal* de ce qui étoit arrivé la nuit précédente, que les corps des bandits avoient été conduits à FLORENCE, & qu'on avoit trouvé parmi eux un valet de chambre du Marquis de

CASANOVA. Elle ajouta qu'on faisoit *d'exactes perquisitions* de cette affaire, & qu'elle étoit determinée à la pousser.

CHAP. XVI.

Où l'on verra des choses qui feront peut-être *plaisir.*

PEndant qu'elle nous parloit, son *Intendant*, qu'elle avoit envoié à FLORENCE, arriva *essouffle*, *botté* & *retroussé* en Postillon. *Quelle nouvelle*, lui dit l'Hôte qui commençoit à faire l'important dans cette maison? *On a trouvé de nouvelles preuves*, dit l'homme d'affaires. *Le Marquis de* CASANOVA *Pere est dans d'extrêmes inquietudes, son fils est je ne sais où, & la famille paroît apprehender la suite du procès qu'on va leur intenter. Tout va donc bien*, dit le Comte FULVIO? *buvez donc un coup pour célebrer cet heureux événement. Le Seigneur Hôtelier paroît en mourir d'envie, & Messieurs le Curé & le Notaire en ont besoin.*

Pour nous, il nous emmena dans le Jardin avec ELEONORA, & il lui conta notre Histoire, qu'il avoit apriſe de FABRICIO, en attendant le souper qui fut servi assez tard: mais nous fumes interrompus au *beau milieu* du Repas, dont j'en-

j'enrageai bien, parce que j'avois un appétit *strident*. Cependant il falut *patienter*, & entendre jusqu'au bout *l'ennuieuse harangue* du Marquis de CASANOVA le Pere, car c'étoit lui qui étoit venu. Le pauvre *Bonhomme* se jetta aux pieds de D. ELEONORA qui le releva d'abord, & il lui demanda pardon pour son fils. Il dit qu'il l'avoit déja puni, en l'obligeant de sortir de chez lui & de se retirer en ESPAGNE pour deux ans : qu'il le puniroit plus sévérement encore, si elle l'ordonnoit, & qu'il ne demandoit d'autre *grace*, que celle de permettre son retour au bout d'un temps *qu'elle même* marqueroit.

D. ELEONORA attendrie par le discours de ce *malheureux Pere*, lui répondit qu'elle étoit touchée de son malheur, & satisfaite de la conduite qu'il avoit tenue: qu'à l'avenir elle ne feroit plus rien contre le *jeune* Marquis de CASANOVA, & qu'il feroit de lui tout ce qu'il voudroit: en un mot qu'il le rappelleroit dans l'instant, s'il le souhaitoit. Mais qu'elle le prioit seulement de lui défendre de la voir jamais, non pas même pour la *remercier* de son pardon. En disant cela, elle salua civilement le *vieux Marquis*, & elle se retira dans un cabinet prochain: pour nous, nous le reconduisimes à son Carosse, qui l'attendoit au bas des degrez, & il nous quitta en promettant que son fils ne seroit rappellé, qu'au temps qu'il

avoit dit à D. ELEONORA. Je ne sais si D. FULVIO n'en fut pas bien aise, pour moi je le fus à cause de lui. Car j'étois persuadé que la présence du jeune CASANOVA en ITALIE, auroit *préjudicié* au Comte RAPHAELI. Nous nous remimes ensuite à table, & nous *mangeames* FABRICIO & moi, *assez* pour des gens qui mouroient de faim, & ELEONORA avec FULVIO, *beaucoup* pour des amans que la joie transportoit.

Le lendemain, à quatre heures du matin, le *Comte* qui n'avoit pu dormir de *plaisir*, vint nous tirer du lit où nous dormions comme des *Loirs*. Nous allames dans l'appartement de la *Dame*, qui étoit déja prête, & l'on fit éveiller le *Notaire* & le *Curé*. En peu de temps, l'un & l'autre furent sur pied, le Contrat de Mariage dressé dès le jour précédent, signé du *Curé*, de *l'Hôte*, de FABRICIO & de moi, la Messe dite, & les deux Amans mariez. En moins de temps encore, ce *couple fidelle* disparut à nos yeux, & un *superbe déjeuné* fut présenté. Mais nous en goutames peu FABRICIO & moi, & nous aimames mieux prendre un *fusil*, & aller nous promener.

Nous revinmes à midi, & à notre retour nous trouvames les uns des convives dormans sur la table, les autres *disputans* encore le verre à la main contre le sommeil, & le Comte RAPHAELI qui dor-

donnoit ordre qu'on nous envoiât chercher. Ce *Seigneur* nous reçut de la maniere la plus gracieuſe, & la *Comteſſe* ajouta aux compliments qu'elle nous fit, une bourſe de deux cent piſtoles & deux *Diamants* qui valoient encore plus. *La Bourſe*, nous dit elle, *eſt pour m'avoir delivrée du Marquis de* CASANOVA, *& les deux Bagues ſont pour avoir delivré Monſieur le Comte des mains des Moines.* Nous voulumes remercier cette *généreuſe Dame*, avec les termes que méritoit ce *magnifique préſent*, mais elle nous impoſa ſilence, & le Comte nous ordonna de ne ſonger qu'à nous divertir chez lui.

Nous obſervames *ponctuellement* ſes ordres, & quinze jours qu'il nous obligea de paſſer dans ſa maiſon, ne nous parurent pas longs. Les *plaiſirs* y furent continuels, ſon mariage qu'il avoit rendu public, y attira la plus *belle Nobleſſe* des environs; & toute ſa famille, excepté le *vieux Comte*, vint l'en *féliciter* dès les premiers jours. Enfin le *vieux Comte* lui-même y *parut* auſſi, parce qu'il ne pouvoit détruire ce qui avoit été fait, & il fit tout ce qu'il put pour *paroitre* content. On le reçut avec une civilité qui le ſatisfit, on renouvella le jour des nôces pour lui ſeul, & il ſe réjouit à merveilles. Le lendemain, il repartit, & le même jour nous *primes congé* de la Comteſſe & du

Comte, qui nous fit préſent de deux *magnifiques chevaux.*

CHAP. XVII.

Diſcours de Fabricio, *& le malheur qui arriva à* Giacomo *dans une Hôtellerie, à force de civilité.*

AUſſitôt que nous fumes en pleine Campagne, il nous falut tenir *Diete à la Polonoiſe*, c'eſt-à dire à cheval. *Où allons nous*, me dit FABRICIO, *de quel côté tournions nous nos pas? Juſqu'ici nous nous ſommes laiſſez conduire au Hazard, & nous avons mené une vraie vie de* Chevaliers errans. *Tantôt couchant à l'air, tantôt dans un lit délicieux; aujourd'hui dans un miſérable Grenier à foin, & demain dans un Palais enchanté; enfin, gueux, riches, battus, bateurs, empriſonnez, mourans de male faim, & mangeant des perdris tour à tour. Il faut faire* une fin *en un mot. Qu'en penſez vous, Seigneur* ANTONIO? *Moi*, lui dis-je, *que votre avis eſt raiſonnable, ſage, ſenſé: que vous parlez comme un* Docteur: *que, ſi vous donnez toûjours des avis pareils, vous êtes un homme* excellent: *Mais que je ne ſais quel parti prendre, ni quelle condition embraſſer, pas même quel che-*

chemin choisir. Mais vous même, ajoutai-je, *quel est là-dessus le sentiment de votre* Illustrissime Seigneurie? *que nous retournions à* GENES, répondit FABRICIO; *que vous renouiiez un* tendre Commerce *avec l'aimable* CLARA DORIA, *si la* Justice *ou la* civilité *de la renvoier saine & sauve à son logis, & qu'à force d'argent vous obteniez d'elle de* précieuses faveurs *& de* beaux bijoux. *Sans cela vous ne sauriez que faire des* thresors *que vous possedez maintenant, & je m'apperçois qu'ils vous embarassent déja.*

Mon cher, lui dis-je, *je sens que j'ai merité vos railleries par ma sotte crédulité, & je le reconnois en* toute humilité *devant vous. Mais épargnez moi maintenant, qu'il s'agit de se déterminer à un choix. Je le veux bien*, dit FABRICIO, *& je vais parler sérieusement. Allons à* VENISE. *Le Carnaval approche, nombre d'étrangers riches y arrivent en foule. On joue, on voit des femmes: peut-être de bonnes occasions viendront se presenter à nous. Sinon, il faut les chercher; car enfin les thresors dont nous sommes maitres, ne sont pas éternels. Au reste quittons nos noms, & batisons nous de celui des Comtes* SAVIGNANO: *il n'est rien de tel qu'un beau titre pour s'avancer, & tel qui n'étoit qu'un malheureux Manœuvre, a donné* le change *à la Fortune qui le poursuivoit, en changeant de Pais & de nom.*

Je voulus objecter quelque chose à *mon*

Conseiller, & je lui exposai les dangers & la honte de se parer d'un nom Etranger : mais il se moqua de mes raisons, & il me jura hardiment, qu'il ne nous en arriveroit rien. ANTONIO, me dit-il, *n'avons nous par étudié avec les fils du Comte* SAVIGNANO ? *ne l'avons nous pas vu six ou sept fois chez* MAZZIERE ? *ne pouvons nous pas dire quel âge à peu près il a, de quelle taille il est, ou est son Palais ? En voila six fois plus qu'il n'en faut, pour nous dire impunément ses fils, & malheur à qui oseroit nous le nier. Bien d'autres* Industrieux *font de même que nous & en savent moins. Souffre seulement que je conduise tes pas, la* Divine Effronterie *conduira les miens.*

Quelque repugnance que je sentisse à suivre le conseil du *nouveau Comte* SAVIGNANO, cependant l'amitié que j'avois pour lui, l'habitude que je m'étois faite de l'écouter, mon embaras, & enfin un peu de *penchant à une vie libre*, me portèrent à me conformer à ce qu'il m'avoit dit, & nous arrivames à MONZONE, que je le remerciois encore.

Nous n'y trouvames personne dans l'Auberge, qu'un certain *original*; mais cet *original* fit que nous ne souhaitames personne. Imaginez vous un *long* corps, sur lequel la Nature avoit placé un col *long* à proportion, & une tête digne du col. Figurez vous des joues plates, une grande bouche, des yeux qui ne donnoient *aucun signe de vie*, &

& des cheveux luisans & passez derriere l'oreille *en Espagnol.* Joignez à cela un *air niais qui disoit* qu'il n'avoit point d'esprit, & une conversation *qui ne démentoit pas l'air.* Enfin figurez vous *qu'à tout ce composé* étoit *attachée* une épée, qui auroit pu passer pour en être un des *membres*; car elle étoit la *compagne fidelle* de son côté, & elle ne s'en séparoit pas, même à table. Tel étoit Messer GIACOMO, que la fortune eut *la complaisance* de nous amener, pour nous divertir à MONZONE.

Dès qu'il nous vit entrer, des habits assez propres, que nous nous étions fait faire chez le Comte RAPHAELI, nous attirèrent ses *hommages*, & notre civilité les redoubla. Enfin l'arrivée du souper les fit finir, & nous le priames de rester avec nous. Il se mit donc à table, & son épée *éternelle* s'y mit aussi: mais par *civilité*, il ne s'assit que sur un des coins de sa chaise. D'abord je ne comprenois rien à cette extraordinaire posture, & je lui en demandai la raison. *Messieurs*, dit-il, *je sais le respect que je vous dois, & qu'il n'appartient pas* à moi *de me placer autrement.* Ce discours & cette cérémonie pensèrent me faire mourir de rire, & la peur seule de le choquer me retint. Un instant après, sa *chaise*, qu'il faisoit pancher toute d'un côté, commença à se lever par celui, sur lequel il ne s'appuioit pas, & FABRICIO lui donna un petit coup de pied.

Il

Il n'en falut pas davantage pour renverser la machine *chancelante*, avec celui qui étoit dessus, & l'un & l'autre allèrent rouler à quelques pas de nous.

Mais le pis fut que le pauvre homme tomba la tête la premiere dans un *seau* plein de *glace & de vin*, & qu'en voulant se relever, *le seau*, *la glace & le vin* retombèrent sur lui. Un *Pape* en auroit ri, & j'en aurois ri devant un *Pape*, ainsi je ris de tout mon cœur devant le *Civil-Etranger* qui se releva enfin.

FABRICIO avec le plus grand *sérieux* du monde, alla lui demander comment il étoit, & si sa chute ne l'avoit point blessé. *Je ne sais*, dit celui-ci, *mais j'ai une grande douleur à la tête. J'appréhende que ce ne soit un contre-coup. Oh ! n'est ce que cela*, répondit FABRICIO ? *laissez moi faire, j'ai un remede certain. Allez vous coucher seulement, & je vous le donnerai. C'est encore un grand bonheur*, ajouta-t-il d'un ton hypocrite, *qu'aucun morceau de ces bouteilles cassées, ne vous ait percé le front.* En même temps, il prit lui-même quelques morceaux de ces bouteilles, & les fourra subtilement dans la poche de Messer GIACOMO, d'où il retira subtilement encore une bouteille qui y étoit, & qu'il me donna.

Il le conduisit ensuite à son lit, & il me pria de l'attendre un moment. Pendant ce temps-là, je décachetai la bouteil-

teille, & je reconnus avec plaiſir qu'elle contenoit un vin grec qu'on eſtime beaucoup. Sur le champ, j'en emplis un grand verre, mais à peine l'avois-je bu, que des *cris affreux* m'appellèrent ailleurs. Je courus au lieu d'où venoit le bruit, & je trouvai le malade avec FABRICIO, qui le frottoit avec une ſerviette, dont il lui arrachoit tous les cheveux, & qui lui vantoit en *termes charlatans* l'utilité de cette *belle opération*.

Il lui mit enſuite un bonnet de nuit ſur la tête, & il l'aſſura qu'il ſueroit copieuſement, mais qu'il dormiroit bien & qu'il ſeroit guéri en ſe réveillant. L'autre lui fit de grands remercîmens de ſa *grande charité*, & nous ſortimes pour aller avaler ſon vin grec, dont nous donnames le reſte au Maitre de l'Auberge.

Le lendemain matin, nous allames revoir GIACOMO au lit, d'où il n'oſoit ſortir ſans la permiſſion de ſon *medecin* FABRICIO. Dès qu'il le vit, il lui raconta qu'il avoit à peine fermé les yeux, & que juſqu'à la pointe du jour, il avoit ſué continuellement. *Je le ſavois bien*, dit FABRICIO. *Tenez*, lui repondit ſon malade, *regardez, je ſuis trempé, comme ſi j'avois couché dans l'eau.* En même temps, il eſſuia ſon viſage, & je vis couler de ſes doigts une liqueur gluante & jaune que je reconnus pour du beurre. Comme mon ami ne m'avoit point préparé à ce tour,

tour, j'éclatai de rire à la vue de cet onguent nouveau, qu'il lui avoit fouré dans son bonnet. Cela fit reconnoitre au Malade la nature de sa *sueur*, & je le vis, les yeux pleins de fureur, nous menacer de se vanger. Mais FABRICIO prit sérieusement la parole, & s'adressant à moi, sans faire semblant d'apercevoir la colere de l'autre. *Eh bien*, dit-il, *qu'avez vous à rire, Monsieur le Comte? Est-ce parce que j'ai mis du beure sur la tête de Monsieur? Si vous ne le savez pas, je l'ai fait exprès, & sans cela il l'auroit enflée maintenant, & il seroit en danger, au lieu qu'il est guéri. Voilà comme vous êtes toûjours avec vos ris impertinens.*

Ce discours qui ne sembloit fait que pour moi, appaisa le *malade furibond*, & je crois qu'il se félicita de n'avoir point laissé paroitre sa rage contre nous. Après cela, FABRICIO lui dit, qu'il n'avoit qu'à boire un coup de *vin grec*, & qu'il seroit entièrement remis. GIACOMO fouilla dans sa poche à l'instant; mais il n'y avoit que les *tristes débris* d'une bouteille, & il s'imagina que c'étoit ceux de la sienne qu'il auroit brisée en tombant. Il nous le dit, & nous l'assurames qu'il ne se trompoit point. *Morbleu, tant pis*, dit FABRICIO, *il nous faloit absolument ici du vin grec, c'étoit l'essenciel, & justement nous n'en trouverons point. Voions cependant si l'Hôte en auroit par hazard.* L'Hôte avoit justement

lement le reſte de celui du jour précédent, & nous lui demandâmes s'il voudroit bien le donner pour un ducat.

Comme nous l'avions inſtruit, il répondit qu'il lui coutoit plus, mais que, par conſideration pour nous, il ſe *relâcheroit* à un ducat. Ainſi il falut que le *pauvre garçon* en paſſat par là, & qu'il rachetat le *quart* de ſon vin, plus que le *tout* ne lui avoit couté. Ce ne fut pas encore tout; il auroit été heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Mais le Maître de l'Auberge, contant nous faire plaiſir, lui préparoit un *nouveau tour* que nous ne ſavions pas.

Lors que nous eumes conté avec lui, & que GIACOMO voulut conter auſſi, *le ſcélérat* l'arrêta par le bras, & jurant *comme un Excommunié*, il lui fit ce beau diſcours. *Pour vous, Mon* beau Monſieur, *vous ne ſortirez pas à ſi bon marché d'ici. Vous avez trop bien accommodé mon lit pour cela. Venez, venez voir, en quel bel état vous l'avez mis. C'étoit le meilleur meuble qu'il y eut d'ici à* ROME, *& maintenant on ne peut plus s'en ſervir. Je vous en fais juges, Meſſieurs, un lit penétré de je ne ſais quelle maudite drogue jaune, que puis je en faire moi! Ne doit il pas le paier? Sans doute,* reprit FABRICIO, *ſi Monſieur l'avoit fait exprès; mais il ne la point fait. De plus Monſieur n'a pas aſſez d'argent préſentement, & il s'offre de vous paier à ſon retour. Allons,*

lons, Monsieur l'Hôte, il faut avoir de la considération pour les pauvres voiageurs. Que le Seigneur GIACOMO, *vous donne seulement, ce qu'il a dépensé & quelque petit profit, vous devez être contens.* Le malicieux Aubergiste fit semblant de murmurer de cette décision, & je vis le temps que GIACOMO effraié de ses menaces alloit lui donner quatre ou cinq Ducats, mais je l'en empêchai, & l'Hôte le lâcha enfin, moiennant un ducat.

CHAP. XVIII.

De la merveilleuse érudition du Chevalier Della Torre, & de celle du Curé & de l'Hôte.

APrès avoir fait ainsi *sa paix* dont il nous rendit bien des *graces*, nous lui dimes adieu, & nous primes le chemin de CASTELLO GUELFO. Nous arrivames de si bonne heure, que nous résolumes de passer outre après avoir bu un coup, mais le Seigneur de ce petit village, nommé le Chevalier DELLA TORRE, nous y retint. C'étoit un homme de trente deux ans. Il avoit vécu presque toujours à la campagne, & il ne l'avoit quittée, que pour aller de temps en temps à ROME, poursuivre un certain procès, qui y *penduit* en-

encore. Il avoit vu dans cette ville quelques *Savans*, il s'étoit entretenu avec eux, & il croioit apparemment être devenu habile par-là, car depuis son retour à sa terre, il avoit la *rage* de *décider* de tout. En décendant à l'Auberge, nous l'y trouvames causant avec le *Signor Hoste* sur des matieres de *Religion*, & ils paroissoient tous les deux *s'échauffer*. Mais notre présence interrompit cette *brillante conversation*, & l'Hôte laissa son *Antagoniste*, pour venir nous verser du vin. Ce *Gentilhomme* s'approcha aussi de nous, & il nous demanda civilement, d'où nous étions. Nous lui répondimes que nous étions Romains, fils du *Comte* MASSIMO SAVIGNANO, que nous venions de chez le *Comte* RAPHAELI, & que nous allions A VENISE, où nos valets nous précédoient. *Parbleu, Messieurs*, nous dit-il, *je suis charmé de vous voir. J'ai l'honneur de connoitre particulièrement le Comte* MASSIMO. *C'est un Seigneur, dont la dignité fait honneur à la science qu'il cultive, & dont la science relève la dignité.* Peut-être notre homme n'avoit jamais vu celui dont il parloit, mais un homme de ce *caractère*, se *pique* d'être en liaison avec tous les *savans*. Quoi qu'il en soit, il nous invita, *en qualité* de fils d'une personne distinguée par son *érudition*, à souper & à coucher chez-lui, & il invita aussi *l'Hote* & Monsieur *le Curé*.

Ce

Ce dernier avoit plus de *savoir*, que de *jugement*, & une prodigieuse lecture avoit moins *enrichi* sa memoire, qu'elle ne l'avoit *accablée*. Avec tout cela, il avoit acquis l'habitude *pédantesque* de disputer toujours, & aucune proposition problématique ou certaine, ne paroissoit *impunément* devant lui. Pour l'Hôte, il n'avoit guères lu que des *Romans*; cependant il parloit de tout hardiment, & il faisoit les plus *plaisans écarts*, & les plus *burlesques qui-pro-quo que* l'on puisse s'imaginer. Nos *illustres* nous furent présentez par notre Gentilhomme, & après de *longs complimens* qu'ils nous firent en s'embarassant cent fois, & qu'ils lui firent à son tour, il nous mena promener dans le jardin qui étoit assez beau. Là, il nous conta qu'il avoit eu un commerce intime avec les plus célèbres *Humoristi*; il les dépeignit tous, entra dans le détail de leurs habits, & fit un dénombrement exact du nombre de fois qu'il avoit *soupé* avec quelqu'un d'entre eux, ou qu'ils avoient *mangé* chez lui. Il se loua sur tout de quatre ou cinq Membres de cette *fameuse Académie*; il nous dit qu'ils étoient les premiers hommes de l'EUROPE, & qu'ils lui avoient plusieurs fois fait *compliment* sur la *délicatesse* & la *sureté* de son gout; & il nous fit *la grace* de nous aprendre six ou sept *Sotises*, qui leur étoient échapées, & qu'il nous

nous donna pour les *meilleures choſes*, qu'il eut entendues jamais.

Pendant qu'il nous faiſoit part de ces choſes, avec une *ſatisfaction* qui brilloit dans ſes yeux, on vint nous avertir que le *ſouper* nous attendoit, & nous remontames dans ſon apartement.

Je m'attendois que la Table ſeroit un *azile inviolable* contre cet ennuieux entretien. Mais à peine fumes nous aſſis, que la diſpute commença, &, comme *tout ſert* à qui veut abſolument faire *parade* de ſavoir, une ſaliere tombée fournit l'occaſion au *Curé* de parler de la ſalure de la Mer. *Ce ſel me fait reſſouvenir*, dit-il, *de ce que j'ai lu aujourd'hui dans les écrits d'un Philoſophe Anglois*, Là-deſſus, il débita tout ce qu'il ſavoit de cet *Auteur*, de ſon *génie* & de ſa *nation*. Il expoſa enſuite d'une maniere *confuſe* les ſentimens de celui qu'il avoit cité, il y ajouta ſes propres réflexions, & il conclut en témoignant combien il l'aprouvoit.

C'étoit là que l'Hôte, qui l'avoit toujours écouté d'un air impatient, l'attendoit enfin. Il l'interrompit & il *combattit* vivement l'Ecrivain Anglois. Je ne dirai point par quels argumens, car lui-même n'auroit pu vous en inſtruire un moment après ; mais toûjours ſais-je bien, que la *religion* du Philoſophe dont il attaquoit l'hypotheſe, lui donna lieu de *traiter* des Religions. Il nous *promena* dans tous les

ſiecles

ſiecles & dans tous les païs, il examina *en chemin* des matieres *Phyſiques*, *Hiſtoriques*, *Morales*, & après avoir décrit ainſi un grand *cercle* au tour de ſon ſujet, nous fumes tous *ſurpris* de nous y voir rentrez. Il le diſcuta alors *ſavamment*, & à force de prendre les choſes l'une pour l'autre, de ſe *contredire* trente fois, & de dire, *il eſt certain que*, il nous convainquit FABRICIO & moi de la ſolidité & de la juſteſſe de ſon raiſonnement.

Mais le Curé ne parut point ſatisfait. Il répondit, l'Hôte repliqua; le Curé dit d'un air railleur, qu'effectivement un *Docteur* de l'Univerſité de PADOUE comme lui, avoit tort d'oſer diſputer contre un auſſi *habile* homme que l'Aubergiſte de CASTELLO. Celui-ci répondit d'un ton ironique, qu'il reconnoiſſoit *ſa faute*, & que dorénavant il céderoit toujours à un homme qui avoit fait ſon *cours de Pédanterie à* PADOUE, qui portoit le *bonnet Doctoral*, & qui, en l'achetant, avoit acheté le *privilege excluſif* d'avoir raiſon en tout. Enfin la table alloit être *profanée* par un combat; car le Curé rougiſſoit déja de courroux, & l'Hôte jettoit ſur lui des *regards menaçans*. Mais le maitre de la maiſon, interpoſa à propos ſa *vénérable autorité*.

Auſſi-tôt un *ſilence reſpectueux* regna parmi nous; il prit gravement le parole, rapella ce que les *Combatans* avoient avancé,

cé, & tenant la *balance* également entre eux, il donna raiſon tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & apuia ſes *déciſions ſouveraines* des noms des plus ſavans *Humoriſti*. Ils reçurent tous les deux cette équitable ſentence avec docilité, & le vin achevá de nous rendre la Paix.

J'en fus faché, parceque la diſpute icommençoit à me divertir, & que je prévoiois que cette *comédie* finiroit agréablement; mais FABRICIO m'en donna une autre qui la valoit bien. *En verité*, Meſſieurs, dit-il aux deux Diſputans, *votre ſavante converſation m'a plu infiniment, & jamais je n'ai vu nulle part plus de mémoire, plus de jugement, plus de vivacité. Mais permettez moi de vous avouer que j'admire encore davantage Monſieur le Chevalier della* TORRE. *Quelle vaſte érudition! quelle fineſſe de diſcernement! il me ſemble voir en lui Apollon au milieu des Muſes, auxquelles il donne des Leçons Oui, Monſieur*, ajouta-il, *il eſt d'une extrême impoliteſſe d'accabler de louanges un homme préſent. Mais duſſiez-vous en rougir, & votre modeſtie me ſavoir mauvais gré de ma ſincérité, je ne ſuis pas le maitre de ne vous pas accorder des éloges que vous méritez ſi bien. Ah Monſieur*, interrompit le Chevalier dont

[illegible] *je ſens que je, ſuis fort au deſſous de ce que votre honnêteté vous a fait dire de moi. Je n'ai jamais étudié, & je n'ai pour toutes regles qu'un gros*

bon ſens. Il eſt vrai que plus d'une fois de grands hommes ont paru en faire cas, & que je me ſuis vu conſulter ſur leurs écrits. Mais j'attribuois tout cela à leur civilité ſeule, & je reconnois tous les jours que l'Etude me manque.

Le *malin* FABRICIO n'en demeura pas-là. Il levoit les yeux au Ciel, *croiſoit* les mains, & faiſoit des *geſtes admiratifs*, qui raviſſoient d'aiſe le Chevalier, lequel ne faiſoit pas ſemblant d'y prendre garde. Enfin il rompit le ſilence, & il lui dit. *Ah pour le coup, Monſieur, on ne vous croira pas, que vous n'en juriez. J'ai, graces à Dieu, aſſez de connoiſſance & de gout, pour ſavoir qu'il n'y a point d'homme, qui vous ſurpaſſe ; mais je n'ai point aſſez de foi, pour me perſuader que vous ne deviez qu'à vous même cette merveilleuſe érudition. Ainſi encore une fois, trouvez bon que j'en doute, ou jurez en.* Cette penſée nous fit rire tous ; pour lui il ne rit point ; & il continua ſi bien ſur le même ton, que le *Curé* conſeilla au Seigneur de la TORRE de le contenter par un ſerment, & que l'Hôte dit la même choſe que le *Curé*. Auſſi tôt on prépara tout pour cette extravagante piece : on diſpoſa deux chandeliers à côté d'un livre des vies des Saints ; & notre homme fit le ridicule ſerment en levant la main, & en repétant mot à mot le formulaire que FABRICIO lui dictoit.

Heureuſement nous nous ſerames de table

table un peu après, car j'allois éclater de rire de cette *comique cérémonie*. On nous conduisit à un bel appartement, & on me laissa seul avec FABRICIO qui se coucha & s'endormit d'abord. Pour moi j'avois une plus *agréable* occupation, en un mot je comptois les Piastres des Comtes RAPHAELI. Je supputois ce qu'elles pouvoient durer, & je cherchois ce que nous en ferions, avec un plaisir aussi grand qu'un *avare* en ait jamais goûté. Avec le secours de ces *aimables pieces*, je me promettois une suite continuelle de nouveaux divertissemens. Jeux, Bals, Operas, Maitresses, Amis, avec elles, je croiois avoir tout: je ne songeois plus aux maux que j'avois essuiez, j'oubliois même ma *Mere*, qui peut-être pleuroit alors pour moi; & je prévoiois à peine que je pûsse un jour tomber dans l'indigence.

Plein de ces agréables pensées, je ne me mis au lit que fort tard, & je m'endormis encore plus tard. Je l'avoue, ma joie m'inspiroit des transports *extravagans*; mais je n'étois pas le maitre de les reprimer: je ne pouvois la digérer, elle m'étoufoit presque & cela n'étoit pas étonnant. J'avois été élevé à peu près comme tous les jeunes gens le sont. Leurs peres les sèvrent de tous les plaisirs, ils leur refusent la liqerté, ils ne leur donnent point d'argent. Au reste ils leur laissent voir leur *attachement* à ces choses, & ils en vantent devant eux les

agrémens. Qu'arrive-t'il de cette *conduite indiscrète*? tandis qu'ils sont dans la maison paternelle, ces plaisirs qu'ils voient en *perspective* frapent leur *imagination*, ils attendent impatiemment l'âge, où ils pourront les gouter ; & ils regardent comme un *Tyran*, celui qui leur en *envie* l'usage. Dès qu'ils font leur *entrée* dans le monde, ils s'y jettent à *corps perdu*, & l'on diroit qu'ils veulent, *par l'excès* des plaisirs, se *dédommager* de la *perte* de ceux, dont ils n'ont pu jouir.

Comme il étoit près de cinq heures du matin, quand je m'assoupis, il étoit près de midi quand je m'éveillai FABRICIO étoit déja décendu en bas. Je m'habillai promptement, & je trouvai une nombreuse Compagnie dans le Salon. Tout le monde se leva pour me recevoir, & le Chevalier DELLA TORRE me présenta à une Dame, en lui disant, que j'étois le second Fils du Comte MASSIMO. Elle me témoigna avec beaucoup d'*esprit* la satisfaction qu'elle avoit de rencontrer le Parent d'un Seigneur, auquel elle avoit, disoit-elle, de si grandes obligations. Un *jeune homme* parfaitement bien fait me fit les mêmes complimens, & on nous servit ensuite un déjeuné magnifique.

Après cela, nous nous disposâmes à prendre congé de nos hostes, mais nous fumes retenus une seconde fois, & la Dame qui m'avoit parlé, me pria elle même instamment

ſtamment de demeurer. Nous n'étions pas bien preſſez de partir, cependant nous feignîmes de l'être, pour céder de meilleure grace aux prieres qu'on nous faiſoit de reſter. Enfin, après de petites cérémonies, nous nous rendîmes, & on ſe mit preſque auſſi-tôt à table. Le dîné fut délicat, & il dura aſſez long-temps ſans que je le trouvaſſe trop long, quoique je mangeai très peu. Mais on y rit beaucoup, la Dame dit cent choſes d'une vivacité qui me charmoit. Ce jeune homme qui m'avoit complimenté le matin, me parut plein d'eſprit & de bon ſens, & FABRICIO à ſon ordinaire fit rire tout le monde, ſans rire lui-même.

Le repas fini, le Chevalier DELLA TORRE, pria le jeune homme qui étoit ſon Couſin de nous conter ſon Hiſtoire, & voici comme il s'en acquita.

Fin du Livre premier.

HISTOIRE DE DON ANTONIO DE BUFFALIS.

LIVRE SECOND.

CHAP. I.

Hiſtoire de Don Lorenzo della Torre.

MEſſieurs, dit-il, en héros de Roman, dont vous voulez que je faſſe le perſonnage ici, je dois commencer par décliner mon nom. Ainſi je vous dirai que je m'appelle LORENZO DELLA TORRE, & que je ſuis d'une famille aſſez connue dans ce Païs-ci. Mon Pere fut apellé à Rome par le Cardinal Préfet du St. Office, & il m'y mena

mena avec lui. Il me mit, en arrivant, dans la fameuse Academie du FIORENTINI, d'où il espéroit qu'une riche Abbaie me feroit bien-tôt sortir; mais il comtoit sans son Hôte, & son Patron forma une autre résolution, dès qu'il m'eut vu.

Quoiqu'il en soit, après avoir rendu mes devoirs au Prélat, je ne songeai plus qu'à voir cette Ville, que les Etrangers admirent tant, & dont ils font l'éloge par tout. Je vous l'avouerai, quoique j'eusse voiagé déja, & que j'eusse parcouru toute l'ITALIE, & la plus belle partie de l'ALLEMAGNE, je fus surpris de la magnificence de ROME; & je passai près d'un mois à en admirer les Temples & les Palais, que le crédit de notre Protecteur me faisoit ouvrir. Après cela je m'apliquai sérieusement à profiter des Leçons de mon Maître, & en moins de six mois, je fis d'assez grands progrès pour lui *faire honneur*, & pour donner du *plaisir* au Cardinal Préfet, qui avoit la bonté de venir de tems en tems me voir faire mes éxercices chez le FIORENTINI. Un jour qu'il étoit monté en carosse pour cela, il s'avisa d'aller inviter un *Evêque* de ses amis à l'accompagner. Celui-ci le suivit, & ils prirent mon pere en passant: tous les trois furent charmez de ma disposition, & sur tout le *Cardinal*, dont les idées *guerrieres* quadroient, *Dieu sait comment*, avec ses habits. Le *bon homme* ne put se tenir de

m'embraſſer, & il dit à mon Pere, que j'avois trop bonne mine les armes à la main, ou monté ſur un vigoureux *courſier*, pour prendre le petit collet. Que pour lui, il ne ſouffriroit pas qu'on me le préſentat, tant qu'on le laiſſeroit le *maître* de mon ſort, & qu'il ſauroit bien me donner dans l'épée des emplois importans.

Mon Pere, dont la fortune dépendoit de la protection du guerrier Cardinal, n'oſa *croiſer ſes idées* ſur mon chapitre, & l'Evêque même feignit de les aprouver. Pour moi je fus ravi que mon Patron diſpoſât ainſi de moi, & il s'aperçût avec plaiſir, qu'il m'en avoit fait. Quinze jours après, il m'envoia chercher, il m'accabla de careſſes, & il voulut que je dinaſſe ſeul avec lui. Après le repas, il me conduiſit dans ſon cabinèt, où il me fit aſſeoir à ſon côté, & il me parla ainſi.

D. LORENZO, me dit-il, *j'ai toujours aimé Dom* GIUSEPPE' *Votre Pere; mais ſans cela je ne laiſſerois pas de vous aimer. Oui, mon fils, vos belles qualitez auroient fait ce que votre naiſſance a fait, & elles vous auroient donné en ma perſonne un protecteur zèlé. Soiez donc perſuadé que je ne vous abandonnerai jamais, & jugez en parceque j'ai commencé de faire pour vous. Vous vites derniérement chez le* FIORENTINI, *l'Evêque de* FIEZOLE, *que j'y avois mené. En vous quittant, je l'invitai à ſouper dans mon Pa-*

Palais, & je lui demandai ce qu'il penſoit de vous ? Il me répondit comme je ſouhaitois qu'il fit, & il me parut auſſi content, que moi même je l'étois. Je lui demandai enſuite, ſi votre Nobleſſe, & les biens que je vous donnerois, ne feroient pas de vous un aſſez bon parti : en un mot, je lui propoſai de vous donner une Niece qu'il a ; & je le priai de me rendre au plutôt une réponſe poſitive. Il me l'a rendue hier, & il m'a aſſuré, qu'il avoit l'aveu de ſa famille, pour agir comme il lui plairoit, & qu'il ne faloit plus que celui de D. GIUSEPPE *votre pere, & d'*OLIMPIA *ſa Niece, mais que c'étoit à vous à l'obtenir. Voiez maintenant, ſi vous voulez le demander à cette derniere ; car je me charge de l'autre, & comptez, ſi vous faites cela pour moi, que je ne bornerai pas à cette alliance, ce que j'ai réſolu de faire pour vous.*

Je remerciai le Cardinal des bontez qu'il me témoignoit, & après lui avoir promis de voir OLIMPIA, j'allai trouver l'Evêque de ſa part ; & je lui fis les complimens que je lui devois. Il me reçût comme le Client d'un Prélat puiſſant, devoit en recevoir le favori bien-aimé ; & il me promit de me faire voir ma future épouſe dans deux jours. Je retournai après cette promeſſe au logis de Don GIUSEPPE, & je le trouvai dans ſon cabinet, où il venoit de rentrer. *Hé bien*, Monſieur, me dit-il, dès qu'il me vit, *vous avez donc* triom-

phé *enfin, ou plutôt votre* mauvaise étoile *a* triomphé *de ce que je voulois faire pour votre* bonheur. *En un mot, vous allez vous marier, & vous renoncez à un établissement dans* l'Eglise *plus avantageux cent fois, que celui qu'on vous a proposé. Je vous plains de n'avoir pas prévu que le* Cardinal Préfet *ne sera pas maître de vous faire la fortune éclatante dans l'épée* qu'il *vous* promet, *& que vous* vous promettez *de son crédit. Mais faites comme vous aviserez bon être: puis que vous mépriſez mes conſeils, je ne m'y oppoſerai pas, & vous ſerez dorénavant le maître d'executer le ſage deſſein, que vous avez formé, d'être le reſte de vos jours un* malheureux Lieutenant, *ou quelque choſe de moins.*

Je jugeai par ce discours que mon Pere venoit d'apprendre du Cardinal ſes vues ſur ma perſonne; & qu'il avoit trouvé meilleur de décharger ſa bile ſur moi, que ſur lui. Ainſi je *calai les voiles*, c'eſt-à-dire en bon François, que je *baiſſai humblement* la tête, & que je feignis d'entrer un peu dans ſes raiſons, pour appaiſer ſa *mauvaiſe humeur*. Mais je ne fis que cela, & je ne changeai nullement de réſolution à cet égard. Au contraire, je me fis faire à la hâte un *habit magnifique*, & une belle *livrée* à mon laquais; & je me mis en état de paroître avec honneur devant ma future *Déeſſe*.

Le jour marqué pour notre *entrevue*, je

je me rendis au Palais du Prélat, où elle vint un peu après moi, avec DONA FAUSTINA sa Sœur. Si la beauté seule avoit dû me déterminer entre elles, je ne sais à laquelle des deux j'aurois donné mon choix: car jamais filles ne furent plus belles, &, pour ainsi dire, ne *méritèrent* plus de l'*être*, par la bonté de leur cœur. Mais un certain *je ne sai quoi* décida, l'*Amour* s'en mêla après, & je laissai faire l'*Amour*. Au reste il fit dans cette occasion ce qu'il fait toujours: il suivit son *caprice* en *petit libertin* qu'il est, & il m'attacha à DONA FAUSTINA, tandis que l'on me destinoit à OLIMPIA sa sœur ainée.

Quoiqu'il en soit, je ne songeai qu'à la cadete, sans songer que j'étois venu pour une autre. Je n'eus des yeux & un cœur que pour elle, & je n'eus que des complimens pour OLIMPIA; encore les donnai-je plutôt à la nécessité, qu'à cette belle fille. Au reste FAUSTINA ne fut pas *ingrate*, & sans qu'elle le voulut, certains *regards* qui n'étoient rien moins que *Dragons*, m'aprirent qu'elle voudroit bien *troquer* son cœur pour le mien. Jugez si j'étois satisfait! je l'étois si fort, que je ne prenois garde, ni au Prélat qui auroit pu me voir, ni à OLIMPIA qui me voioit. Mais a-t'on de la prudence de reste, quand on aime bien?

Cependant, quand je fus chez mon Pere, je fis des réfléxions sur ce qui venoit

de m'arriver, & ces réflexions me rendirent plus sage, Je m'aperçus combien il s'en étoit peu falu, que l'Evêque de FIEZOLE ne découvrit ma nouvelle passion, & combien il m'auroit été préjudiciable qu'il l'eut fait. Car il n'auroit pas consenti au change, son dessein étant de marier OLIMPIA la premiere; & le Cardinal n'y auroit pas consenti non plus, son dessein étant de me marier avec OLIMPIA. Ainsi j'aurois perdu en même tems la protection de mon Patron, & l'occasion de voir ma chere FAUSTINE; & je serois retombé entre les mains de D. GIUSEPPE' qui auroit repris sans rien craindre, ses premiéres brisées avec moi. Je résolus donc de dissimuler mes véritables sentimens, & de prendre un personnage nouveau: en un mot je me déterminai à contrefaire l'amant passionné d'OLIMPIA.

Quoique ce rolle me coutât, je le fis le jour suivant: je lui dis les choses les plus tendres que mon imagination put me fournir; & je les dis si bien que je la trompai, & que moi même je pensai me tromper, & croire que je l'aimois en effet. Mais dès que je jettois les yeux sur l'aimable FAUSTINA, je sentois bien, que je l'aimois seule; & je tombois dans une distraction qui étonnoit OLIMPIA, qui vangeoit sa charmante sœur, qui en ignoroit le sujet, & qui me faisoit pitié à moi-même

même de la foibleſſe que je témoignois. Cependant elles furent les dupes de ma feinte. Mais je n'y gagnai, que de les voir toutes deux me regarder d'un air froid qui me piquoit, & d'être traité d'une maniere *paſſablement* ſeche.

Vous voiez que, dès le ſecond jour de mes amours, mes affaires alloient aſſez mal. Le pis étoit, que j'ignorois les moiens de les rétablir, parceque j'ignorois ce qui avoit pu les gâter, du moins j'ignorois ce qui irritoit OLIMPIA contre moi. Jugez comme je paſſai les moments, pendant que la choſe en reſta là. Mais ce qui m'arriva une nuit que je rentrois chez moi, me tira de l'embarras où j'étois. Je paſſois vis-à-vis la Maiſon de la Comteſſe SABINO, & je ne ſais pourquoi je marchois ſeul. J'entendis une voix de femme à une fenêtre baſſe, & quelqu'un qui répondoit à demi voix. La curioſité me fit aprocher, & je me poſtai ſous une porte d'où je pouvois voir tout, ſans être vu. Ils continuèrent tranquillement leur converſation, dont je ne pus rien attraper; mais une porte qu'on vint ouvrir dans la maiſon, l'interrompit, & la Dame diſparut.

Le Cavalier vint auſſi-tôt à moi & il me dit de le ſuivre chez lui. Je crus d'abord qu'il m'avoit reconnu, & qu'il vouloit que nous nous batiſſions un peu. J'avois même déja la main ſur la garde

de mon épée en cas de beſoin; mais ce diſcours qu'il me fit, me détrompa. *Mon pauvre* UBALDINI, me dit-il, *tu ne ſais pas ſans doute que c'eſt à* OLIMPIA *que je viens de parler; & tu* t'imagines déja *que je ſuis feru* de la Comteſſe SABINO. *Il n'en eſt pourtant rien, & tu me dois* réparation d'honneur *ſur la* legereté *dont tu m'accuſois. Il eſt vrai que j'ai été obligé de feindre pour la Comteſſe une paſſion que je n'avois pas, afin de pouvoir entretenir de celle que je ſens* OLIMPIA *que je ne puis plus voir chez l'Evêque de* FIEZOLE'. *Mais ſois perſuadé que je n'ai fait que feindre, & que je ſerai fidèle, malgré les oppoſitions de l'Oncle, & les Galanteries de* D. LORENZO, *dont je ſaurai bien me vanger.*

Pendant qu'il me faiſoit cette *confidence* que je n'attendois pas, quatre hommes fondirent ſur nous l'épée à la main, & l'un d'eux en s'adreſſant à l'inconnu, ne lui dit que ces mots, *voions ſi tu ſauras bien défendre ta nouvelle conquête.* En même temps, il lui allongea une botte qu'on lui rendit à l'inſtant; & à l'exemple de mon Compagnon, j'en pottai une à un des aggreſſeurs qui mourut ſans *dire mot.* Un autre voulut prendre ſa place; mais il en fut ſi *mauvais marchand*, que pour un coup qu'il me donna dans le bras, je lui en adreſſai un dans le cœur, & les autres

tres prirent la fuite sur le champ.

Lorsque notre combat finissoit, un homme qui en avoit entendu le bruit de loin, vint à nous en courant, & il demanda à mon Camarade ce qui venoit d'arriver ? *quoi, mon cher* UBALDINI, lui dit celui-ci qui le reconnut à la voix, *ce n'est donc pas à toi que j'ai déclaré le secret de mon cœur, & qui viens de me secourir ? Non, Seigneur* FABIO, répondit l'Estafier. *Vous m'aviez ordonné de vous attendre près de la porte de la Comtesse* MARIA DE SABINO, *& je vous attendois encore, quand j'ai entendu qu'on se battoit. Je n'ai pas perdu de tems à accourir à votre secours, mais c'étoit déja fait. Hé, qui est donc*, reprit FABIO en s'adressant à moi, *le généreux Seigneur à qui je dois la vie ? c'est*, lui dis je, *un homme que vous traitez d'ennemi & de rival, & qui n'est ni l'un, ni l'autre, en un mot, c'est* LORENZO DELLA TORRE. Je lui avouai là-dessus les motifs de la conduite que je tenois ; & il m'aprit à son tour qu'il aimoit depuis long-tems OLIMPIA, & qu'il en étoit aimé ; mais que l'Evêque de FIEZOLE avoit défendu à sa Niece de le voir, depuis que je le voiois. Il ajouta que cette belle fille qui alloit souvent chez la Comtesse, lui avoit donné plusieurs rendez-vous dans son palais ; & que Dona MARIA, qui ne savoit rien de

de leur paſſion, s'attribuoit les viſites qu'il ne lui deſtinoit pas.

Je voulois lui dire qu'il avoit tort de tromper cette *pauvre* Dame, & je l'appellai *perfide* en badinant. *Mais eſt-ce ma faute*, me dit-il, *ſi elle croit que je l'aime, & ſi je ne puis l'aimer. Vous devez connoître la bonne Veuve. Il ne faut que* louer *ſes prétendus appas, pour qu'elle croie en avoir*; & ſans *qu'on lui diſe qu'on l'aime, elle* fait *aſſez de* fonds *ſur le* bon *gout* des autres, *pour* le croire aiſément. *J'ai donc été chez elle, je lui ai plu* je ne ſais comment, *elle s'eſt fait honneur de mes ſoupirs, je ne ſais pourquoi. Dois-je la détromper? je ne lui ferois pas plaiſir. Ainſi nous ſommes convenus* OLIMPIA *& moi, que je la laiſſerois dans une erreur, qui favoriſoit notre Commerce, & qu'elle, elle* prendroit *ſur* ſon compte, *ce que je dirois de tendre à la Comteſſe* SABINO. *Ne ſuis-je pas encore aſſez malheureux de faire ainſi l'amour au travers d'une autre, & dois-je me priver par un aveu* indiſcret *du ſeul bien que j'ai? C'eſt pourquoi je continuerai mon train avec elle, dut encore le Chevalier* VANELLI *qui l'aime* gratis *m'en ſavoir* mauvais gré, *& m'attaquer* en traître, *comme il vient de faire.*

En diſant cela, nous arrivames à ſon logis, & il me fit panſer ſecrètement. Je retournai enſuite au mien dans un caroſſe qu'il me prêta, & je me couchai d'abord.

bord. Quoique ma bleſſure parut peu de choſe, cependant elle m'incommoda ſi fort toute la nuit, que je fus obligé d'envoier quérir un Chirurgien à la pointe du jour pour la viſiter. Je fus ſurpris qu'il me dit, après l'avoir fait, que j'avois beſoin d'un *antidote* violent. *Quoi*, lui répondis je, *l'épée étoit elle empoiſonnée? Oui*, *Monſieur*, me dit-il, *& vous ne devez pas* perdre *un moment.* Je n'en *perdis* pas non plus, & j'avalai une potion de *Theriaque* qui me cauſa les plus violens de tous les maux. Enfin, j'en fus quitte en ſi peu de temps, que perſonne n'en ſut rien, que le Chirurgien dont j'achetai le ſilence. Mais il me reſta une groſſe *fièvre*, qui en quatre jours m'abatit au point, de ne pas me reconnoitre moi-même dans un miroir.

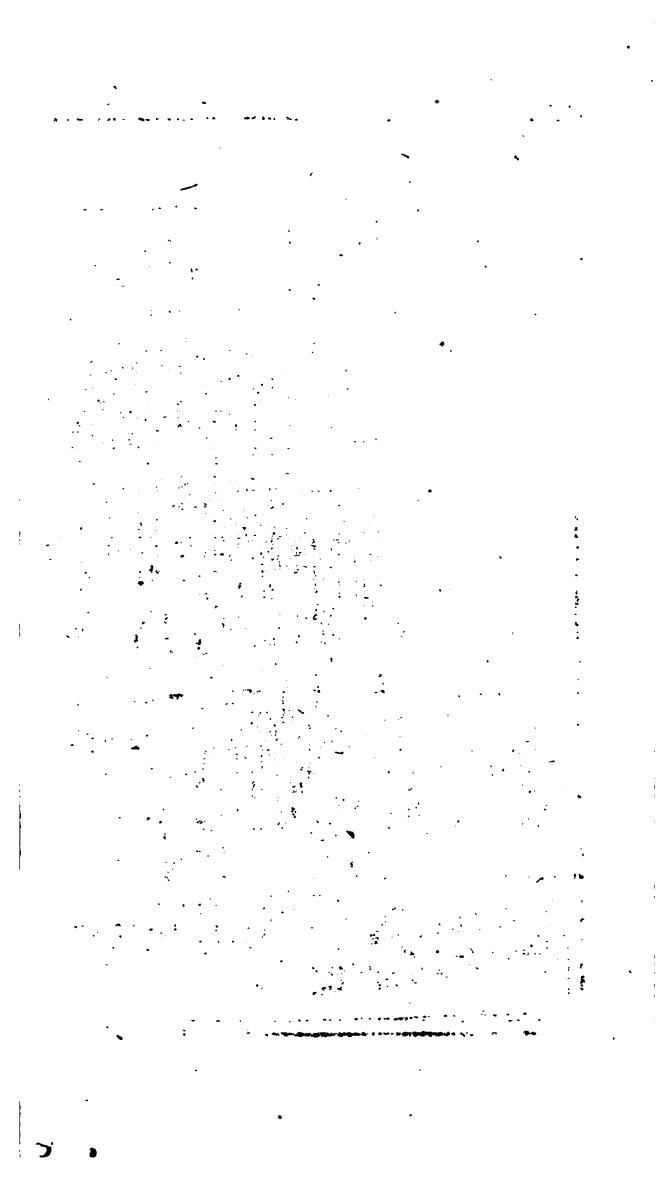
CHAP. II

Que l'on doit lire avec attention.

LE *Cardinal Préfet* aiant apris ma maladie, me fit l'honneur de venir me voir; & il m'aſſura que je verrois bientôt Dona OLIMPIA, qu'il lui avoit parlé & que ſa préſence me guériroit. Don FABIO vint auſſi, m'annoncer la même nouvelle; & il ajouta qu'il avoit fait ma

paix

paix avec sa Maîtresse & la mienne ; & que la premiére étoit aussi ravie de ce que je ne l'aimois pas, que sa cadète l'étoit, de ce que je l'aimois toujours. *Et afin que vous n'en doutiez pas*, me dit-il, *voici une Lettre de D.* FAUSTINA, *qu'elle à eu l'adresse de me donner. Mais à propos de* Lettre, *&* d'aimer, *il faut que je vous dise une nouvelle maniere de conduire ma barque, que je pratique maintenant. Vous savez que je voiois* OLIMPIA *chez la Comtesse* SABINO. *Depuis trois jours votre* Déesse *s'y rend aussi, & elle lui a avoué sous le* sceau de la confession *que vous l'aimez. Cela m'a donné lieu de faire avec elle le plus plaisant manege du monde. Je lui donne mes Lettres, qui passent pour les votres : elle les donne à sa sœur, qui sait bien le contraire : sa sœur lui rend les réponses qu'elle me fait, & je les reçois de* FAUSTINA *qui me les remet, comme pour vous les rendre après. Dona* MARIA *qui voit tout ce Commerce qui se fait sous ses yeux, & qui voit les dessus des billets que je donne, écrits d'une main inconnue, & ceux qu'on me donne écrits par* FAUSTINA, *voit tout sans soupçonner rien, & elle jurèroit* ses grands Dieux *qu'on ne la dupe pas. Au reste elle m'aime* passionnément *depuis mon combat avec le Chevalier* VANELLI, *& elle me sait un* gré infini *d'avoir* tué *deux hommes* à son honneur. *Pour moi j'apprehende sérieusement que la cervelle ne lui tourne à* force de plai-



plaisir, & *qu'elle ne me la fasse tourner à* force de caresses. *Cependant elle a la* force *de ne dire mot de la* bataille nocturne, & *mon rival à la* prudence *de se taire.*

As-tu dit tout, dis-je alors à D FABIO, *laisse moi lire ma Lettre à présent.* Je la lus, & j'y vis beaucoup d'*amour* couvert du nom d'*honneteté.* J'en fis une autre sur le champ, où je m'abandonnai à toute ma passion; & je la *décrivis* d'une maniere à *l'inspirer* à d'autres. Je la donnai ensuite à D. FABIO, & nous nous remimes à causer, jusqu'à l'arrivée de l'Evêque de FIEZOLE, & de ses deux *belles Nieces* Dès que nous entendimes leur carosse, mon ami se cacha dans une chambre voisine, parcequ'il ne vouloit pas être vu du *vieux Oncle*, qui auroit soupçonné quelque chose; & je demeurai seul dans mon lit. Pendant ce tems-là, mon Pere alla recevoir la compagnie, & il l'amena dans mon appartement.

Je ne vous dirai point que je fus transporté de joie, à la vue de la charmante FAUSTINA, vous en êtes bien persuadé. Vous saurez seulement qu'OLIMPIA & moi nous nous dimes peu de choses, & que nous nous en dimes encore moins FAUSTINA & moi, parceque l'Oncle & D. GIUSEPPE nous auroient entendus. Mais en recompense, nous donnames *carriere* à nos yeux: ma *Déesse* me jetta les plus

signi-

ſignificatifs regards, & je ne fus pas *en reſte* avec elle. Heureuſement, nous étions ſituez de maniere, à ne pouvoir être vus des deux *incommodes* vieillards, ainſi cette viſite ſe paſſa à la ſatisfaction d'un chacun.

Les jours ſuivans, D. FABIO vint me voir aſſidûment, & il me *rendit* auprès de l'aimable FAUSTINE, les ſervices que mon nom lui *rendoit* auprès d'OLIMPIA: c'eſt-à-dire qu'il lui porta mes billets, & qu'il me rapporta les ſiens. Cependant au bout de trois ſemaines, la fièvre me quitta; mes forces revinrent inſenſiblement, & je me trouvai en peu de tems en état de me lever.

Alors D. FABIO vit bien que le ſtratageme qu'il avoit imaginé pour entretenir un Commerce reglé avec OLIMPIA, ne lui vaudroit plus rien. En éfet il n'eut pas été vraiſemblable, que je le chargeaſſe de mes affaires, moi voiant tous les jours ma Maitreſſe. Ainſi il ſongea tout de bon à en trouver un nouveau, & je lui en fournis un. C'étoit de me donner ſes Lettres, que je donnerois à OLIMPIA, chez elle; & qu'elle rendroit les miennes à ſa ſœur, & me remettroit en même tems ſes propres réponſes, & celles de FAUSTINA. Rien n'étoit plus naturel & plus aiſé, c'étoit juſtement le *contraire* de l'autre; ainſi il l'approuva.

Dès que je pus ſortir, j'allai rendre mes de-

devoirs au *Cardinal Préfet* & à l'Evêque de FIEZOLE. Je vis enſuite ſes Nieces, & je commençai à leur faire l'amour à toutes deux, à l'une en mon *privé nom*, & à l'autre en vertu de la *procuration* de FABIO.

Rien n'étoit plus *drole*, que le train de vie que nous menions. Je les viſitois chez elles: je les ménois à la Campagne: les cadeaux *marchoient* que c'étoit une *bénédiction*: je faiſois la *moitié* de la dépenſe, FABIO faiſoit l'*autre*, & dans le monde OLIMPIA & *moi*, avions l'honneur de *tout*. Au reſte nous *riions* à merveille, & FABIO ſeul paſſoit mal ſon tems. Mais il voioit ſa *Déeſſe* chez la Comteſſe SABINO, & il s'y récompenſoit par maintes *œillades* de ſes *ennuis ſecrets*.

Ce qu'il y avoit de meilleur là-dedans, c'eſt que l'*Evêque* qui n'étoit gueres *preſſé* de me donner ſa Niece, parcequ'il avoit formé de nouveaux *projets*, ne la preſſoit gueres non plus de ſe *déclarer*. Le *Cardinal* en étoit aſſez *faché*; mais mon *Pere* en étoit *bien-aiſe* par les raiſons que je *ſavois*, & j'en étois bien-aiſe auſſi, par d'autres qu'il *ne ſavoit pas*. Pour comble de bonheur, l'*Oncle incommode* fut appellé à FIEZOLE par des *affaires* importantes, & il nous laiſſa le tems de faire les *nôtres*. A ſon retour mon *Patron*, qui avoit été malade, fut obligé d'aller faire un tour à

FRA-

FRASCATI, & il ne revint à ROME, qu'au bout de deux mois. Ainſi nous avions tous les moiens imaginables de *vaquer* à nos amours, ſans que rien au monde nous gênat.

D. FABIO venoit même en toute *liberté* dans la maiſon de ſa Maitreſſe; & il nous diſoit, qu'il ne lui manquoit pour être heureux qu'un Oncle de moins. *Oui*, diſoit-il, *il faudroit qu'il en mourut un, ou celui d'*OLIMPIA *qui ne veut pas de moi, à cauſe que j'ai peu de biens, ou le mien propre dont je dois hériter conſidérablement.* Mais la préſence des deux Prélats détruiſit ſa *félicité*. Il falut rétourner chez la Comteſſe SABINO, qui étoit demeurée preſque *Veuve* pendant ce tems là, & qui avoit repris le Chevalier VANELLI à ſon ſervice. On en fut un peu *grondé*: il dit de mauvaiſes excuſes, qu'elle fut trop heureuſe de prendre pour bonnes; enfin la *Paix* ſe fit, le pauvre Chevalier fut *banni* une ſeconde fois; & on obligea D. FABIO à jurer qu'il n'avoit été chez l'Evêque de FIEZOLE, que parceque je l'en avois fort prié.

Elle auroit bien ſouhaité encore, que les *Signoré* OLIMPIA & FAUSTINA ne lui fiſſent plus l'honneur de venir la voir; & elle en étoit un peu jalouſe, quoiqu'elle aſſurat que *non*. Mais elle n'en fut pas la Maitreſſe, & leur *Oncle* qui la conſidéroit comme une amie, la pria ſi bien de

de les *ſouffrir* chez elle, qu'elle n'oſa le refuſer. Ainſi elles continuèrent de lui rendre viſite, & FABIO de parler à ſa Belle au moins des yeux.

Quoique je viſſe FAUSTINA chez elle, je ne laiſſois pas de la ſuivre chez la Comteſſe Dona MARIA. Là nous jouions: nous faiſions des repas: il y avoit *Muſique*, & nous partagions, comme auparavant la dépenſe D. FABIO & moi. Mais il arriva une choſe qui penſa tout gâter.

CHAP. III.

Qui eſt une ſuite des deux précédens, & qui les vaut bien.

LE Chevalier VANELLI fin comme un jaloux, & jaloux comme un Diable, s'étoit apperçu que la Comteſſe étoit la dupe des feintes de FABIO; & il auroit bien voulu l'en convaincre. Mais il en ignoroit les moiens. Enfin il fit ſi bien à force d'argent, qu'il gagna une des femmes d'OLIMPIA; & celle-ci, qu'elle attrapa tous les ſecrets de ſa Maitreſſe, dont elle avoit déja déviné la moitié. Elle lui redit tout, & il apprit par là qu'il avoit *donné* droit au *but*. Il ne s'agiſſoit plus que de ſe ſervir à propos de ce qu'il avoit découvert; & il étoit embaraſſé de ce qu'il feroit.

roit. Heureuſement il étoit perſuadé que j'aimois OLIMPIA. La Fille de chambre qui le croioit auſſi bonnement que le reſte du monde, l'en avoit perſuadé encore plus; & elle lui avoit même montré de mes Lettres à FAUSTINA, qui n'en laiſſoient point douter. En effet il paroiſſoit que je les avois adreſſées à ſa Sœur; car j'ai oublié de vous dire, que j'avois jugé ce *ſtratageme* néceſſaire, de peur qu'on ne reconnut par elles mes véritables deſſeins. Il jugea donc qu'il devoit m'ouvrir ſon cœur, & m'engager par *mes propres intérêts* à porter *les ſiens*.

Voiez un peu à quelle *confidence* j'étois deſtiné, & quel homme le Chevalier choiſiſſoit. Pour moi je n'ai jamais eu plus d'envie de rire, que j'en eus pendant ſon diſcours. Je me retins pourtant; je feignis d'être *indigné* de la *fourberie* qu'on me faiſoit, & je lui promis que nous ſerions bientôt bientôt *vangez* tous deux. Lui de ſon coté m'apprit que la Fille de chambre de D. MARIA étoit toute à lui, & qu'elle parleroit à ſa Maitreſſe dès le jour même; & après cela il me laiſſa ſeul. A peine il étoit ſorti de chez moi, que D. FABIO arriva. Je lui contai la *merveilleuſe bonté*, que ſon *rival* avoit de le faire *inſtruire* par moi, de tout ce qu'il *méditoit* contre lui. J'en fis part enſuite aux deux *charmantes Sœurs*, & nous primes des me-

meſures enſemble, pour *tromper* encore l'*officieux D.* VANELLI.

J'allai le ſoir chez la *Comteſſe*, & perſonne de nous n'y vint, comme j'en étois convenu. *Madame*, lui dis-je en riant, *ſavez-vous bien que votre ancien* Chevalier brule *encore pour vous*, & *que vos* rigueurs *le font ſouffrir comme un* damné. *Le* pauvre garçon, dit-elle! *auſſi pourquoi* s'opiniatre-t-il, *quand il n'y a point d'eſpérance pour lui? mais dites-moi* bonnement, *ne* mentez-vous *point*, & *m'aime-t-il en effet? s'il vous aime*, lui dis-je? *à en devenir fou. Jugez en. Il vient chez moi. D.* LORENZO, *me dit-il, auriez-vous pu deviner, ſoupçonner ſeulement le tour qu'on nous joue à tous deux. Hé, quel tour*, dis-je d'abord? D. FABIO *vous fait accroire, dit-il, qu'il aime D.* MARIA, *pour vous ravir* OLIMPIA; & *il perſuade à D.* MARIA *qu'il l'aime, pour avoir occaſion de voir chez elle* OLIMPIA, *qu'il ne peut plus voir chez l'*Evêque *de* FIEZOLE. *Là-deſſus je répons qu'il me faudroit des preuves, pour croire une choſe dont j'ai vu cent fois le contraire à mes yeux. En voulez-vous d'autres, répond-il, que les Lettres de D.* FABIO? *J'ai voulu lui aprendre que* FABIO *avoit écrit ces Lettres pour moi, qu'elles étoient pour* FAUSTINA, & *que je les adreſſois à* OLIMPIA, *afin qu'elle les rendit à ſa Sœur. Vous ſavez que rien n'eſt plus vrai. N'importe, il a été ſourd à tout, il s'eſt a-*

dresse à RUSTICELLA *une de vos femmes, & il l'a priée de vous conter tout. Que pensez-vous de ce trait?*

La *Comtesse* qui avoit pris comme une *folle*, tant que j'avois parlé, m'embrassa après, & elle m'ordonna de me cacher. *Vous allez voir*, me dit-elle, *une plaisante scene*; je viens de l'imaginer, *laissez-moi faire* seulement. En même tems elle appella RUSTICELLA, & lui demanda si elle avoit vu depuis quelque tems le Chevalier VANELLI, & s'il se portoit bien. *Ma foi, Madame*, dit celle-ci, *vous avez tort de vous moquer de ce* pauvre diable. *Il vaut mieux que* votre beau D. FABIO, *& de moins il va* rondement. *Mais l'autre vous dupe, & tandis que vous le croiez chez lui occupé de vos* bontez, *le* scélérat *ne songe qu'à mériter celles d'*OLIMPIA, *qui vous berne aussi.*

Dieux! *cela se peut-il*, dit la Comtesse SABINO, en affectant de paroître étonnée de ce récit? *Oui, Madame*, dit RUSTICELLA, *& il a vu les Lettres que D.* FABIO *écrit à votre Rivale. Il est venu aussi-tôt me l'apprendre; & il m'a chargée de vous en faire part. Je lui suis obligée de ses services*, dit la Comtesse d'un air sérieux, *& pour lui en marquer ma* reconnoissance, je lui fais grace de l'exil éternel, *auquel je l'avois condamné; & je lui permets de reparoître chez moi, dans* cent ans d'ici.

La pauvre *Soubrette*, qui s'imaginoit avoir

voir de *bonnes nouvelles* à annoncer le lendemain au Chevalier VANELLI, fut surprise du mauvais succès de sa *négotiation*, au point de ne pouvoir ouvrir la bouche; ses railleries de sa Maitresse achevèrent de la déconcerter, & elle ne put que *hausser les épaules*, & sortir de l'apartement. Je me remontrai d'abord, & nous nous mimes à rire à gorge déployée, la Comtesse de sa Femme de chambre, & moi de la Comtesse. D. FABIO qui vint un instant après, fit Chorus avec nous, & nous y demeurames jusqu'au souper.

Le lendemain, le Chevalier VANELLI, vint chez moi, pour m'aprendre ce que RUSTICELLA avoit dit, & ce que D. MARIA avoit répondu; & pour me demander si je ne jugeois pas que sa Maitresse eut perdu l'esprit? *Non*, lui dis-je, *mais je juge que nous l'avons perdu nous mêmes, d'avoir pris d'abord la* chèvre *pour un rien. Savez-vous ce qui m'est arrivé? J'ai été chez* OLIMPIA, *j'ai fait un* tapage enragé, *& elle m'a écouté sans dire un mot. Ensuite elle a* éclaté *de rire, elle s'est moquée de moi, & elle m'a dit que j'étois* jaloux de moi-même, *qu'elle ne s'attendoit pas à cela, & que je n'avois qu'à renoncer* à elle, *ou à* mes ridicules soupçons. *Je ne comprenois rien à ce langage, & j'étois dans une* furie *à ne me posséder pas. Enfin elle m'a fait voir, que ces prétendues Lettres de* FABIO *qui* prouvoient *son amour, ne* prouvoient

que le mien, *& elle m'a fait reſſouvenir, que, pendant ma maladie, il les avoit écrites pour moi. Vous jugez bien que j'ai pris le parti de lui demander pardon, & elle me l'a accordé de tout ſon cœur. Sans doute elle aura enſuite apris cette nouvelle à la Comteſſe* SABINO, *& c'eſt ce qui vous a attiré le* compliment *qu'elle a fait à votre* Ambaſſadrice.

Voilà à quoi aboutirent *toutes les dépenſes* que le Chevalier avoit faites, pour détromper ſa Maitreſſe, & *toute l'eſpérance* qu'il avoit conçue d'y réuſſir. Mais il n'y perdit que l'attente, & l'attente ne fut pas ſi longue que j'aurois ſouhaité. Mon Pere qui avoit toujours éloigné la concluſion de mon mariage, vint à mourir ſubitement; & il me laiſſa des biens peu conſidérables, & la Protection du *Cardinal*. Dès que celui ſe vit tout-à-fait le Maitre de mon ſort, il ne voulut plus différer de me marier avec OLIMPIA, & il m'en parla d'un ton ſi ferme, que je n'oſai lui réſiſter. Les deux Sœurs & FABIO en furent effraiez comme moi, & nous fumes dans une *conſternation*, qu'on ne peut exprimer. Enfin D. FABIO nous tira d'embarras.

Vous ſavez, Meſſieurs, nous dit D. LORENZO, que votre maiſon & la ſienne ſont alliées, & que le Comte MASSIMO votre Pere fait beaucoup de cas de D. FABIO. Le pauvre garçon alla le trouver, il

il lui découvrit la peine qu'il souffroit, & il le pria de l'aider. Le Comte lui répondit qu'il ne faloit que parler au Cardinal Préfet, qu'il s'engageoit de le faire, & qu'il espéroit que tout iroit bien. Il y alla effectivement, mais les choses n'allèrent point, comme il avoit présumé.

Lorsque le bon Prélat entendit parler de donner à D. FABIO OLIMPIA qu'il me destinoit, & de me donner FAUSTINA que je m'étois destinée sans son aveu, il s'y opposa tout nèt ; & il assura qu'il ne le souffriroit point. Peut-être un peu de colere contre moi entroit dans cette résolution ; mais peut-être aussi la prit-il par amitié pour moi. Car il me dit le lendemain, lorsque j'allai le saluer, que je ne savois ce que je faisois ; & que je renonçois à une Fille, à qui son Oncle, dont elle étoit aimée devoit laisser de grands biens, pour m'attacher à une autre qui n'auroit que ceux de ses parens. Qu'au reste la tendresse qu'il avoit eue pour mon Pere, & qu'il me conserveroit toujours, l'engageoit seule à rompre mes desseins ; & qu'il les favoriseroit, lorsqu'ils seroient conformes à la raison.

Ce discours ne me consola pas de sa résistance ; mais la nouvelle que FABIO m'apprit trois semaines après, que son Oncle étoit mort, & qu'il en étoit l'unique héritier, me consola beaucoup. Je m'imaginai bien qu'il demanderoit OLIMPIA,

que l'Evêque de Bierole' seroit charmé de la lui accorder ; & trop heureux de me donner FAUSTINA après ; & je ne me trompai pas dans mon Calcul. Effectivement, le Seigneur Evêque retira la promesse qu'il avoit faite à mon Patron, & il maria dès le jour même Dona OLIMPIA à D. FABIO.

Alors le *Cardinal Préfet* commença à écouter les propositions que je lui avois faites inutilement jusqu'alors. Le Comte MASSIMO & D. FABIO s'employèrent en même tems auprès de lui & auprès de l'Evêque ; & ils firent si bien, que le premier m'a donné un Régiment, & le second, sa Niece, à laquelle il a promis les mêmes avantages, qu'auroit sa Sœur OLIMPIA. Au reste la Comtesse SABINO est fort en colere contre nous, & VANELLI, selon toutes les apparences, profitera de sa colere & l'épousera. Du moins on en parloit fort, quand je suis parti de ROME, pour venir ici passer quelques jours. En ce cas-là, il seroit heureux ; mais je ne lui envierois point son bonheur ; car D. FAUSTINA, qui est celle que vous voiez, suffit pour le mien.

Quand il eut fini son histoire, nous le remerciames de la bonté qu'il avoit eue de nous en faire part ; & nous felicitames les deux Epoux, de se voir enfin unis pour toujours. Je lui demandai ensuite dans quel tems leur mariage avoit été conclu ; &

il

il répondit qu'il y avoit un mois, & qu'apparement nous étions déja chez le Comte RAPHAELI, puisque nous n'en avions point entendu parler. FABRICIO, toujours plus hardi que moi, répondit effrontément, qu'en effet nous étions sortis de ROME, quelques jours auparavant, & que nous avions passé six semaines dans la maison du Comte FULVIO.

CHAP. IV.

Arrivée d'un Gentilhomme campagnard chez le Chevalier della Torre. Comme il est confondu par Fabricio, & la civilité des Grisons.

LA conversation changea ensuite, & sur le soir nous fimes une partie de chasse avec D. LORENZO. En rentrant, nous trouvames une nouvelle Compagnie avec le *Chevalier* DELLA TORRE, & il nous fallut en *essuier* cinq ou six complimens *circulaires* qu'on nous *lâcha*. FABRICIO & moi eumes beau faire pour arrêter ce *débordement* de *cérémonies*, on ne nous fit pas *grace* d'une, & le nom illustre du Comte MASSIMO, *l'honneur & l'avantage de nous saluer, les très-humbles respects, les affectionnez Serviteurs,*

teurs, &c. Tout en fut, & nous ne pûmes paſſer dans l'appartement de D. FAUSTINA, que tout ce *verbiage provincial* ne fut paſſé.

Enfin nous nous échapames des mains de cet *ennuieux perſonnage*. Mais nous n'eumes que le tems d'aprendre, que c'étoit un *Gentilhomme campagnard* des amis de la maiſon; car il nous ſuivit d'abord, & il interrompit *impitoiablement* les ris qu'il avoit cauſez. Je jugeai bien à l'air *vindicatif* dont FABRICIO le regarda, qu'il alloit *tomber* ſur lui, & qu'il ne l'épargneroit pas. Cependant il le laiſſa débiter *en paix*, ſes *divertiſſantes penſées* ſur le ménage de la campagne, ſur ſes fermiers, ſur les *droleries* du *Chirurgien* de ſon Village, ſur les plaiſirs de la pêche, & ſur les Sermons du *Curé*; & il ne s'occupa, qu'à nous faire conſidérer ſans rien dire, le bizarre habillement du *noble Villageois*.

C'étoit en effet quelque choſe de *joli*, que cet *équipage*. Il étoit compoſé d'une paire de bas de ſoie bleu mourant, brodez d'or, d'une culote de velours rouge, d'une veſte de drap d'or, & d'un pourpoint *de ſoie*, comme les bas. Une épée d'*argent* aſſez courte ſembloit paſſer au *travers de ſes cuiſſes*, car la garde & la pointe étoient en ligne *parallele*, & paroiſſoient l'une d'un coté de ſon corps, & l'autre du coté oppoſé. Dona FAUSTINA ne pouvoit

voit s'empêcher d'éclater des mines que FABRICIO faisoit, de celle du Gentilhomme, & de l'opinion où il étoit bonnement qu'on rioit des traits plaisans qu'il raportoit. Je la secondois admirablement, & le tems commençoit à nous paroitre court; mais on vint nous avertir que le soupé étoit prêt, & cela finit notre conversation.

A peine fumes nous à table, que le bon homme nous dit qu'il avoit *coutume* de boire, avant que de manger; & il demanda effectivement un *grand* verre de vin. Dès qu'il l'eut, *baissant* la tête, *clignant* les yeux, *haussant* les épaules, & *tournant* le cou d'un côté & son verre de l'autre, *il but* à la santé de D. FAUSTINA. Dix ou douze *rouges bords*, qu'il avala avec les mêmes *cérémonies*, suivirent presque *immédiatement celui-ci*, & le remirent en humeur de manger & de *babiller*.

Il s'acquita du premier assez bien; mais le second, il le fit en *maitre passé*. Il nous parla de l'*antiquité* de sa *race*, des différentes *branches* de sa Famille, des glorieuses Alliances de sa *maison*, en un mot, il ne *déparla* pas pendant une heure. Nous ne pûmes pas *fourer* un seul mot à la traverse, & l'*invincible* Chevalier DELLA TORRE fut terrassé par le *babil superieur* de l'Etranger. Heureusement ce nouvel Hôte sentit que ses *poumons* s'altéroient; car le Maitre de la maison paroissoit

soit *bouffi* d'envie de parler, & il feroit crevé d'une *retention de science*, si le *bon Dieu* n'y eut mis la main.

Mais celui-ci ne jouit pas long-tems du silence de son Ami, & il lui fallut se taire, pour entendre le *second Tome* de la Genealogie dont nous avions vu le premier. Le Campagnard reprit donc ses *illustres aieux*, leurs exploits dans les guerres *des Guelphes & des Gibelins*; & il voulut bien nous apprendre qu'un certain BERENGARIO son Trisaieul avoit épousé une SIBILLA D'ESTE: que la grande Tante de celui-là, avoit été mariée à un ASTOLFE MALATESTA, qui étoit Grand-Pere du coté des femmes d'ORSEOLO di PONTE, & beaucoup d'autres belles choses comme celles-ci. *Je me souviens même*, dit-il, *d'avoir ouï dire à une Cousine de mon Grand-Pere, qu'un Duc de* SAXE *passant par l'*ITALIE, *demanda en mariage une* HELENA di SCARSI *notre parente au cinquieme degré. Et voulut-on bien faire cet honneur au Duc*, dit froidement FABRICIO?

Cette question fut un coup assommant pour le pauvre *Généalogiste*, car il ne dit plus mot de la soirée. Mais le lendemain il ne s'en souvint plus, & il vint *avec* son incorrigible *babil* dans la Sale où nous étions tous avec D. FAUSTINA. Dès qu'il y parut, il y dit à cette belle Dame un tas de phrases doucereuses des vieux Romans, qu'il avoit apprises *jadis* pour sa Mai-

Maitresse depuis sa femme; & il s'en fit encore honneur dans cette occasion-ci. Après les complimens que suivit le déjeuner, nous primes congé de nos Hôtes, & nous montames à cheval avec lui. Mais nous ne marchames ensemble que jusqu'à un Village, où il nous dit que des affaires l'arrêtoient; & nous continuames notre route jusqu'à QUISTELLO, où nous voulions diner.

Il n'y avoit guères qu'une demie heure que nous y étions, lorsque nous entendimes à la porte de l'Auberge le bruit de plusieurs personnes, & quelqu'un dont la voix ne nous paroissoit pas inconnue. Nous écoutames d'abord. C'étoit une douzaine de *Grisons*, dont les uns menoient un cheval, les autres portoient entre leurs bras le Gentilhomme que nous venions de quitter. Dès qu'il fut entré, on lui donna une chaise, & chacun lui demanda s'il avoit été blessé? Mais il avoit perdu cette volubilité de langue, que nous avions *admirée* en lui. Il étoit si *essoufflé*, qu'il pouvoit à peine ouvrir la bouche, & *si irrité*, qu'il ne faisoit que jurer entre ses dents, & lancer des *regards terribles* sur ses conducteurs, qui se *tuoient* d'y répondre par des complimens en leur patois. Nous ne comprenions rien à ce spectacle, & j'étois près de faire arrêter ces Messieurs-là comme des Voleurs; enfin ils s'en

allèrent, & la parole revint au bon Gentilhomme, lorsqu'il ne les vit plus.

Il commença par faire deux ou trois soupirs, pousser des *cris douloureux*, & serrer sa jambe, comme un homme qui y a mal; & ensuite il nous parla à peu près en ces termes. *Vous m'avez quitté*, dit-il, *à trois lieues d'ici. J'y ai demeuré une heure, & j'en revenois. Mon* maudit *cheval a vu quelque chose*, il a fait *un saut, & il m'a jetté sur des cailloux. Imaginez vous la douleur qu'une chûte semblable peut causer. Mais ce n'est rien, au prix de celle que m'ont fait souffrir ces* détestables Grisons. *Lorsque je me relevois, & que je courois après mon cheval*, boitant, *comme vous savez que je fais, ils sont accourus à moi. Je crois qu'ils étoient* possedez, *& que le* Diable *me les envoioit. L'un a saisi mon cheval, l'autre m'a renversé à terre, quelques-uns m'ont pris les bras, & les derniers se* font emparez *de mes jambes, & se sont mis à les tirer à qui mieux mieux. Crier de toute ma force, leur demander ce qu'ils me vouloient, les prier de me laisser aller, & leur offrir de l'argent, ç'a été peine perdue. Ces enragez Manans tiroient toujours à l'envie, je crois qu'ils vouloient* me démembrer. *Pour achever de me faire perdre patience, ils me faisoient de* profondes révérences, *en disant je ne sais quels mots, dont je n'entendois que ceux-ci*, Monsieur, tout va bien maintenant. *N'étoit-ce pas*

pour

pour me déſeſperer, que ces Civilitez aſſaſſines. *A la fin le bon Dieu à eu* pitié *de moi, & ils m'ont aporté ici, boiteux des* deux *jambes, au lieu que je ne l'étois que d'*une.

Vous pouvez bien croire, que nous n'entendions rien à la conduite extraordinaire de ces *Griſons*. Mais l'arrivée de Monſieur l'Hôte nous tira de l'incertitude où nous étions. Il nous raconta donc qu'il leur avoit parlé, & que ces bonnes gens lui avoient dit, qu'aiant vu ce Gentilhomme tomber, & boiter après, ils avoient cru que ſa chute l'avoit accommodé ainſi, & qu'ils lui avoient tiré les jambes pour le guérir. *Hé morbleu*, dit le Gentilhomme en ſoupirant de douleur, *de quoi ſe mêlent ces boureaux-là? j'avois bien affaire de leur*, impertinente charité! Il ajouta encore à cela *force juremens*, & en attendant qu'il eut fini, nous allames donner ordre pour le faire manger avec nous.

Après le diné, il envoia chercher une chaiſe chez lui, & il nous pria inſtamment de venir paſſer la nuit dans ſa maiſon. C'étoit une vraie *Gentilhommiere*. Le *Chateau* étoit environné d'un foſſé à demi ſec: la porte ornée d'une tête de *Loup* & de pluſieurs ailes de *chauve ſouris*: la cuiſine garnie de cornes de cerf: les chambres parées d'arbres *généalogiques*, & les écuries de vieux chevaux & de méchants

chants chiens. Il ne manquoit plus, qu'une table couverte de gibier, & elle ne manqua pas; car le Fils du bon Gentilhomme apporta ſix perdrix, qu'il venoit de tuer, & un lievre qu'il avoit eu à *l'affut*. Nous ne pouvions gouter là d'autres plaiſirs, que celui de manger d'aſſez bonnes choſes, nous le goutames, & cependant nous fumes bien aiſes d'en partir le lendemain.

CHAP. V.

Nouvelle malice de Fabricio. Deſcription d'un jeune Ecolier.

NOus n'étions pas à quatre milles de la maiſon du bon homme, que nous nous vimes accoſtez par un jeune homme aſſez bien mis, qui nous pria d'un *air décontenancé* de le ſoufrir avec nous. FABRICIO ne demandoit pas mieux, pour moi je m'en ſoucioispeu, nous l'admimes cependant, & ce *nouveau voiageur* ſe joignit à nous. C'étoit un garçon ſpirituel, médiocrement habile, & d'un caractere fort doux. Au reſte *frais émoulu* du College c'eſt-à-dire *niais*, *pédant*, & *poliçon*. Il nous aprit qu'il s'apelloit PIANETTI, qu'il venoit de GENES, & que ſa Mere l'envoioit à VENISE, où demeuroit un On-

Oncle de lui ; & *demi Latin*, *demi Italien*, il nous assura que nous serions bien reçus de ce parent, chez lequel il vouloit nous mener. Nous le remerciames de ces offres, & moitié causant, moitié riant, nous arrivames dans une Auberge à LONGARA Nous nous fimes conduire dans le plus bel apartement, & une petite demi heure après, on nous y apporta à manger. Jamais homme ne fut plus embaraſſé, que le *pauvre* PIANETTI le fut alors. Comme *notre équipage* nous faiſoit prendre pour des *gens diſtinguez*, il voulut nous laiſſer la premiere place, & il nous pria de nous y aſſeoir. Pendant que nous le preſſions de s'y mettre lui même, il s'éloignoit toujours de la table, & il proteſtoit qu'il ne ſouperoit plutôt point, que de nous obéïr. Le *malicieux* FABRICIO, au travers des *grimaces cérémonieuſes* du jeune *badaut*, s'apperçut à la fin que ce qui les lui faiſoit faire, étoit la peur de prendre ſans le ſavoir la place d'honneur qu'il ne *connoiſſoit* point ; & il réſolut de s'en divertir. Il continua donc de ſe défendre de ſe mettre à table le premier, & ce *conflit* de civilitez mutuelles dura ſi longtems, qu'enfin je les *pouſſai* l'un & l'autre ſur deux fauteuils.

Durant le ſouper, PIANETTI nous dit cent choſes pleines d'eſprit, & je crus reconnoitre en tous ſes diſcours des marques d'un *bon naturel*, qui me le firent aimer ;

mer. Mais FABRICIO qui ſe faiſoit un *plaiſir malin* de le *déſoler*, ne le laiſſa pas manger tranquillement, & il me fit, ſans que le ſuſſe, ſervir à ſes *mauvais deſſeins*. Il avoit remarqué que le jeune Génois croioit qu'on avoit envie de ſe *moquer* de lui. Il n'en falut pas davantage, pour mettre FABRICIO *en train* de *le faire* effectivement. De tems en tems il me parloit à l'*oreille*, il me diſoit des choſes plaiſantes, & il rioit *à gorge déployée* en regardant PIANETTI. Celui-ci rougiſſoit, baiſſoit les yeux, avoit la *mine inquiete*, & ne ſavoit quelle *poſture* tenir. Mais l'*impitoiable* FABRICIO ne diſcontinuoit point, & il le pouſſoit cruellement. Enfin je m'aperçus du trouble où le *pauvre garçon* étoit, & je priai FABRICIO de lui *faire grace*. Il le fit à ma conſidération, & par des honnêtetez particulieres, je remis l'eſprit du *malheureux* PIANETTI. Le reſte de la ſoirée ſe paſſa agréablement, & nous partimes le lendemain pour CHIOZZA où nous décendimes au Lion de S. Marc.

On nous mit à table avec trois Seigneurs Italiens, qui logeoient dans cette maiſon depuis un mois. La converſation fut languiſſante, & on ne parla que du tems qu'il faiſoit, des chemins & des bandits. Sur la fin du repas, FABRICIO *gliſſa* quelques mots de la Poëſie Italienne. Deux de ces Seigneurs, à qui cette matiere plaiſoit apparemment, continuèrent après lui, & bientôt

tôt nous parlames tous de vers. J'en ai quelques-uns, dit mon ami, que vous verrez peut-être volontiers, ils sont d'un Genois que je connois, jugez en. Il les lut aussi tôt d'un ton emphatique, & il en fit un long éloge. Cependant tout le monde les trouva pitoiables, & moi-même je me moquai de qui avoit été capable de faire un pareil galimathias. En effet c'étoit un ridicule amas de *faux brillans*, *d'épithetes fades*, *de descriptions puérilet* & de *termes vuides* de sens. *Monsieur*, dis-je à PIANETTI, *que pensez-vous de ce* magnifique *Phœbus*? *Moi*, dit-il, *que cela ne vaut rien. Comment*, repris-je, *que cela ne vaut rien! Dites donc que cela est* détestable, abominable, *qu'on ne fit jamais rien d'aussi mauvais*, *d'aussi plat. Que l'Auteur en devroit être fouetté aux quatre coins du Parnasse*, & banni *du sacré Mont à* perpetuité.

Imaginez-vous ce que deviendroit un Poëte, à qui on diroit *en face* de pareilles veritez. Tel devint PIANETTI, il rougissoit, le dépit étoit peint dans ses yeux, en un mot il avoit fait la piece en question, & FABRICIO la lui avoit *volée* subtilement. Je ne commençai qu'alors à *soupçonner* ce tour, & je fis si bien qu'on laissa en repos le *Poëte* & les *Vers*. Mais la *blessure* étoit faite, PIANETTI se *défioit* toujours de nous, & pendant quatre jours, j'eus des *peines infinies*

nies à le tranquilliſer ; mais enfin j'y réuſſis.

Six jours après, nous arrivames à VENISE, & nous voulumes ſaluer l'Oncle de PIANETTI. Mais nous ne le trouvames point, & nous ne parlames qu'à *Dona* LUCRETIA ſa Fille, à laquelle *ſon parent* nous préſenta. Jamais je n'ai rien vu au deſſus de la *beauté* de cette aimable perſonne, que la *juſteſſe* de ſon eſprit & la *droiture* de ſon cœur. J'en fus charmé d'abord, & FABRICIO le fut preſque autant que moi.

Nous y retournames pluſieurs jours de ſuite, & l'abſence du Pere nous en facilita les moiens. Mais un jour que nous y étions allez, mon ami, pour l'entendre chanter, ce qu'elle faiſoit comme un *Ange*; & moi, uniquement pour voir ſes *beaux yeux*, car j'étois *fera* d'elle ſans le ſavoir, nous apprimes qu'elle étoit allée à CHIOZZA avec Meſſer PAOLINO ſon Pere; & nous revinmes mal contents à l'aigle Couronné où nous logions.

Cependant je m'informai particuliérement de ce qui regardoit cette belle Venitienne ; & l'on m'aprit que ſa Mere étoit morte, qu'on vouloit la forcer d'épouſer un certain GIROLAMO jeune homme riche, qu'elle n'aimoit point, & qu'il devoit venir de RAGUSE dans deux mois. On ajouta à cela, que ce mariage-là paroiſſoit d'autant plus cer-

certain, que le Frere de GIOLAMO avoit épouſé déja la Sœur ainée de LUCRETIA. Qu'il eſt aiſé à un Amant de ſe ſédvire par de *chimériques viſions*! Juſqu'alors je n'avois preſque oſé m'abandonner aux *premiers tranſports* que j'avois ſentis pour D. LUCRETIA: outre cela j'avois craint de trouver un *rival formidable* à chaſſer de ſon eſprit. Dès que je ſus ces nouvelles, l'eſperance *entra* dans mon cœur, & l'amour y *entra* avec l'eſperance.

Une ſeule choſe m'*inquiétoit* encore, mais elle m'*inquiétoit* beaucoup. Son Pere étoit un de ces *opiniatres vieillards*, qui ne *démordroient* pas pour tout l'or du monde, de ce qu'ils ont une fois réſolu. Ils *veulent* une choſe aujourd'hui, préciſément par la raiſon qu'ils *l'ont voulue* hier; & ils croient qu'il eſt plus beau de s'entêter *ſans raiſon*, que de changer *avec raiſon*. Celui-ci s'étoit *fourré* dans la tête que ſa Fille ſeroit Madame GIROLAMA, & il faloit qu'elle le fut. Ainſi il n'oublioit rien pour cela, il la *catéchiſoit* du matin au ſoir; & il n'entroit non plus d'hommes chez lui, que dans le Temple de la *bonne Déeſſe*.

CHAP.

CHAP. VI.

Antonio arrive à Veniſe. Ses nouvelles amours. Il attrape un Marchand & un jeune homme.

JE ſentois donc que ſa maiſon étoit *inabordable*, & je prévoiois que le crédit du jeune PIANETTI ne me ſerviroit à rien. Le moien pourtant *de voir* D. LUCRETIA, ſi ce *Pere jaloux* s'y oppoſoit, & le moien *de vivre*, ſi je ne la voiois pas! Voila ou j'en étois à ſon retour, & tout habile que l'amour eſt, il ne m'avoit encore fourni aucun expedient qui me plût. Enfin il m'en vint un.

J'avois apris par une vieille qui avoit l'entrée chez le *vieux Marchand*, qu'il devoit, le jour ſuivant, ſortir avec ſa Fille, & la mener aux Devineresſes du BROGLIO. On ſait que ces femmes paroiſſent dans cette place au *Carnaval*; & que montées ſur une eſcabelle, comme la *Pithie* ſur le ſacré *Trepié*, elles vous mettent le bout d'un Cornet de fer blanc dans une oreille, & mettent leur bouche dans l'autre bout. Alors elles vous diſent *en ſureté* ce qu'elles jugent bon, & elles ne ſont entendues que de ceux qui *implorent* leur

leur ſecours. Je réſolus de me mettre parmi elles, & de dire la *bonne avanture* à Dona LUCRETIA. Il ne faloit pour cela qu'un habit. La *Vieille* à qui je déclarai mon deſſein me le donna : elle alla enſuite me chercher de la couleur jaune, pour me peindre le viſage, & avec deux ducats, je l'engageai à m'amener la belle *Curieuſe* de l'*avenir*.

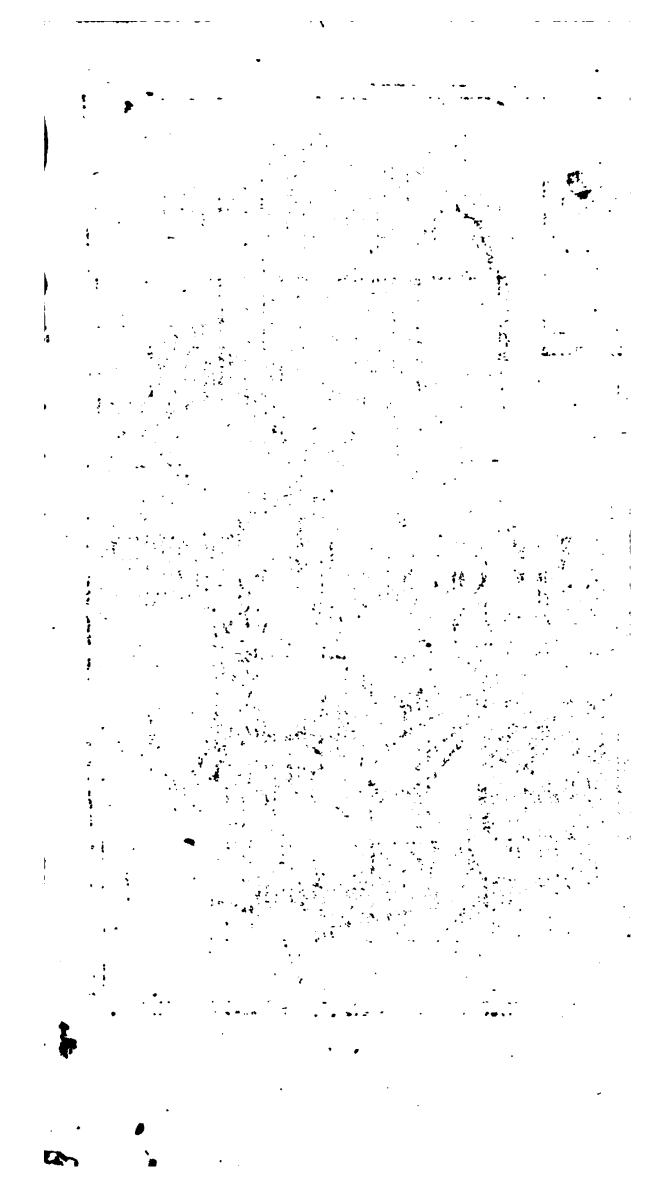
Elle n'y manqua pas, & le lendemain à ſix heures du ſoir, je vis ma *médiatrice* qui conduiſoit le Pere & la Fille à mon *eſcabeau*. Je treſſaillis de joie à la vûe de cette *aimable perſonne*, & le trouble *delicieux* que je ſentis, m'auroit trahi, ſi mon habit de femme n'avoit écarté les ſoupçons. LUCRETIA parut la premiere, & elle me conſulta pour *badiner*, ſur le mari qu'elle auroit. Je lui répondis par le tuiau, que ſon Pere lui *deſtinoit* un Marchand, mais que le Ciel lui *deſtinoit* un jeune Romain ; & *pour preuve de ce que je dis*, ajoutai-je, *il viendra avant trois jours, vous déclarer ſes ſentimens*.

Le vieux Marchand vint enſuite, & il m'interrogea ſur pluſieurs choſes auxquelles je répondis ce que je *voulus*. A la fin il me demanda, ſi le mariage qu'il méditoit, pourroit réuſſir ? A cette queſtion, *j'affectai* un grand embaras, & je feignis de le regarder avec attention. Après ces *grimaces perſuaſives*, je lui répondis, qu'il lui étoit inutile de l'eſpérer, & qu'un jeune

jeune *Gentilhomme*, qu'il ne connoissoit pas, le feroit changer de dessein.

Après ce discours qui le satisfit peu, il me donna de l'argent, & s'en alla. Je voulus m'en aller aussi; mais FABRICIO qui ne savoit rien, ni de mon amour, ni de mon déguisement, vint me demander ce que mon *Diable* m'avoit apris de lui. Je vis bien que le *Drole*, qui n'étoit rien moins que *crédule*, avoit envie de se moquer de la *Sorciere*, & elle se moqua du *moqueur*. J'embouchai donc le *tuian fatidique*, & je lui fis ce discours en des termes dignes de ma *nouvelle* profession. *Toi, mon beau fils*, lui dis-je, *toi être Comte de nom, Comte comme moi. Toi courir le Pais, chercher les avantures avec un autre garçon, & les trouver bonnes, quand il plaît à Dieu. Toi chercher à attraper ici des sots, & toi n'attraper point & être attrapé: Il n'en demanda* pas davantage, & il me jetta une piece d'argent au nez, d'un petit *air dépité*, qui me plût beaucoup.

Comme vous voiez, j'aurois bien pu finir *ma journée* par là, & elle auroit été assez *féconde* en avantures pour moi. Mais quand la *Fortune* est *en train* de se divertir, elle a de la peine à cesser. Certain jeune homme m'avoit trouvé *joli*, *malgré* le *fard jaunatre* dont je m'étois teint; & il m'avoit *lorgné* long tems *malgré* la présence de la foule qui environnoit mon *escabeau*. Dès qu'il me vit seul, il s'approcha



procha de moi, & à l'aide du tuïau, il m'apprit qu'il me prioit, non de lui *dire* sa bonne avanture, mais de la lui *donner*, & qu'il l'*achetoroit* bien.

Les *Sorcieres* du BRODLIO, pour avoir commerce avec les ennemis des hommes, ne haïssent pas *l'humanité*: de plus il m'avoit exposé des *besoins* d'une maniere si touchante, qu'il auroit attendri un *Diable* de vertu. Ainsi je me crus obligé *en conscience* à ne pas *éconduire* ce pauvre Amant; & je lui dis de me suivre, mais de loin, afin que j'eusse le tems de préparer *ma Mere* à le recevoir. Il m'obéït, & je le menai chez ma Vieille, à qui je fis part de mon projet. Elle en rit & elle me promit de m'aider. Elle n'y manqua pas, & dès que le *Galant Venetien* fut arrivé, elle me le présenta. *Voila*, me dit elle d'un air respectueux, *ce jeune homme que Madame m'a ordonné de lui amener.* J'avois eu le bonheur de trouver dans la maison de fort belles *pierreries* qu'elle avoit achetées de la part de LUCRETIA; je les avois mises, & quand il entra, je mettois mes jartieres, pour lui faire remarquer sur ma jambe un bas de soie brodé d'or. Lorsque je le vis, je feignis d'être faché d'avoir paru en cet état; & faisant *briller* à ses yeux un *magnifique diamant* que j'avois au doit, je lui fis ce discours.

Monsieur, lui dis-je, *vous avez été trompé par mes habits, je ne suis point ce que vous*

vous avez cru, & plut à Dieu que je le fuſſe. Je vivrois dans l'obſcurité, & peut-être dans l'indigence; mais je jouirois de la tranquillité que l'amour me ravit. Vous avez ſans doute entendu parler du Seigneur GERONIMO GIUSTINIANO *de* GENES. *Je ſuis ſa Fille, & j'étois deſtinée à épouſer l'Héritier de la maiſon des* FRANZONI. *La volonté de nos Peres avoit formé les nœuds de cette Alliance, l'amour avoit été d'intelligence avec nos Peres, & l'himen étoit près de ſerrer ces nœuds. Une jeune Venitienne les a rompus.* Don CARLO FRANZONE' *a oublié ſon devoir, & il l'a ſuivie ici. J'ai ſuivi ſecretement.* D. CARLO, *& l'argent que j'ai repandu, m'a fait pénétrer leurs ſecrets. Enfin j'appris hier, qu'ils devoient aujourd'hui conſulter les devineresſes du* BROGLIO. *Je me ſuis miſe parmi ces femmes, comme vous avez vu: mon but étoit de leur inſpirer par mes prédictions des défiances réciproques, & j'avois obtenu d'une femme de ma rivale, qu'elle ne l'amèneroit avec mon Amant. Mais ils ne ſont point venus, & je viens d'aprendre par cette vieille, que ſous prétexte d'aller au* BROGLIO, *elle eſt allée avec ſon indigne Galant à* RIPA. *Je ne ſais, Monſieur, je que vous penſerez de la foibleſſe que je vais vous montrer, mais je crois que vous en aurez pitié. Oui, Monſieur, je ne ſuis plus maitreſſe de moi, & je veux me vanger de mon perfide* CARLO. *Dès que je vous ai vu, je vous ai regardé comme celui*

lui qui devoit m'aider. Me tromperois-je? Je compte que non, & vous pouvez conter vous, si vous m'immolez mes ennemis, sur la plus précieuse récompense qu'une Fille comme moi puisse accorder.

Pendant ce discours, le Venitien qui n'étoit *brave* qu'en Venitien, n'avoit pu dissimuler la répugnance qu'il avoit à punir FRANZONE'. Je m'en apperçus & j'en fus ravi. Cependant je dissipai sa fraieur, en l'assurant que FRANZONE' étoit sans armes, & qu'il en viendroit aisément à bout. Ensuite je lui *peignis* un homme *tel* qu'il me plut, certain qu'il n'en trouveroit point un, *tel* que je le lui *peignois*; & je le vis *partir*, & repasser un instant après, avec un cheval qu'il avoit pris chez lui.

Je *partis* aussi-tôt moi-même, & j'allai retrouver FABRICIO qui m'attendoit impatiemment. Je me mis à table avec lui, & nous soupames, sans qu'il parlat beaucoup. Mais je me doutai bien qu'il en avoit *envie* & qu'il n'osoit, de peur de s'attirer des *railleries* de moi. Je crus donc devoir commencer, pour le mettre en train, & je lui dis que j'avois eu la curioyté de consulter une des devineresses du BROGLIO; & qu'elle m'avoit dit de moi-même des choses que nous deux seuls savions. *Parbleu*, dit FABRICIO, *je l'ai consultée aussi, & elle m'a étonné par sa pénétration; mais que vous a-t'elle dit?* Je lui

rapotai là-dessus à peu près les *mêmes paroles* dont je m'étois servi, & je mis FABRICIO dans un étonnement plus grand encore que le premier. ANTONIO, me dit-il, *il n'est pas possible que cette coquine ait deviné tout cela: on m'a trompé. Mais qui pourroit ce être? je n'y conçois rien. Moi,* lui dis-je d'un air froid, *je m'étois déguisé ainsi pour me divertir des Curieux, & vous m'en avez donné une occasion que je n'attendois pas.*

Quoiqu'il me parut mécontent de ce tour, je ne laissai pas de lui raporter celui que j'avois fait à *mon Amant*, & je lui communiquai les moiens que j'avois de l'achever. Aparemment, de voir que j'en avois dupé d'autres que lui, le consola; car il m'offrit son secours, & nous montames d'abord à cheval, pour aller trouver le *vangeur* de la *Signora* GIUSTINIANO. Il étoit encore caché derriére desarbres sur le chemin de RIPA, où il trembloit de *froid & crainte*; & je crois qu'il y prioit Dieu *en son cœur*, de l'éxempter de la *vision* du terrible FRANZOSE. Mais c'étoit en vain, & les efforts qu'il fit pour fuir, quand il nous entendit l'apeller, ne lui servirent guéres plus. Nous l'attrapames en un instant, & FABRICIO, en lui appuiant un pistolet vuide sur la tête, lui demanda ce qu'il faisoit là, & s'il n'étoit pas le Ministre de la vangeance de la Signora GIUSTINIANO. Jamais

mais le *pacifique* Venitien ne s'étoit trouvé à pareille Fête, & il jugea que le meilleur pour lui, étoit d'avouer tout. Il avoua donc la *commission* dont on l'avoit chargé; & il proteſta qu'il l'avoit priſe à regret, & pour ne pas donner *mauvaiſe opinion* de ſon courage à la Fille du Seigneur GIUSTINIANO: Mais qu'il n'auroit jamais attaqué le *Signor* FRANZONE.

FABRICIO feignit de ſe ſatisfaire de cette raiſon, & il lui permit de *retourner* à VENISE, à condition de *ne retourner* jamais chez la *cruelle Signora*, qu'il lui défendit de voir, ſous peine de la vie. Nous reprîmes enſuite la route de VENISE, & nous laiſſames le pauvre Venitien, qui nous ſuivoit à petit pas, rentrer chez lui.

CHAP. VII.

Double bonheur de D. Antonio. Son avanture avec une Dame inconnue. L'agréable ſuite qu'elle a.

DEux jours après, FABRICIO & moi nous allames voir le Pere de Dona LUCRETIA, en qualité d'*amis* de PIANETTI. Comme ſon Neveu lui avoit dit qui nous étions, il nous traita un peu mieux qu'il n'auroit fait; & je m'apperçus

même, qu'il me *distingua* autant par ſes honnetetez, que je me *diſtinguai* par celles que je lui fis. Cependant nous ne *vimes* point ſa Fille, & nous n'oſames pas lui demander à la *voir*. Avec tout cela, je fus content de ma viſite, & je crus avoir aſſez gagné, de n'avoir point été rebuté par ce *Bourru*. Je réſolus donc de continuer à lui rendre des devoirs, & de ne ménager aucun argent, pour faire connoître ma paſſion à ſon *aimable Fille*. Juſtement j'en avois *gagné* beaucoup au jeu le jour précédent, ainſi il ne me *coutoit* rien.

Il ne me manquoit plus qu'un *prétexte plauſible* de rendre des viſites à l'*incommode vieillard*, & la connoiſſance que j'avois faite avec PIANETTI, en fut un pour moi. J'allois donc aſſez ſouvent viſiter le Neveu; je le trouvois toujours avec ſon Oncle, & l'un & l'autre me traitoient d'une maniere pleine de *civilité*. Je ne ſais ſi la prédiction *opéra* dans la ſuite; mais bientôt je les vis changer à mon égard, & me témoigner tous les deux une *tendre amitié*. Cependant je craignis de la perdre, ſi je parlois de DONA LUCRETIA; & j'aimai mieux *attendre* de la Fortune une occaſion favorable de faire connoître ma paſſion, que de m'expoſer en la cherchant, à ne la rencontrer jamais.

Quelque temps après, un *valet* que j'avois pris à VENISE, & qui me ſervoit d'ef-

d'*espion*, vint m'aprendre que LUCRETIA étoit seule au Logis. J'y *volai* d'abord, & j'eus le bonheur de me voir près de cette aimable Fille. Mais ce pensa être tout. Je fûs saisi à sa vue: je voulus parler, & la *honte* que je sentois de la tromper par un faux recit de ce que j'étois, m'en empêcha long-tems. L'*amour* l'emporta à la fin, & je lui découvris en tremblant *celui* qu'elle m'avoit inspiré. J'ajoutai en *rougissant* mille fois, que j'étois d'une condition élevée, que *mon* pere autoriseroit ce que je faisois, & que le *sien* ne le désavouroit pas: qu'il avoit déja conçu pour moi, une tendresse qui me répondoit de *son consentement*, & que je ne craignois plus que le refus qu'elle me feroit *du sien*.

Quand on *dit bien* les choses, on est sûr de toucher, & quand on aime, on les *dit bien*. LUCRETIA ne parut pas mécontente de ma déclaration, & elle m'assura même qu'elle ne s'opposeroit jamais à mon bonheur. Elle me laissa après m'avoir dit cela, & je retournai chez FABRICIO, bien *plus leger* que je n'en étois sorti. Car une *déclaration* à faire *pése* beaucoup.

Lorsque j'entrai, il jouoit avec deux Marchands CALABROIS, & cent pistoles qu'il avoit perdues déja, le mettoient de *mauvaise humeur*. Je pris son jeu, la *chance* tourna en un instant, & je me vis trois cent pistoles de gain, à la fin du

jour. Le *bonheur* avec lequel je venois de jouer m'encouragea: je voulus continuer, mais ils ne le *voulurent* point, & je fus obligé de me contenter de mon gain.

L'amour ne me fut pas moins *favorable* que le jeu; & j'eus le plaisir de voir presque tous les jours à l'Eglise Dona LUCRETIA, & de trouver PAOLINO son Pere toujours également *charmé* de moi. Je profitai de ces dispositions où il étoit, pour continuer mon commerce avec PIANETTI; & je fis à ce *jeune homme* un aveu naturel de ma passion pour sa *belle Cousine*. Il me témoigna qu'il en étoit ravi, & qu'il n'oublieroit rien pour me servir auprès d'elle. Dès le soir même, il lui parla, comme il me l'avoit promis, il en parla encore à une de ses *Tantes*; & il leur dit tant de bien de moi, qu'il les *détermina* l'une & l'autre à se déclarer en ma faveur.

Quinze jours après, je reçus une Lettre d'une *Dame inconnue* qui m'invitoit à l'aller voir, sur les neuf heures du soir. Je montrai d'abord la Lettre à FABRICIO, & je lui demandai ce qu'il me conseilloit de faire dans cette occasion. *Ceci sent l'aventure*, me dit-il, *& je crains que vous ne trouviez à* VENISE *quelque* CLARA DORIA, *qui se métamorphose à la fineur* Signora THOMASELLI. Cependant je n'écoutai point cet avis, je pris mon épée, un poignard & mon valet avec moi, & me rendis cette

cette Compagnie je me crus en ſureté, & je me rendis à l'*aſſignation*.

La Dame qui m'y attendoit, avoit *aſſez* de jeuneſſe, *beaucoup* de beauté, & *plus* d'eſprit encore que de jeuneſſe & de beauté. Un *negligé* plein d'art donnoit à tous ſes traits une *langueur touchante*, & enfin elle ſembloit faite pour *être aimée* & pour *aimer*. Mais ſi ſa perſonne me ſurprit, le diſcours qu'elle me tint, me ſurprit bien plus. *Monſieur*, me dit-elle, *ce que je viens de faire, pourroit être mal interprété: ainſi je dois le juſtifier d'abord; car je ſerois au déſeſpoir qu'une perſonne que j'eſtime autant que vous, eut des raiſons de me mépriſer. Sachez donc*, ajouta-t'elle, *que je ſuis Veuve d'un noble Venitien, & que des biens aſſez conſidérables que je poſſede, me mettent en état de me choiſir un époux à mon gré. Après vous avoir vû, je me ſuis informé exactement de vous, je vous ai trouvé tel. Voiez maintenant ſi une alliance entre nos deux maiſons, pourroit faire votre bonheur, comme elle feroit le mien.*

Je vous avoue que je n'avois pas prévu, qu'un pareil *rendez-vous* dût ſe terminer ainſi; & je fus ſi étonné de *cette Harangue*, que je ne ſongeois pas à répondre à celle qui me la faiſoit. Cependant je revins de ma ſurpriſe, mais je retombai dans un *nouvel embarras*. Je ne ſavois ſi l'on ne vouloit pas ſe *moquer* de moi: [illegible] parlat ſincérement, je fus

fois ma fortune en acceptant ces *offres flateuses*, mais je perdois LUCRETIA: enfin je ne pouvois me *résoudre* à dire à une Dame si digne de la passion d'un honnête homme, qu'une *autre* qu'elle m'avoit touché.

Elle s'aperçut des differentes pensées qui m'agitoient, & elle me demanda d'un air indigné, si je tarderois encore à me déterminer. *Non, Madame*, lui dis-je, *je le suis déja par une personne qui seule dans l'univers peut me rendre excusable, de ne pas profiter du bonheur que vous me présentez. En un mot, j'aime* LUCRETIA. *Aimez-la donc*, me dit-elle, *dites le lui, je ne m'y opposerai pas. Un amant tel que vous se perd sans regret.*

A peine eut elle achevé ces mots, qu'elle sonna, & LUCRETIA entra dans l'appartement où nous étions. *Tenez, ma belle Niéce*, lui dit la Dame en riant, *voila votre amant que j'ai voulu débaucher; mais il a triomphé de mes efforts, ou plutôt, vos charmes ont triomphé des miens. Je vous le rends. Adieu.* En même tems elle se retira dans un autre apartement, & je demeurai avec LUCRETIA. La *joie* brilloit dans les yeux de cette aimable personne, & je sentois qu'elle me savoit bon gré, d'avoir resisté à l'épreuve, où elle m'avoit mis de concert avec sa *Tante*. Jugez quel plaisir je *goutois*, à la vue de celui que ma Maitresse ne pouvoit *dissimuler*. Je lui disois,

fois les choſes les plus tendres, je baiſois ſes mains, elle ne s'y *oppoſoit* qu'à demi; & la tendreſſe de ſes regards m'aſſuroit qu'elle ne s'y *oppoſoit* que par pudeur.

Enfin il falut nous ſéparer: la Tante vint nous interrompre, en nous aſſurant qu'elle travailleroit auprès du Pere de LUCRETIA pour nous; & je me retirai à notre *Auberge*, à près de minuit. Dès que FABRICIO me vit de retour, il me demanda ce qui venoit de m'arriver, & ſi l'on m'avoit ôté *la bourſe*, ou bien ſi l'on s'étoit contenté *du cœur*. *Oui*, lui dis-je, *on s'en eſt contenté, mais j'aurois donné la bourſe encore, ſi l'on avoit voulu l'exiger.* Je lui racontai enſuite mon amour dont je lui avois fait un myſtere, & j'eus la joie de voir qu'il l'aprouvoit.

Je retournai le lendemain chez l'*officieuſe Tante*. Mais on me dit qu'elle étoit allée ramener LUCRETIA, qui avoit couché chez elle; & qu'elle m'*attendoit* chez le *vieux* PAOLINO. Auſſi-tôt que j'y fus entré, elle vint au devant de moi, & elle m'annonça que tout réuſſiſſoit au gré de mes vœux. PIANETTI me dit la même choſe en m'embraſſant, & le *Vieillard* ne m'aprit plus rien de nouveau, quand il me dit que la recherche que je faiſois de ſa Fille, lui faiſoit également d'honneur & de plaiſir. Je lui répondis dans les termes qu'une *ſincére réconnoiſſance* inſpire;

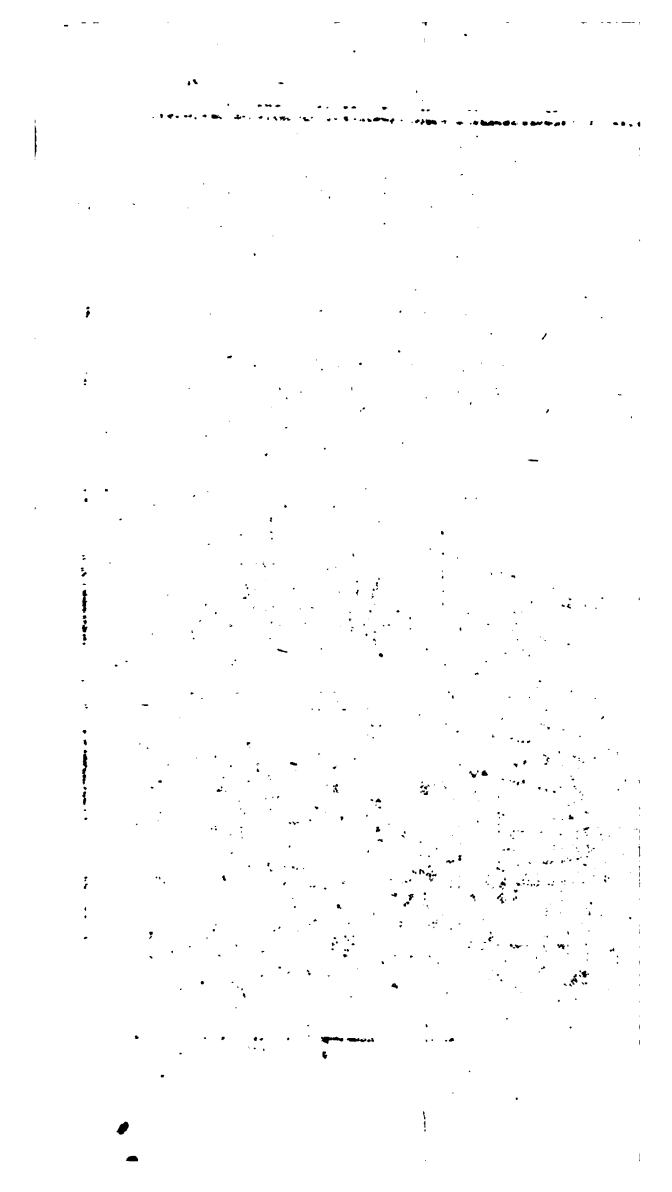
mais je lui fis encore mieux voir par *mes tranſports*, de quelle joie j'étois ſaiſi.

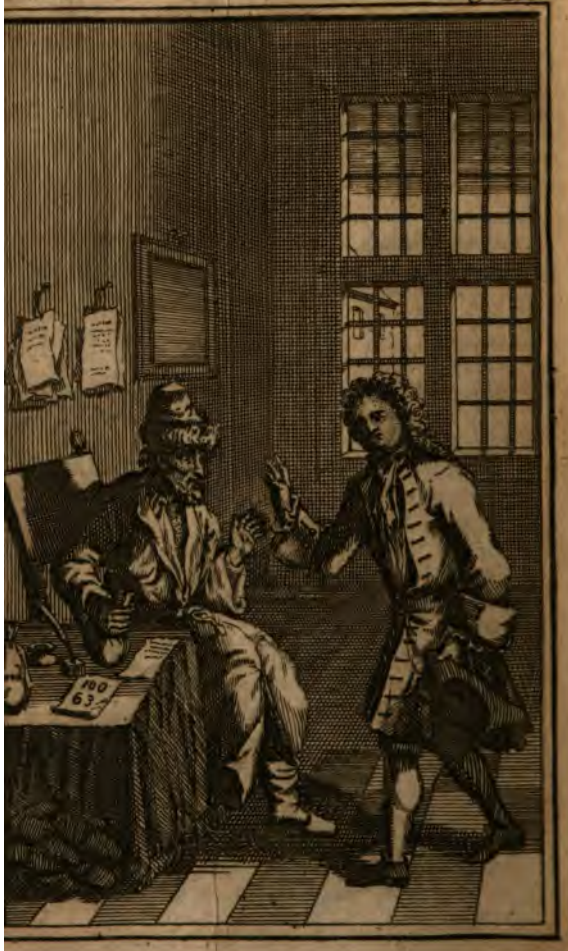
CHAP. VIII.

Généroſité d'Antonio. Sa Fortune change. Le déſeſpoir où il eſt. Il part pour Raguſe.

IL faloit pour cela obtenir du Comte MASSIMO dont je m'étois dit le Fils, un conſentement au mariage que je projettois. C'étoit ce qui faiſoit mon inquiétude, je la communiquai à FABRICIO, & je le priai de m'en tirer. Il demeura *embaraſſé à ce compliment*, & il me parut incertain de ce qu'il me répondroit. Effectivement la choſe en valoit la peine, & il s'agiſſoit pour conclure mon affaire, de contrefaire un faux conſentement. Cette *mauvaiſe foi* lui répugnoit. Cependant l'amitié qu'il avoit *pour moi* le détermina à hazarder ce coup, qu'il n'auroit peut-être pas fait *pour lui*. Dans l'inſtant même, il mit la main à l'œuvre, fit écrire des Lettres, & diſpoſa tout pour les faire recevoir du Pere de LUCRETIA.

Mais je penſai *gâter* moi-même les meſures que ce *généreux ami* avoit priſes pour moi; & la *honte* que j'eus de trom-




100
63

tromper une jeune Demoiſelle qui le méritoit ſi peu, me fit réſoudre à lui avouer tout. Je trouvai un jour l'occaſion de lui parler ſans témoins, & j'en profitai pour lui découvrir *ma naiſſance.* Elle fut ſurpriſe de cet aveu, mais elle le fut plus encore de ma générosité. Elle la toucha, &, au lieu de concevoir du *mépris* pour un homme qui avoit voulu preſque la tromper, elle n'eut que de l'eſtime pour *ma ſincérité.* Elle me le témoigna dans l'inſtant par des *promeſſes réitérées*, qu'elle ne *changeroit* pas, quoique j'euſſe *changé* de condition; & je ſuis perſuadé qu'elle diſoit la verité, & que je l'aurois épouſée, ſi un *accident imprevû* ne s'y étoit oposé. Car ſon Pere n'en ſavoit rien, & elle ne lui en auroit rien déclaré.

Un jour que j'étois chez lui, un *Domeſtique* du Comte RAPHAELI y vint. Je ne le *vis* point, mais il me *vit*, & je fus ruiné. La ſurpriſe que cet homme témoigna en m'appercevant, en cauſa à PAOLINO; & le *ſoupçonneux Vieillard* ne pût s'empêcher de lui demander s'il me connoiſſoit. *Sans doute*, répondit celui-ci, *il s'appelle D.* ANTONIO *de* BUFFALIS. *Il eſt d'une Famille conſidérable de* MILAN, *& il a quitté ſa maiſon, depuis environ dix-huit mois.* Il joignit à ce recit, celui des avantures que j'avois euës, & il mit mon *prétendu Beaupere* dans un étonnement

nément qu'on ne peut exprimer. Cependant il ſut le *diſſimuler*, & perſonne ne s'apperçut des mouvemens qui l'agitoient.

Le lendemain, je retournai chez lui, il m'embraſſa à l'ordinaire, & je lui vis toujours un *viſage riant*. Pendant quinze jours encore, il me traita de la maniere du monde la plus tendre; & j'aurois été la victime de la *vengeance* qu'il méditoit, ſans une Lettre que LUCRETIA me donna, ſans qu'on la vit. Elle me marquoit que ma condition n'étoit plus ignorée de PAOLINO, qu'il avoit *découvert* tout, par le moien d'un Page du Comte RAPHAELLI; & qu'elle même avoit *découvert* ce ſecret par une Lettre de ſon Pere à GIROLAMO, qu'elle avoit trouvée par hazard. Elle ajoutoit ces mots. *Le Frere de* GIROLAMO *qui a épouſé ma Sœur doit bien-tôt venir ici avec elle, & je ne doute point qu'ils n'y viennent preſſer votre malheur & le mien*; & elle finiſſoit par un long détail des meſures que *Meſſer* PAOLINO prenoit avec mon rival, pour me punir. Jugez de ce que je devois ſentir à la vue d'un pareil billet: j'y apprenois que je perdois ma Maitreſſe & l'honneur: j'y voiois que le *perfide* PAOLINO, après m'avoir ravi LUCRETIA, le jour deſtiné à mon mariage, me livreroit à la *Juſtice* en qualité d'Impoſteur; & qu'il ne me cachoit juſques-là *ſon chagrin*, que pour avoir mes fauſſes atteſtations en main, & me faire

tomber dans le piége qu'il me préparoit. Enfin j'éprouvois tout à la fois les maux que cause la douleur d'être privé d'une perſonne qu'on *aime*, l'envie de ſe venger d'un traitre que l'on *hait*, le dépit d'avoir été trompé, & la crainte d'être déshonoré par un Arrêt infamant.

A la fin, je réſolus de diſſimuler à mon tour avec PAOLINO, de jouer ce traitre qui me jouoit, & d'aller à RAGUSE me battre avec l'*illuſtre Gendre* qu'il vouloit aſſocier à la vangeance qu'il méditoit. Mais avant tout, je brulai les *Lettres feintes* du Comte MASSIMO, dont j'avois eu deſſein de le *leurrer*, & j'en fis une au nom de ma Mere. La piece eſt *curieuſe*, & elle venoit comme de *cire* dans cette affaire. La voici.

MON FILS,

" *Après les ſoins que j'ai pris de vous donner une belle éducation, & la maniere dont vous y avez répondu toujours, j'attendois une autre récompenſe de vous; & je ne m'étois point préparée à la honteuſe conduite que vous tenez maintenant. Mais je veux bien vous épargner les reproches que merite votre action; & quelque déshonneur dont me couvre un Fils tel que vous, je ſens encore que je ſuis votre Mere, & je veux vous montrer que je le ſens. Venez donc, mon Fils, meritez le*

" *pardon que je ſuis prête à vous accorder :*
" *conſolez une Mere tendre que vous acca-*
" *blez de chagrin, & ſi vous n'êtes pas ma-*
" *rié avec la Fille du Seigneur* PAOLINO,
" *comme on m'a dit, accourez pour recevoir de*
" *ma main une épouſe plus digne de vous &*
" *de* LUCILLA *votre Mere.*

Dès que j'eus ce Billet qu'une femme de mes amies m'avoit fait, je courus chez PAOLINO, pour qui je l'avois *fabriqué*. Je lui avouai d'abord que je n'étois pas Fils du Comte MASSIMO, & je lui demandai pardon de cette *fourberie*, que l'*amour* m'avoit inſpirée, & dont je rougiſſois. Après cela, je lui racontai mon Hiſtoire, comme ſi je n'avois pas *ſû* qu'il la ſavoit; & je lui montrai la prétendue Lettre de *Dona* LUCILLA, qui me rapelloit. Je fis cette *fauſſe confidence* avec un *air* de ſincérité, qui *trompa* le fin Vieillard; & il y répondit avec un *air* de ſurpriſe & de bonté pour moi, qui ne me *trompa* nullement. Mais la réſolution que je lui marquai d'obéir à ma Mere, quoiqu'il en coutât à mon cœur, acheva de le faire *donner* dans le panneau; & il crut qu'il faloit que je fuſſe effectivement déterminé à rentrer chez mes parens, puiſque je renonçois à la poſſeſſion de LUCRETIA.

C'étoit ce que je ſouhaitois fort qu'il ſe perſuadat; car il auroit pu renverſer ce que je méditois contre lui, s'il m'avoit ſoupçonné de vouloir le duper. Je lui dis

enſuite adieu, je me ſéparai de ſon *aimable Fille* en pleurant ; & je retournai à l'Auberge, où j'écrivis *deux Lettres*, l'une pour elle, & l'autre pour FABRICIO. Je marquois à l'un & à l'autre les *mêmes choſes* à peu près, & je leur promettois d'être bien-tôt de retour. J'ajoutois dans celle qui étoit adreſſée à LUCRETIA, que j'allois travailler à rompre *mon* mariage à ROME, & le *ſien* avec GIROLAMO ; & qu'en moins de trois mois, elle verroit par ce que j'aurois fait, que perſonne au monde ne l'aimoit plus que moi. Je cacherai à l'inſtant ce Billet, que je lui fis rendre *en ſecret* par la *bonne femme*, qui m'avoit déja ſervi. Je mis enſuite l'autre ſur la table ; & après avoir pris quatre cent *ducats* qui m'appartenoient, deux diamants que j'avois gagnés la veille à un Noble Vénitien, & deux piſtolets de poche, qui ne m'abandonnoient jamais, je pris la route de MALAMOCCO. J'eus le bonheur d'y trouver un Vaiſſeau prêt à mettre à la voile, je m'y *embarquai*, & nous partimes deux heures après.

CHAP.

CHAP. IX.

Métamorphose inopinée du Capitaine qui conduisoit Antonio.

J'Ai déja dit que j'avois dessein d'aller trouver GIROLAMO qui m'enlevoit ma *chere* LUCRETIA, de l'appeller en *duel* & de le forcer à *renoncer* à ses prétentions, où à la vie. Il faloit être aussi *amoureux* que je l'étois, pour être aussi *fou*. GIROLAMO pouvoit avoir l'avantage *sur moi*, que j'esperois *sur lui*. Quand j'aurois été le plus *fort*, il auroit fait peu de cas d'une promesse arrachée par la *force*. Il auroit même pu faire mettre en prison ou me faire assassiner; & enfin quand rien de tout cela n'auroit été, mon mariage prétendu avec LUCRETIA, ou n'auroit pas été conclu, ou il auroit été bientôt rompu par ses parens, ou par les miens. Cependant je m'applaudissois de ce *projet ridicule*, & notre Navire, qui étoit un *excellent voilier*, me paroissoit encore trop lent. Mais pour fatiguer mon impatience naturelle, le lendemain de notre départ, le vent devint contraire, & nous ne fimes que *louvoier* deux jours entiers.

Pendant ce tems-là, je liai connoissance avec le Capitaine de notre Vaisseau. C'étoit un homme de vingt-huit ans, bien-

bien-fait, ſpirituel, brave, d'une *politeſſe* rare parmi des *Officiers de Marine*, & d'une *érudition* peu commune parmi *toutes ſortes d'Officiers*. Enfin on ne pouvoit trouver tant de belles qualitez, que dans un *Héros* de *Roman*, ou dans lui; & je ne me ſerois jamais ennuié avec lui, s'il avoit été poſſible que je ne m'ennuiaſſe pas.

Le même bonheur qui m'avoit procuré l'amitié de ce galant homme, lui procura la vie. Le ſecond jour de la Navigation, j'étois couché dans la chambre de poupe, &, en *loial amant*, j'avois les yeux ouverts, & je penſois à la *belle* LUCRETIA. Tout d'un coup j'entendis ouvrir une porte, & des gens avancer à petit bruit. Là mes *méditations amoureuſes* finirent, je ne ſongeai qu'à conſerver ma précieuſe bourſe; & je pris doucement mes piſtolets, que j'avois mis à côté de moi. Heureuſement j'étois dans un endroit obſcur, & la Lune brilloit ſur mes *prétendus voleurs*. Cela fut cauſe que j'aperçus leurs armes, & que je me doutai de *leur funeſte deſſein*. Je criai d'abord *au meurtre*, & en même tems je lâchai deux bales qui couchèrent *leur homme* ſur le carreau. Le Capitaine ſe ſaiſit de ſon épée, & les aſſaſſins ſortirent précipitamment. Mais ils n'allèrent pas loin, & les Soldats en arrêtèrent *deux* qui ſe *mêloient* dans la foule, tandis que le *troiſieme* ſe jetta dans la mer, où il fut englouti dans l'in-

l'inſtant. On aſſembla à la hâte les premiers *Officiers*, ils firent le procès des deux malheureux; & en moins d'une heure, ils firent le crime, furent pris, convaincus, & noiez.

Ce ſervice m'attira de nouvelles marques d'amitié du Capitaine, & les *honnêtetez particulières* qu'il me fit, m'engagèrent à lui découvrir ce que je méditois. Il s'engagea lui-même à m'y ſervir, & il me dit qu'il en avoit un moien ſûr. Je lui demandai ce que c'étoit; mais il ne voulut pas me l'avouer, & il m'aſſura ſeulement, qu'il mettroit mon homme en état de ne m'*incommoder* de long-tems.

Lorſque nous fumes arrivez à RAGUSE, il me mena loger avec lui; & il me pria de ne me point *montrer*, & d'attendre ma vangeance de *lui ſeul*. J'étois ſi perſuadé de ſa *probité*, que je ne pus m'imaginer qu'il dût en *agir mal*. Ainſi je me repoſai entierement ſur ſa parole, & je demeurai caché, tandis qu'il *fit* dans la Ville tout ce qui l'y avoit *appellé*. La veille de notre départ, il me ramena au Vaiſſeau, & il me dit en y arrivant que j'aurois *bonne compagnie* le ſoir, & qu'il me donneroit un *régal délicieux*. Effectivement je remarquai qu'on préparoit tout pour un *ſuperbe ſoupé*, que l'on ornoit un *bufet* magnifique; & que le Maître d'Hôtel couvroit déja une grande table dans la chambre de *Poupe*. Tous les Ca-

Canons de notre *bord* paroiſſoient, un nombre prodigieux de *flames* réjouiſſoit la vue, & la *joie* regnoit d'avance parmi les Matelots & les Soldats.

Sur le ſoir, pluſieurs *Negotians* VENITIENS qui étoient établis à RAGUSE, arrivèrent dans de *magnifiques Chaloupes*; & ils vinrent ſaluer le *Capitaine*, qui les attendoit avec plus d'impatience encore que moi, quoi que j'y euſſe intérêt auſſi. Après les *complimens mutuels* qu'il fit & qu'il reçut, il me tira à quartier, & il m'averſit que le *Signor* GIROLAMO étoit des nôtres, & que j'en ſerois le maitre bientôt. *Mais je ne vous le montrerai pas*, me dit-il, *car vous voudriez peut-être, faire* le mauvais, *& je ne veux pas que vous le faſſiez. Ainſi ſoupez en repos, & laiſſez ſouper le pauvre garçon, après cela je ne m'oppoſe plus à rien.* En même tems, il me quitta, & il alla retrouver ſes nouveaux *Convives*, qu'il régala d'une *ſalve* de tout ſon Canon.

On ſe mit enſuite à table, & nous fumes ſervis avec une *délicateſſe exquiſe*. Une *Muſique guerriere* que le bruit des Canons interrompoit de tems en tems, une *illumination ſuperbe*, & un *beau feu* d'artifice achevèrent d'inſpirer la joie par tout; & je paſſai la plus agréable nuit, ou du moins la plus agréable ſoirée du monde; car il n'étoit qu'onze heures, lorſ-

lorſqu'une *certaine liqueur* que j'avois bue, m'obligea de me coucher.

Le lendemain, je ne me reveillai qu'à neuf heures du matin, & je me vis avec la derniere *ſurpriſe* en *pleine mer*, & environné de Soldats Turcs qui ſembloient ſe préparer au combat. Je jettai à l'inſtant les yeux ſur l'eau, & je vis deux *gros vaiſſeaux* qui venoient *à force* de voiles ſur nous, & qui nous *lâcherent* d'abord deux *bordées*, chacune de trente Canons. Quand on n'a jamais vû le ſpectacle effraiant d'un combat de mer, il eſt permis d'en être étonné. Auſſi le fus-je un peu de tems, mais je me remis, & apparemment la vigueur que témoignoient les TURCS, m'en inſpira auſſi. Quoiqu'il en ſoit, notre Vaiſſeau fit un *feu continuel*, le vent le favoriſa, & la *legereté merveilleuſe* avec laquelle il ſe tournoit, lui donna un avantage conſidérable. Enfin les *deux* Vaiſſeaux qui paroiſſoient en mauvais état, s'éloignèrent un peu du nôtre, les TURCS emploiérent cet intervalle à *réparer* leurs forces & leur Navire; & je me ſervis de l'occaſion, pour parler au *Capitaine* TURC.

C'étoit celui qui m'avoit conduit à RAGUSE, & je ne l'aurois reconnu qu'avec peine ſous ſon TURBAN, ſi je ne l'avois pas remarqué pendant le combat, où il fit paroitre une intrepidité étonnante. *Seigneur*, lui dis-je *que vois*

je-

je ? par quel prodige êtes vous devenus TURCS? *que ſont devenus les Convives d'hier, & pourquoi des Venitiens nous attaquent-ils aujourd'hui ? Vous m'en demandez beaucoup*, me dit-il, *cependant je vous ſatisferai en peu de mots. Le Navire où vous êtes m'appartient & eſt Turc, ainſi il n'eſt arrivé en nous aucun changement. Ceux qui ont ſoupé hier ici, y ſont encore; & c'eſt pour les arracher de nos mains, que ces Vaiſſeaux Raguſiens ſont venus. Et moi*, lui dis-je, *ſuis-je Eſclave? Non*, me répondit-il, *vous êtes libre, & je ſuis votre Ami* CODGI HUSSEYN. *Je vous en donnerai des marques bien-tôt, & je vous en aprendrai davantage. En attendant, je vais tâcher d'enlever les deux Galéaſſes ennemies.*

A ſa valeur & à ſon nom, je reconnus ce *terrible Corſaire* dont j'avois entendu cent fois raconter des *actions inouies*. Je ne ſais quel *caractère magique* à la *Vertu*, qui la fait aimer par tout. Mais je ne pûs m'empêcher d'admirer celle de *cet ennemi* des CHRETIENS, & lors même que je plaignois le triſte ſort des RAGUSIENS, je ne fus pas le maitre de lui refuſer des louanges.

En même tems, il alla donner ſes ordres par tout, & vers le ſoir il atteignit ſes ennemis qui ne s'attendoient pas à cette nouvelle charge, & qui ne la pouvoient ſoutenir. La *premiere attaque* n'étoit rien

au

au prix de celle-ci. La *nuit* qui arriva preſque auſſi-tôt, une *tempête* qui commença à s'élever, & le *déſeſpoir* des Chrétiens, tout rédoubla l'*horreur* de ce ſpectacle affreux par lui-même. Enfin les TURCS remportèrent une *victoire complete*, ils prirent un Vaiſſeau, & coulèrent l'autre à fonds.

Après la bataille, on fit décendre les RAGUSIENS au *fonds de cale* de leur Navire, & on les *déſarma* tous. On travailla enſuite à y raccommoder les brèches de notre Canon, on fit la même choſe dans le nôtre; & HUSSEYN mit tous ſes ſoins à les conſerver tous deux. Cependant la tempête devenoit plus forte, & il étoit également dangereux, de demeurer en pleine mer, ou de chercher un Port. Enfin au bout de trois jours, le *Ciel s'éclaircit*, & le vent diminua. Mais le Navire où nous étions étoit endommagé, & nous n'arrivames qu'après des inquiétudes continuelles à ALGER, où le Capitaine mit ſa Priſe à couvert. Elle étoit compoſée de vingt-deux VENITIENS, de ſoixante & ſix *hommes d'équipage* RAGUSIENS, & d'un Vaiſſeau. Tous les priſonniers furent mis à la chaine, & on les vendit dans le grand BAZAR; & le Navire qu'ils avoient monté, fut équipé en courſe. Ainſi HUSSEYN gagna une ſomme immenſe, en moins d'un mois & demi.

Dès que ces choſes qui l'avoient *occupé*

cupé furent faites, il vint me prendre dans le CARVANSERA où il m'avoit logé, & il me mena à une Maiſon magnifique qu'il avoit bâtie à quatre milles d'ALGER. Lorſque nous fumes dans cet endroit, où mon *Conducteur* avoit réuni les delices & le bon gout des *Palais* ITALIENS avec la magnificence ordinaire chez les BARBARES, il me demanda en riant, ce que je penſois de lui. *Moi*, lui-dis-je? *Je trouve vous tantôt Italien, tantôt Turc, mais toujours le plus honnête homme du monde. Au reſte, ni ce que m'avez déja dit, ni ce que j'ai vu de mes propres yeux, rien ne m'éclaircit aſſez ſur la conduite, que vous avez tenue avec les* VENITIENS.

Je vais vous en éclaircir, me dit-il, *& je l'aurois déja fait, ſi le danger extrême que couroient nos deux Vaiſſeaux, & la crainte continuelle où nous étions des Chrétiens, m'en avoient laiſſé le tems. Il y a un mois que j'arrivai à* VENISE, *où mon deſſein étoit d'enlever un Senateur diſtingué. Pour y réuſſir, je contrefis de fauſſes commiſſions du* GRAND DUC, *je me mis dans mon Vaiſſeau que des Matelots* ITALIENS, *& tout le monde fut trompé par ces belles aparences. Enfin je vins à bout de ce que j'avois projetté, & la nuit qui précéda notre départ, ſix de mes gens trouvèrent mon homme au ſortir de chez une* certaine Grecque, *qui m'en avoit averti. Ils ne perdirent point de tems, & après lui avoir fermé la bouche, ils l'a-*

l'amenèrent à bord ſans bruit, & je le fis charger de fers.

Comme j'avois permiſſion de ſortir, je me diſpoſai dans l'inſtant à mettre à la voile, mais le mauvais tems m'en empêcha. Vous vintes pendant ce tems là, le vent étoit changé, & nous allions partir. Cependant je vous reçus, parceque votre priſe me paroiſſoit bonne.

Le lendemain, vous me ſauvates la vie, que trois Soldats & un Officier avoient réſolu de m'ôter. Comme vous n'avez pas ſû ce qui ſe paſſa alors, je vous dirai que ces ſcélérats avoient été gagnez par le Sénateur que je vous ai dit, & qu'ils devoient me tuer. Enſuite ils l'auroient délivré, mis à leur tête; &, à force de belles promeſſes, on auroit engagé les autres à lui obéir, ou bien les paſſagers VENITIENS auxquels on auroit donné des armes, les y auroient obligez. Quand j'eus découvert cette conſpiration, j'en fis noier les Auteurs, de peur qu'on ne ſut par leur moien, qui nous étions, & que cela ne fit avorter mon entrepriſe ſur les Marchands VENITIENS. Je formai enſuite la réſolution de vous donner les premieres preuves de ma reconnoiſſance, & de vous vanger de GIROLAMO, en même tems que je me vangerois de tous les VENITIENS. Quand je fus arrivé à RAGUSE, je feignis donc d'être un Négociant de LIVOURNE, & le Commerce que j'y fis, m'attira de grandes civilitez des principaux VENITIENS qui y trafiquent conſidérablement.

ment. C'étoit juſtement ce que je demandois. *Enfin je leur dis adieu, & je les invitai à venir ſouper avec moi. Vous ſavez comme les choſes ſe paſſèrent pendant une partie du repas. Mais vous ignorez comme il finit, parceque je vous avois verſé de l'*opium. *J'en fis autant à mes aimables Convives, & lorſque je les vis* plonger *dans le ſommeil, je les envoiai tenir compagnie à leur illuſtre Concitoien.*

Mais GIROLAMO, lui dis-je, *qu'en avez vous fait, & pourquoi m'avez vous amené dans ce Païs-ci Quoi*, me dit HUSSEYN, *vous me paroiſſez bien impatient de retourner en* ITALIE, *& de vous battre avec votre rival! Je vous avertis pourtant que vous ne ferez ni l'un ni l'autre, car j'aime trop votre compagnie, pour me réſoudre à la perdre ſi-tôt; & j'ai vendu* votre GIROLAMO *à un Marchand* SYRIEN. *Cela ſe peut-il*, lui dis-je! *Oui*, reprit-il, *je l'ai fait, de peur qu'il n'alât* gâter vos affaires à VENISE, *& je me ſuis dépêché de le faire, de peur que vous ne me demandaſſiez ſa liberté. Car voila comme vous êtes, vous autres* amans biſarres. Vous ne vous *feriez point de ſcrupule de* tuer un Rival, & vous vous *en feriez un de le laiſſer* charger *de chaines. Au reſte vous ne devez pas vous ſavoir* mauvais gré *de ſa ſervitude, car vous n'en êtes pas* l'unique cauſe; *& je l'ai ſacrifié à ma haine particuliere contre le nom* VENITIEN. Ce dernier mot

me donna occaſion de lui demander la raiſon de l'*averſion extraordinaire*, que j'avois remarquée en lui contre cette République; & il me promit de m'en aprendre le véritable *ſujet* après la *troiſieme priere*.

Il me quitta en même tems, & il ſe retira pour ſe *purifier* & faire ſes prieres. Il revint enſuite me trouver, & il ſe diſpoſoit à ſatisfaire ma curioſité, lorſqu'on vint l'avertir qu'un de ſes Vaiſſeaux avoit fait une Priſe VENITIENNE, & que OMAR l'avoit *amenée* au port. Je le felicitai du bonheur qui accompagnoit ſes entrepriſes, & nous retournames à ALGER, où je me retirai dans le CARVANSERA.

Je fus pluſieurs jours ſans le revoir, parceque ſa Priſe lui avoit donné de grandes occupations. Cependant j'aurois paſſé agréablement ce tems-là, ſi j'avois pu trouver délicieux un lieu où LUCRETIA n'étoit point. HUSSEYN ne manquoit point de m'envoier le SORBET, & des *Liqueurs inconnues* parmi nous: il m'avoit meublé magnifiquement: la dépenſe que je faiſois, attiroit auprès de moi les principaux Négocians de la Ville; & je m'inſtruiſois des *mœurs*, des *coutumes*, & de la *Religion* de ces Peuples. Une ſeule choſe m'inquiétoit donc, c'eſt que je ne ſavois aucune voie de retourner à VENISE, & que je mourois d'envie d'y retourner. Enfin HUSSEYN revint me *prendre*, &

& il me mena une seconde fois à sa *maison* de campagne, où il me raconta l'Histoire suivante.

CHAP. X.

Histoire de Codgi Husseyn.

SEigneur, me dit-il, comme vous êtes ROMAIN, vous ignorez sans doute certaines particularitez qui regardent la *maniere orgueilleuse* dont VENISE gouverne ses sujets. Ainsi il est necessaire que je vous en instruise, afin que vous entendiez mieux mon recit. Lorsque cette *fiere Republique* sortit de ses LAGUNES, & qu'elle eut assujetti les *Peuples voisins*, elle n'oublia rien pour leur faire perdre l'envie de recouvrer leur *ancienne liberté*, & pour leur en ôter les moiens. Elle les accabla donc d'Impots onéreux, elle diminua leur Commerce, & elle affoiblit les Villes fortes. D'un autre coté, elle affecta de les éblouir par de *fausses apparences* d'équité & de modération, & cela suffit pour mettre la P[illegible] dans son parti. Il ne s'agissoit plus que d'abattre les *Nobles*, dont la puissance pouvoit devenir funeste à ces *nouveaux Tyrans*. Elle y réussit encore, en semant des divisions continuelles entre eux, & en les distinguant

des *Seigneurs* VENITIENS par le titre odieux de NOBLES de TERRE FERME, & par l'excluſion des dignitez publiques.

Don ALBERTO mon Pere étoit d'une de ces *malheureuſes familles*, qui faiſoient trembler le *Sénat*, parcequ'elle poſſédoit des *biens immenſes*, & que la vertu étoit un de ces *biens*. A peine fut-il en âge d'écouter ſon Pere, que ce *vénérable Vieillard* lui inſpira l'amour de la liberté, & de la vertu; & lui fit remarquer la conduite indigne que le *Sénat* tenoit avec la *Nobleſſe*, & les voies baſſes qu'il employoit pour la diviſer.

Cependant, lui diſoit-il ſouvent, *quand vous ſerez le Chef de votre Maiſon, ne ſongez jamais, mon Fils, à former d'entrepriſes pernicieuſes contre lui. Elles ſeroient funeſtes à vous même, & aux Peuples que vous engageriez dans votre revolte. Regardez donc mes conſeils, comme ceux d'un Vieillard à qui une facheuſe expérience a fait connoître combien il faut être ſur ſes gardes, pour n'être pas ſuſpect; & comme ceux d'un Pere tendre qui craint que vous ne le ſoiez un jour, & qui en mourroit de douleur. Ne prenez pas cet amour généreux de la liberté que je vous enſeigne, pour le déſir de délivrer votre Patrie. Vous ne le pourrez jamais, & nos Maitres ont ſi bien fait, que les Nobles ſe craignent mutuellement, que le Peuple les hait, & que les uns & les autres aiment ceux qui oppriment leur Païs. J'entens ſeulement un éloi-*

éloignement perpetuel de ces honteuſes flateries *que vos pareils ont la foibleſſe de prodiguer aux* Nobles Venitiens. *Oui, mon Fils, vivez d'une maniere à n'être jamais contraint de recourir à ces* laches manieres. *Entretenez une bonne* correſpondance *entre vos* voiſins. *Evitez les* querelles particulieres. *N'entrez point dans les* leurs, *Oubliez les* vôtres *propres. C'eſt ainſi que vous triompherez de* l'ingenieuſe malignité *des* Emiſſaires Venitiens; *& vous ſerez heureux* malgré vos richeſſes, *& l'envie qu'on aura de vous les* ravir.

Voila les Leçons que ce *ſage Seigneur* donnoit tous les jours à ſon Fils. D. ALBERTO ſentoit le malheur commun de ſa Patrie, & il le déploroit en fidelle Citoien, lorſque les diſgraces particuliéres de ſa maiſon, lui donnèrent de nouveaux ſujets de douleur.

Un jeune homme par une imprudence pardonable à ſon âge, avoit offenſé Don PANDOLFO CASTIGLIONE. Ce Seigneur qui étoit *voiſin* de mon Grand Pere, & qui avoit apris qu'il avoit donné un *azile* dans ſa Maiſon à ſon ennemi, alla l'y chercher ſuivi de ſix *aſſaſſins*; &, à la vue de ce Vieillard qui demandoit grace pour ce *jeune malheureux*, il le tua de pluſieurs coups de *poignard*. Il ſortit enſuite, mais les cris des Domeſtiques qui avoient vu cette *affreuſe action*, le firent arrêter dans l'inſtant; & la *Canaille*, *ennemie* perpetuelle

de la *Noblesse*, le conduisit elle-même en prison.

Dès le jour suivant, le PODESTA fit *instruire* son Procès, mon aieul se crut obligé de déposer contre lui; & Don PANDOLFE fut condamné à perdre la tête sur un *Echafaut*. Les Enfans du Mort se virent par là dépouillez des richesses considérables que leur *Maison* avoit dans le PADOUAN, & reduits à une *extreme necessité*. Mon grand Pere touché de leur malheur, leur offrit *généreusement* de se charger d'eux, & il les éleva avec les mêmes soins qu'il donnoit à l'*éducation* de D. ALBERTO. Mais cette bonté ne fit point oublier à ces *ingrats*, qu'il avoit eu quelque part à la condamnation de PANDOLFE. Le CAPITAINE *des armes*, qui *haïssoit* mon aieul, s'apperçut qu'ils le *haïssoient* encore plus que lui; & il les engagea par de *magnifiques promesses* de les faire rétablir dans leurs biens, à l'accuser d'avoir des *desseins dangereux* contre l'Etat.

Dans un *Gouvernement Tyrannique*, il suffit de pouvoir nuire, pour *être suspect*, & d'*être suspect*, pour être puni. Ainsi mon Grand-Pere, se vit presque en un instant, *accusé*, *enlevé* de son Palais, & *condamné* à la mort. Le *crédit* de ma Famille n'empêcha pas que cette *injuste sentence* ne fut éxecutée, & l'on ne fit grace à D. ALBERTO, que des *biens confisquez* qui lui furent remis. Les *Accusateurs*

teurs eurent auſſi une partie des leurs, & ils rachetèrent une *maiſon ſuperbe*, qui avoit apartenu à D. PANDOLFO CASTIGLIONE.

D. ALBERTO n'avoit alors que ſeize ans, & il étoit incapable encore de punir ſes ennemis, outre que D. CONSTANTIA ſa Mere avoit mis avec lui un *gouverneur* qui veilloit ſur ſes Actions. Ainſi il diſſimuloit ſa *juſte haine*, il écoutoit les priéres que ſa Mere lui faiſoit d'oublier la *noire ingratitude* des CASTIGLIONI; & il tachoit de diſſiper par une *feinte* modération, les fraieurs de cette tendre Mere. Il a dit même cent fois à ma Mere, qu'il auroit différé de vanger ſon Pere, juſqu'à la mort de D. CONSTANTIA, & qu'il lui auroit épargné ce chagrin, ſi eux-mêmes ne l'avoient pas *forcé* d'en prévenir le temps.

Il aimoit la Fille du Comte FLAMINIO BORSI, & ce Seigneur le préféra à D. ANNIBAL CASTIGLIONE qui la lui demandoit auſſi, mais qui avoit *moins* de bien. Deux mois après ce Mariage, mon Pere revenoit le ſoir chez lui, & il n'étoit accompagné que de deux *Eſtafiers*. Un homme qui marche avec une pareille ſuite, ne médite pas un *mauvais coup*. Cependant il *plut* au *Sénat* de l'en accuſer; & ſon innocence ne lui ſervit de rien. Mais je reviens à mon Hiſtoire que j'interrompois. Cinq hommes, à la tête deſquels étoient les deux Freres CASTIGLIONE,

vinrent l'attaquer, & l'un d'eux lui enfonça un coup de *poignard* dans le bras. Aux *cris* qu'il fit, ſes *Eſtafiers* ſe mirent en défence, & en tirant *leurs épées*, ils lui donnèrent le tems de mettre *la ſienne* à la main.

Jugez de quoi on eſt capable, quand on a *tout à la fois* à conſerver ſa *vie*, & à vanger la *mort* d'un Pere. La rage *précipitoit* les coups qu'il portoit à ces *aſſaſſins*, & le hazard plutôt que l'adreſſe les *conduiſoit*. Cependant il tua ANNIBAL CASTIGLIONE, le Frere d'ANNIBAL fut bleſſé d'un coup d'épée; & les meurtriers prirent la fuite, après avoir laiſſé ſur le *carreau* un des leurs. Tout *bleſſé* en un endroit qu'étoit mon Pere, il ſe traina juſqu'à ſon Palais, où ſa *nouvelle Epouſe* penſa mourir de douleur, en le voiant en cet état. Il n'y avoit pas un moment *à perdre* pour lui. Ainſi il prit à la hâte un *diamant* de la derniere beauté & une bourſe de cent *Sequins*; & il ſortit par une porte ſecrète de ſa maiſon que le Peuple venoit aſſiéger.

A peine il en étoit à trois cent pas, que la *Populace furieuſe* y entra en foule. On en pilla les *Meubles précieux*, ſous prétexte de chercher mon Pere par tout. Mon *Aieule* fut traitée indignement par ces miſérables, que les VENITIENS ont l'adreſſe d'irriter contre les premieres Familles de TERRE FERME; & les Domeſtiques mêmes

mes ne furent pas épargnez, malgré les offres que Dona CONSTANTIA & ma Mere faiſoient au Peuple. Quand ils eurent ſatisfait leur *avarice* & leur *fureur*, les uns trainèrent ma *Mere* & mon *Aieule* au *Palais* du PODESTAT, & les autres mirent le feu dans celui de D. ALBERTO, qui s'étoit ſauvé chez un Ami fidelle dans le BOULONNOIS.

Ce fut-là qu'il apprit toutes ces choſes, & que le Comte FLAMINIO BORSI lui écrivit ſecrètement que ſon *Epouſe* & D. CONSTANTIA s'étoient retirées chez lui: que la derniere y étoit *morte* de triſteſſe, dès le ſecond jour, & que la premiere étoit dans la plus triſte *ſituation* qu'on puiſſe imaginer. Quelles nouvelles pour un *Fils* & pour un *Epoux* qui a pour ſa Mere & pour ſon Epouſe une *véritable paſſion*? Mais ſes malheurs ne devoient pas ſe borner là. Le jeune CASTIGLIONE qui n'étoit pas encore mort, l'*accuſa* de l'avoir *attaqué*, lorſqu'il revenoit avec ſon Frere & un *ſeul Eſtafier*. Il ajouta à ces dépoſitions les plus *malignes circonſtances*, & le *Conſeil des Dix* voulut prendre lui-même connoiſſance de ce Procès.

On le lui porta donc, *orné* de toutes les couleurs que la *malice noire* du Comte CASTIGLIONE voulut lui faire prendre; & dès que ces *rigides Sénateurs* l'eurent entre les mains, on lui donna encore un plus mauvais tour. Cependant la *Juſtice*

de ſa cauſe, & les *ſollicitations* de ſon Beau-Pere faiſoient eſpérer encore un heureux ſuccès. La *mort* de ſon Perſécuteur qui *déſavoua*, avant de mourir, ce qu'il avoit avancé, & qui fit *dreſſer* un *acte authentique* de ſa déclaration, ſembloit encore devoir le *juſtifier* bien tôt. Mais le CONSEIL *des Dix* ne voulut pas perdre la *confiſcation* qu'il s'étoit promiſe. Ainſi on rappella la *prétendue conſpiration* de ſon Pere, on *regarda* D. ALBERTO comme un *digne Héritier* des pernicieux deſſeins de ce Pere; & les richeſſes qu'ils poſſédoit, contribuèrent à le faire *regarder* ainſi. Enfin il fut condamné par ces *équitables* Juges à perdre la vie, ſes biens furent adjugez au *Tréſor public*, ſes maiſons *démolies* & ſa tête *proſcrite*.

CHAP. XI.

Suite de l'Hiſtoire précédente.

D. ALBERTO, après ce terrible arrêt, ne ſe ſentant plus *en ſureté* dans toute l'ITALIE, réſolut d'en ſortir ſecrètement; & après avoir emprunté deux cent *ducats*, il ſe hazarda ſous des habits de voiageur à quitter ce *malheureux Païs*. Mais ce *déguiſement* ne trompa point ſes en-

ennemis, que le danger de laiſſer échaper un *pareil Criminel* inquiétoit beaucoup, & qui le *haiſſoient*, par ce qu'ils lui avoient donné ſujet de les *haïr* eux-mêmes Ainſi il courut un péril évident en traverſant les terres VENITIENNES; & un jour il n'évita d'être *tué*, qu'en ſe jettant dans une Riviére, où il penſa ſe *noier*, & où l'on n'*oſa* entrer après lui. Le lendemain, il alla loger dans une Auberge d'un *méchant Village*, & comme il étoit extrémement *fatigué*, il voulut ſe coucher d'abord. On lui donna un lit au fond d'une eſpece de *galerie*, où il y en avoit ſix. Il n'y fut gueres que *douze hommes* qui le cherchoient par tout, n'entraſſent dans le même endroit. Apres qu'ils eurent ſoupé, on les conduiſit aupres de mon Pere; & un d'eux ſans le reconnoitre, par ce qu'il avoit le *viſage caché*, ſe mit aupres de lui, tandis que les autres ſe *diſperſérent*, comme ils purent, ſur les autres lits. A la pointe du jour, Don ALBERTO, que l'arrivée de ces gens n'avoit point *reveillé*, fut *reveillé* par ſon inquiétude; & il vit leurs habits & la *fatale baguette* de leur Chef, qui étoit dans un Coin. *Appercevoir* ces hommes, & *ſe juger perdu* fut la même choſe pour lui. En effet s'il *ſortoit doucement*, ils pouvoient *ſortir* eux-mêmes du ſommeil dans lequel ils paroiſſoient enſevelis, & le reconnoitre du moins à *ſa fraieur*. S'il ne ſortoit pas, le danger étoit encore

plus grand. Enfin il ſe détermina au premier parti. Mais il eut beau faire, on l'entendit, lorſqu'il étoit près de quitter ce *funeſte apartement*; & les gardes furent d'abord *ſur pied*. Je ne puis *exprimer* ce qu'il ſentit dans ce moment; & lui même a dit à ma Mere, qu'il ne pouvoit *l'exprimer bien*, & que chaque fois qu'il y penſoit, la *peur glaçoit* tout ſon ſang. Cependant la prudence ne l'abandonna pas. Il ſe retourna *tranquillement* vers ces Gardes, & faiſant ſemblant d'eſſuier ſes yeux avec un mouchoir, il dit adieu à ceux - ci qui les avoient encore à demi fermez; & décendit en bas, pour ſeller ſon cheval. Heureuſement l'Hôte l'avoit déja préparé, ainſi il n'eut qu'à le paier, & il partit dans l'inſtant. Enfin il arriva à MILAN, où il alla loger chez Don DIEGO de SANTENAS; & ſon premier ſoin fut d'écrire à D. JULIA BORSI ſon Epouſe, qu'il s'étoit mis à couvert de la République, & qu'il étoit ſous la protection des ESPAGNOLS. Cette Dame reçut cette Lettre par un *Cavalier* CASTILLAN, & elle ſe diſpoſa en même tems à le ſuivre, & à ſuivre la Fortune de ſon Epoux.

Elle avoit prévu que pluſieurs *Eſpions* ſeroient attentifs à la conduite qu'elle tiendroit, & qu'ils obſerveroient ſes moindres actions, pour découvrir en quel lieu ſon Mari étoit caché. Ainſi elle convint avec D. FLAMINIO, que l'on feroit

roit *courir le bruit*, qu'elle étoit toujours dangereuſement malade: que l'on gagneroit un Médecin qui diroit par tout la même choſe; & qu'elle partiroit ſecretement avec le Cavalier ESPAGNOL, & *déguiſée* comme lui. La choſe fut faite comme elle ſouhaitoit. Elle ſortit pendant une *nuit obſcure* dans un chariot plein de *meubles*; & on la conduiſit à une maiſon de campagne à ſix milles de PADOUE. Là elle prit un cheval, des habits d'homme, & ſes bijoux, & elle entra dans MILAN, ſans avoir été reconnue nulle part.

Je me ſouviens d'avoir entendu pluſieurs fois ma Mere raconter l'hiſtoire de ce voiage qu'elle fit en quatre nuits, car elle n'oſoit marcher pendant le jour. La *maladie* dont elle ſortoit à peine, les *inquiétudes* qu'elle avoit eues, ſes *chagrins* & la *fatigue* d'une route perilleuſe, tout cela l'avoit tellement *abatue*, que mon Pere, qui ne l'avoit pas vue depuis trois mois, ne la reconnut point d'abord. Pour lui, il s'étoit mis au-deſſus de ſa *mauvaiſe Fortune* par ſa *vertu*, & il n'avoit été touché de ſes maux, que parceque ſa Famille y avoit part. Quand ces deux *malheureuſes perſonnes* ſe virent, Dona LUCRETIA demeura immobile, la voix lui manqua, & le joie, & la douleur tirèrent des larmes de ſes yeux. Don ALBERTO inquiet & attendri à la fois de l'état où il la voioit, la *ſerroit* tendrement dans ſes bras, & il

étoit lui-même dans un *ſaiſiſſement*, qu'il s'efforçoit inutilement de cacher.

Enfin ce *premier trouble*, que cauſe la préſence d'une perſonne qu'on n'eſpéroit plus revoir, fut ſuivi de *félicitations mutuelles*. D. DIEGO de SANTENAS promit à ma Mere, qu'il n'oublîroit rien pour procurer à nôtre Famille une *meilleure Patrie* dans l'ESPAGNE, que celle où nous étions nez; & effectivement il employa tout ſon crédit pour nous, & celui de D. FREDERIC de BUFFALIS, ſon ami. Le *Gouverneur* de MILAN, qui *haïſſoit* la République, s'intéreſſa avec plaiſir pour D. ALBERTO, & il s'intéreſſa ſi bien, qu'il lui obtint une *penſion conſidérable*, & un Régiment ITALIEN.

Il étoit impoſſible qu'on *n'aprît pas* cette nouvelle à VENISE, ou qu'on l'apprît ſans chagrin. Cependant on diſſimula, & l'on ne ſe plaignit pas même au ROI de la *retraite* qu'il nous donnoit. On avoit de plus *ſûrs moiens* de ſe vanger, & l'on ne différa pas de s'en ſervir. Le jour que mon *Pere* fut reçu à la *tête* de ſon nouveau *Régiment*, ſes Soldats lui faiſoient une *ſalve* de toute l'*Artillerie*, lorſqu'une *balle* lui perça le bras. Il tomba à terre tout en ſang, & tous les *Officiers* accoururent à lui. On le porta chez D. DIEGO, où ma Mere l'attendoit avec une *inquiétude mortelle*, comme ſi elle avoit prévû ce coup. Heureuſement la bleſſure étoit légere,

gére, & il fut guéri en peu de jours. On a toujours *cru* que l'assassin étoit un certain RAGUSIEN qui s'étoit *engagé* peu auparavant ; car il disparut le lendemain, & l'on a sû qu'il s'étoit retiré à VENISE.

L'année suivante, Don ALBERTO fut appellé en ESPAGNE, & il servit utilement son *nouveau Maître* pendant deux ans. On fut même si content de *ses services*, qu'on augmenta sa pension, & qu'on le fit *Comte* de CASTILLE. Mais ces honneurs ne purent le retenir dans ce Païs-là, & sa *mauvaise fortune* lui fit souhaiter de revoir MILAN. Il s'embarqua donc à BARCELONNE avec Dona JULIA & moi qui n'avois alors qu'un an & demi. Les premiers jours de notre voiage furent heureux, & nous eumes presque toujours un *bon vent*. Mais le jour même que nous contions *aborder* en ITALIE, deux *Vaisseaux* ALGERIENS attaquèrent le nôtre, & le prirent aisement.

Celui à qui nous échumes en partage, étoit un RENEGAT ALLEMAND, nommé HALI. Il avoit autrefois commandé un *Régiment* de sa Nation *au service* des VENITIENS, & il avoit fait des choses incroiables pour eux. Mais ils lui aprirent à ses dépens, qu'on veut bien paier des *bienfaits mediocres*, par ce qu'on le *peut*, mais que de *grandes actions* irritent ceux pour qui on les fait, parcequ'ils sentent qu'ils ne *peuvent* les récompenser assez.

On

On le fatigua donc par des *longueurs affectées*, quand il demandoit de l'argent, par des *manieres dures*, & par une *conduite impérieuſe*. Le *deſeſpoir* où ces mauvais traitemens le réduiſirent, lui fit prendre *le parti* de ſe retirer chez les TURCS, & la *pauvreté* où il tomba, *celui* d'embraſſer leur Religion. Cette action lui attira l'amitié du fameux CHAIRADIN, & lui valut un *Vaiſſeau*, dont ce BACHA, Renégat auſſi, lui fit préſent.

Les pareils d'HALI traitent ordinairement les Eſclaves CHRETIENS avec la derniere rigueur, ſoit parce que leur vue leur *reproche* un changement qu'ils ſe *reprochent* eux mêmes, ſoit pour éloigner d'eux les ſoupçons d'être encore CHRETIENS ſecrets. Cependant *notre Maitre* eut pour nous des *conſidérations particulières*. Le rang de mon Pere, ſa vertu, & peut-être d'avoir été *maltraité* des VENITIENS lui concilierent l'amitié d'HALI: & nous ne *ſentimes* preſque pas que nous avions perdu notre liberté. Mon Pere écrivit en ESPAGNE, par certains *Moines* qui viennent ici délivrer nos priſonniers. Mais, ſoit qu'ils ne donnaſſent pas ſes lettres, ou qu'ils euſſent fait *naufrage* en retournant, on ne reçut point de *réponſe*; & deux ans après, on ne vint point aporter ſa Rançon.

Pendant ce tems-là, Dona IULIA, que ſes *anciennes diſgraces* avoient préparée

à

à celle-ci, reprit ſa premiere beauté, & elle donna de l'amour à HALI. Quoique ce Corſaire eut déja pris les *manieres barbares* de notre Nation, il *n'oſa* pourtant découvrir ſa nouvelle paſſion à ma Mere; & il ſe ſentit arrêté par un *certain reſpect* que la *vertu* nous inſpire *malgré* nous. Il ſe contenta de la lui aprendre par ſes yeux, & par les préſens qu'il lui envoioit. La même raiſon lui fit avoir de nouveaux égards pour D: ALBERTO, & il crut qu'un *moien infaillible* de toucher une *femme vertueuſe*, étoit de faire du bien à une perſonne *qu'elle* aimoit.

Cependant il ne réuſſit point, & Dona JULIA en eut plus de *reconnoiſſance*, ſans avoir plus *d'amour*. Il s'en aperçut, & cela lui fit prendre enfin la réſolution de parler d'une manière qu'elle *entendit*. Un jour donc il l'alla trouver. Il lui déclara d'une *maniere embaraſſée* la tendreſſe qu'il avoit conçue pour elle; & il lui jura ſur l'ALCORAN, qu'il ne lui feroit jamais de *violence*, mais qu'il attendoit d'elle un peu de *reconnoiſſance*, qu'elle la lui *devoit*. Ce diſcours *moitié reſpectueux & moitié barbare*, cauſa à ma mere un chagrin qu'elle n'avoit jamais encore éprouvé. Elle ne put *répondre*, & ſes larmes ſeules *répondirent* pour elle à HALI.

CHAP.

CHAP. XII.

Le sort de Don Alberto & de sa famille changent d'une maniere subite.

LOrs qu'elle fut seule, elle délibera si elle feroit part d'une telle nouvelle à D. ALBERTO, ou si elle lui épargneroit cette *nouvelle douleur*. Elle auroit dû prendre ce dernier parti ; mais elle crut que le soin de son honneur l'obligeoit à prendre le premier, & elle le prit. Ce malheureux Epoux ne put s'empêcher de s'écrier, que le Ciel ne le laissoit jouïr d'une *courte tranquillité*, que pour lui faire mieux sentir les *maux affreux* qui la suivoient. Ensuite il reprit sa premiere modération, il demanda pardon à *son Dieu* de ce *reproche injurieux* à sa justice ; & il dit à D. JULIA qu'il espéroit que le *Ciel* & la *sagesse* dont elle avoit toujours fait une austere profession, détourneroient les mauvaises intentions d'HALI.

Depuis ce jour-là, ce RENEGAT ne parla pas à Dona JULIA, & elle profita de ce court espace pour porter son mari à *sauver* son honneur, & à la *sauver* elle-même, en s'échapant d'ALGER. Elle communiqua elle-même ce dessein à plusieurs CHRETIENS, elle leur donna de l'argent pour acheter une *barque* au plutôt ; & ils engagèrent

gèrent un RENEGAT ESPAGNOL, qui vouloit retourner dans sa patrie, à faire faire ce *petit bâtiment* en son nom. Comme vous voiez, la chose devoit réussir. Aucun *Esclave* ne paroissoit dans cette affaire, D. ALBERTO cacheit son *inquiétude* sous un visage riant, & HALI ne soupçonnoit rien.

La nuit destinée à l'exécution de ce projet, mon Pere & ma Mere se dérobèrent à la faveur des ténébres, & d'une muraille basse; & ils se rendirent à *l'endroit marqué*. Ils y trouvèrent leurs compagnons qui n'attendoient plus qu'eux, & qui les reçurent à bras ouverts. Mais le BACHA avoit découvert tout, & à peine entroient-ils dans la barque, que cinquante JANISSAIRES qu'il avoit cachez dans un *rocher voisin*, parurent *inopinément*, & leur ordonnèrent d'en sortir. Ces malheureux qui ne pouvoient attendre qu'une *mort certaine*, s'ils se rendoient, aimèrent mieux *se défendre*; & ils le firent avec une valeur extraordinaire. Mais le *nombre* l'emporta sur elle, & les uns furent pris & les autres tuez.

Le Renegat fut du nombre des derniers, & mon pere le suivit, après avoir blessé ou tué cinq JANISSAIRES. D. JULIA qui s'étoit *jettée* dans l'eau, pour ne pas *survivre* à D. ALBERTO, en fut retirée, & ramenée au *palais* d'HALI. Elle y fut longtems comme morte, malgré les soins qu'on

prit

prit de la faire revenir. Enfin elle revint & elle vit aux pieds de son lit *son Maitre*, que la douleur avoit rendu immobile, & qui pouvoit à peine parler. *Cruel* HALI, lui dit elle, *d'où vient la tristesse que je remarque en vous? vous sied-il d'être touché de mes maux, vous qui les avez causez? Moi*, Madame, lui dit-il! *quoi! vous ai-je forcé par des traitemens durs, ou par des menaces indignes à me fuir! J'ai eu pour vous une tendresse respectueuse, je vous ai fait une promesse inviolable de ne devoir votre cœur qu'à la constance du mien. Ma modération méritoit-elle que vous me regardassiez comme un Maitre barbare, & mon amour, que vous lui préférassiez la mort?*

Il se retira après ce discours, & il ordonna qu'on eut un soin extrême de la santé de D. JULIA. Mais elle rendit ses *ordres inutiles*, elle ne voulut recevoir aucun reméde, & il fut obligé de retourner dans sa chambre, le jour suivant. Madame, lui dit-il, en se jettant à ses genoux, HALI *est pour vous un monstre odieux, & plus il a de passion pour vous, plus vous avez de haine pour lui. Que dis-je? vous ne souhaitez de mourir, que parce qu'il souhaite que vous viviez. Aussi ne vient-il point vous prier de renoncer au funeste dessein que vous avez conçu de perir, il sait trop que vous vous feriez un plaisir de vous vanger de sa prétendue cruauté, en mépriſant ses prieres. Mais écoutez celles de votre fils. Si vous haissez*

haïssez tant la vie, songez qu'elle lui est précieuse, qu'après votre mort ce malheureux enfant sera mon esclave, & que vous ne pouvez lui épargner une dure servitude, qu'en vivant. Pensez y, je ne vous en parlerai plus. Cette considération fit sur l'esprit de ma vertueuse Mere l'effet qu'il s'en étoit promis, ma déplorable condition l'attendrit; & elle ne s'obstina plus à refuser les secours d'un Medecin habile qu'on lui avoit donné. La bonté de son tempérament acheva de la sauver, & au bout de trois mois, elle fut rétablie entierement.

Alors HALI lui proposa de l'épouser secretement, & il lui promit, si elle le vouloit, de rentrer dans sa Religion & dans l'ALLEMAGNE, & de me donner tous ses biens. Je ne sais si c'étoit sa *véritable intention*, du moins ma mere le crut, & elle voulut bien se sacrifier à mes intérêts. Mais le jour même de ce Mariage, *l'infortuné* HALI fut attaqué de *la peste* qui désoloit ALGER; & l'on désespera de sa guérison. C'est pourquoi il envoia chercher le BACHA CHAIRADIN, & il lui parla en ces termes, lors qu'il le vit. SEIGNEUR, *je vais quitter la vie, l'*ANGE *de la* MORT *m'apelle, & je le suivrois sans regret. Mais je quitte une Epouse digne de ma tendresse, & un jeune Enfant qui faisoit mes delices. Je les perds, lorsque je commençois à concevoir la douce éſperance de réparer les disgraces qui ont jusqu'ici agité leur vie; & ma mort va peut-*

peut-être les plonger dans une affreuſe miſere. Diſſipez mes juſtes aprehenſions, Seigneur. Je les ai faits les héritiers de mes richeſſes; mais c'eſt faire peu pour de pauvres étrangers. Qu'ils ſoient auſſi les héritiers de la généreuſe protection que vous m'accordiez, enfin . . . Il voulut en dire davantage, mais une ſueur froide le prit, & la parole lui manqua un peu de tems. A la fin il revint à lui, il dit adieu à Dona JULIA d'une voix foible; & il dit à CHAIRADIN, en lui ſerrant la main, *Souvenez-vous Seigneur, que vous m'aimiez & que je les aimois.*

Il expira en achevant ces mots, & le BACHA ordonna dans l'inſtant qu'on nous conduiſit ma Mere & moi dans ſon palais. Dès le lendemain, ce Seigneur zélé pour notre *ſainte Réligion* me fit donner un *Précepteur* ARABE; & il s'attacha à faire de moi un homme habile & un veritable MUSULMAN. Vous jugez bien que ma Mere fut au *déſeſpoir* de cette *éducation*, & qu'un *zèle aveugle* lui fit entreprendre tout pour l'empêcher. Mais on me ſépara d'avec elle, malgré les pleurs qu'elle verſa; & je fus envoié à CONSTANTINOPLE, où je fus circoncis, & dont je ne revins qu'à l'âge de *vingt ans.*

On jugea alors que les *Careſſes ſeduiſantes* d'une mere ne ſeroient plus capables d'étoufer en moi la *pretieuſe doctrine* des *Croians*, que l'on m'avoit fait ſucer; & qu'on ne hazardoit rien à me rendre à ſes inſtantes

instantes prieres. En effet elle ne put ébranler mon attachement sincere à l'ALCORAN, & c'est la *seule chose*, je crois, en quoi je lui ai *desobéi*. Ainsi, quand elle vit qu'elle faisoit des efforts inutiles pour me persuader, elle ne s'attacha plus qu'à m'inspirer des sentimens vertueux. Elle m'enseigna la Langue Italienne, les disgraces de ma famille, & l'injustice criante des VENITIENS. Enfin je conçus une telle indignation contre eux, que je résolus de leur faire une éternelle guerre, dès que j'en serois en état.

Helas! je n'attendis pas long-tems. *L'amour maternel*, encore plus que l'abaissement de sa famille, avoit retenu cette *vertueuse Dame* auprès de moi. Quoi qu'elle ne parût plus penser à me faire abandonner ma Religion, elle *l'espéroit* toujours; & elle le disoit souvent à une *Esclave Chrétienne*, de qui je l'ai su depuis. En attendant ce jour *heureux* selon elle, elle employoit une partie des *biens immenses* qu'elle possédoit, à soulager ses malheureux compatriotes. Elle en rachetoit plusieurs de leurs *Maitres*, & elle me conjuroit par les plus tendres prieres de les traiter avec la méme *douceur*, lorsque je serois le maitre de mon sort. Je le lui promettois, & je l'ai toujours fait. Enfin, lors qu'elle vit qu'elle avoit conçu de *vaines espérances* de me faire changer, & que de *fréquentes maladies* lui eurent fait sentir que la fin de sa vie

apro-

aprochoit, elle réſolut de retourner en ITALIE; & elle n'attendoit plus qu'un *bon vent* pour partir. Mais une *mort* preſque *ſubite* l'empêcha d'exécuter ce deſſein, & je la perdis, deux ans après mon retour de CONSTANTINOPLE à ALGER.

Ce malheur me fournit un moien que je ne ſouhaitois pas, de tirer une vangeance terrible des Venitiens; & j'équipai trois gros vaiſſeaux avec leſquels je me mis en mer. En peu de tems, je fis des priſes conſiderables ſur les Marchands de cette Nation, & le nom de CODGI HUSSEYN devint fameux à VENISE. Les *Négocians* ſe plaignirent à la SEIGNEURIE, ils lui repréſentèrent le tort que je faiſois à *leur commerce*; & ils lui offrirent deux cens mille Ducats, pour obtenir qu'elle envoiât une Flote contre moi. Mais les *affaires* que la REPUBLIQUE avoit alors, empéchèrent qu'on n'acceptât *ces offres*; & je continuai *mes courſes* impunément juſques dans le GOLPHE ADRIATIQUE où j'oſai les braver, comme vous avez vu. Au reſte, le *Noble Venitien* que j'ai enlevé à VENISE, eſt ce même *Capitaine des Armes* dont je vous ai déja parlé, & qui gagna *les fils* de D. PANDOLFO CASTIGLIONE, pour accuſer de trahiſon mon *innocent Aieul*. Plut à Dieu que je puſſe *punir* ainſi ſes autres ennemis.

CHAP.

CHAP. XIII.

Dont la fin eſt intéreſſante.

AInſi finit le diſcours du *brave* HUSSEYN, & je ne pus déſaprouver ſon reſſentimeut, quoique je condamnaſſe *certaines expreſſions dures* dont il s'étoit ſervi, & la vangeance cruelle qu'il tiroit de la *République*. Mais il faut une *vertu Divine* pour oublier de pareilles injuſtices, & une vertu *Héroique* ne ſert qu'à nous inſpirer un deſir violent de nous en vanger.

Je lui demandai après cela qui étoit ce FREDERIC DE BUFFALIS, *Ami* de D. ALBERTO, qu'il avoit *nommé*? s'il n'étoit pas un des *premiers Magiſtrats* de MILAN, & s'il n'avoit pas épouſé D. LUCILLA RINALDI? *Oui*, me dit HUSSEYN, *mais pourquoi me le demandez-vous? le connoitriez-vous donc? Oui*, lui répondis-je, *je vous avois dit que je ſuis* ROMAIN, *parce que ma Mére l'eſt, & que j'ai été élevé à* ROME. *Mais je ſuis né à* MILAN *de ce même* D. FREDERIC; *ainſi vous jugez qu'il m'eſt bien connu. Que je ſuis heureux*, s'écria HUSSEIN, *de pouvoir témoigner au fils la reconnoiſſance que j'ai des ſervices du pere! Lorſque vous m'aprites votre nom, celui de ce généreux Seigneur me revint à l'inſtant dans l'eſprit. Mais, comme je vous croiois Gentil-*

homme ROMAIN, *je ne songeai seulement pas que vous pussiez lui apartenir. Mais enfin je le sais maintenant, & pour vous punir de me l'avoir pas dit plutôt, je vous condamne à demeurer avec moi, aussi bien la saison est mauvaise, & de plus, à accepter de moi ce diamant-là.*

En même tems, il tira de *son doigt* la plus belle *Turquoise* que j'eusse jamais vue, & il la mit malgré moi *au mien*. On aporta ensuite le *Café*, le *Sorbet* & du *Tabac*, & on me donna le *parfum*. Les plus belles voix de l'ORIENT firent succeder à ces plaisirs un *concert* qu'un ITALIEN même pouvoit admirer; & lorsque les *Etoiles* parurent, CODGI HUSSEYN qui m'avoit laissé manger *seul*, parce qu'ils étoient alors dans leur RAMADAN, ordonna qu'on servit le *souper*. Aussitôt un Esclave étendit plusieurs *cuirs* l'un sur l'autre à terre, & on mit dessus une espece de *mouchoir* brodé d'or. Ce fut là que l'on rangea plusieurs plats de PILAU, & les plus delicieux vins de l'ASIE; & je ne trouvai pas une grande difference entre ce repas & les meilleurs que j'eusse jamais faits en EUROPE, si ce n'est que je ne *bûs* presque *point*, parce que mon Hôte me laissa *boire* tout *seul*.

Le lendemain, il me dit qu'il m'avoit loué une maison commode dans ALGER, & que j'y demeurerois seul pendant mon séjour, parce que les MAHOMETANS ne *peuvent* pas loger avec nous; mais qu'il me

me donneroit des *Eſclaves Chrétiens* pour me ſervir. Nous partimes un inſtant après pour l'aller voir, & j'y trouvai les *meubles* que j'avois eus au CARVANSERA, déja rangez. Il y en avoit ajouté d'autres encore. C'étoit par tout de magnifiques *Tapis de pié*, des *Sophas*, des *Piles* de Carreaux brodez, des vaſes d'or, en un mot, j'étois logé comme un *Prélat* d'ITALIE, ou comme un *Traitant* FRANÇOIS. Dès le jour même, il m'envoia le TAÏN, *c'eſt-à-dire*, les proviſions de bouche, comme les *viandes* & le *Ris*; & il me fit dire qu'il ſeroit déſobligé par le *refus* que je ferois de le recevoir. Ainſi je n'en fis aucune difficulté, d'autant plus que n'y aiant aucun *vaiſſeau Chrétien* dans le *Port*, je voiois bien que mon ſéjour *dureroit plus* que mon argent, dont j'avois dépenſé déja une partie.

Parmi les *Eſclaves Chrétiens* que CODGI HUSSEYN m'avoit donnez, il y en avoit un qui prenoit le nom de MARCIO. Il me paroiſſoit toujours plongé dans une ſombre triſteſſe, & il me ſembloit l'avoir déja vû. J'ai toujours *reſpecté* le *malheureux*, même avant que je l'euſſe été moi-même; & il ſuffit qu'un homme *ſoufre*, pour qu'il ceſſe de *m'être indiférent*, s'il l'étoit d'abord. Mais l'état où étoit celui-ci me cauſa une *véritable douleur*. Je m'intéreſſois à ſon malheur ſans ſavoir pourquoi, je le traitois avec une douceur

extrême, & je le *diſtinguois* autant de ſes Compagnons, qu'un *air noble*, & des *manieres relevées* l'en *diſtinguoient*. Comme je croiois que l'eſclavage *ſeul* où il ſe voioit réduit, cauſoit cette *mélancolie continuelle*, j'eſperois que je la diſſiperois un peu par cette *conduite honnête*. Cependant je ne gagnai rien, & les *promeſſes réiterées*, que je lui fis d'obtenir ſa *liberté* de HUSSEYN, ne firent rien de plus.

Mais la maniere, dont je m'apperçus qu'il me *regardoit*, me *ſurprit* encore plus que le chagrin qu'il témoignoit. Il me ſembloit que je ne pouvois me *reprocher rien* à ſon égard : au contraire, je le comblois de biens, comme j'ai déja dit. Cependant il me *fuioit*, il mépriſoit les petits préſens que je lui faiſois, enfin GIROLAMO n'auroit pas agi autrement avec moi. Je fus pluſieurs fois ſur le point de lui demander le ſujet de *cette haine*, que je croiois ne point mériter ; & autant de fois je ne le fis pas, par ce que je m'imaginois m'être *trompé*, & avoir donné un *mauvais ſens* à ſes actions. A la fin pourtant je réſolus de m'en *éclaircir*.

J'avois remarqué aiſément qu'il devoit être d'une *naiſſance diſtinguée*, & le ton dont il parloit à deux autres *Eſclaves* qui étoient avec lui, m'avoit fait juger, que du moins il avoit eu de *grandes richeſſes*, & que ces gens-ci avoient été *Domeſtiques* chez lui. Sur ce pié-là, je m'imaginai

maginai qu'ils pouroient m'avouer ce que j'avois envie de savoir, & que de l'*argent* au moins les feroit *parler*, puisqu'il fait faire bien d'*autres choses* à des personnes qui n'en ont pas le *besoin* qu'ils en avoient. Mais voici ce qui m'arriva le jour que j'avois entrepris de *sonder* leur fidelité.

CHAP. XIV.

D. Antonio découvre un Rival qu'il voudroit bien connoitre, & qu'il ne connoitra pas si-tôt, non plus que le Lecteur.

IL avoit fait beau tems pendant une semaine entiere, & des jours aussi beaux que ceux de l'*Eté*, me faisoient trouver la *promenade délicieuse*. C'est pourquoi j'allai dans mon *Jardin*, & après avoir marché un peu de tems, j'entrai dans un *Cabinet* dont les *Lauriers touffus* qui le couvroient, *empêchoient* qu'on ne me vît, & n'*empêchoient pas* que les raisons du soleil ne perçassent jusqu'à moi. J'y demeurai une demi heure à rêver en *Héros des Romans modernes* à ma *chere* LUCRETIA; & je ne fus interrompu que par l'arrivée de l'*Esclave inconnu*, & d'un second,

qui ſe couchèrent dans un *Cabinet* voiſin du mien.

Heureuſement ils penſoient que j'étois allé chez CODGI HUSSEYN, ſur ce que j'avois dit que j'irois le voir, & ils ne ſoupçonnèrent point que je fuſſe ſi près d'eux. Ainſi ils ne prirent aucune *précaution*, pour n'être point découverts, & j'entendis que MARCIO dit à l'autre. *Non je ne puis m'imaginer, mon cher* ROSSI, *que ce ſoit D.* ANTONIO de BUFFALIS; *& je ſerois au déſeſpoir que ce fut lui, & que je fuſſe obligé de* vouloir du mal *à un homme, à qui je ne puis que* vouloir du bien. *Mais encore une fois, tu as mal entendu, & ſupoſé que tu aies bien entendu, celui-ci n'eſt pas le même qui cauſe mes malheurs. En effet, eſt-il vrai-ſemblable qu'il eut quitté l'*ITALIE, *dans le tems que tout ſembloit favoriſer ſon amour; & s'il l'eut quittée, ſeroit-il venu à* ALGER? *Comment y ſeroit-il venu? Quel deſſein l'y auroit amené? Toi même, n'y trouves-tu pas d'impoſſibilité? Cela eſt vrai*, répondit celui qu'on avoit nommé ROSSI. *Cependant cet Eſclave* FERRAROIS, *dont je tiens ce que je vous ai appris, m'aſſuroit encore hier que notre nouveau Maître s'appelle ainſi, qu'il eſt de* MILAN, *& qu'il l'a entendu dire une fois à* CODGI HUSSEYN. *Je lui ai demandé s'il ne pourroit point m'inſtruire mieux. Mais lui-même n'eſt pas mieux inſtruit que moi, & vous ſavez que les Eſclaves ſont plus éloignez ici de la*

per-

personne de leurs Maitres, que les Domestiques ne le sont parmi nous. Ainsi ils peuvent moins dérober leurs secrets. Mais que ne le priez vous aussi de vous dire qui il est? Il a trop de bonté pour vous, pour vouloir vous le cacher, & il vous soupçonne si peu, qu'il ne songeroit seulement pas à le faire.

Non, lui dit l'autre, *non je le ferai pas. J'appréhende trop de trouver en lui un homme odieux; & quand je l'entreprendrois, je suis si sincere qu'il s'appercevroit à un trouble que je ne pourois dissimuler, qu'il est de son intérêt à lui de dissimuler son nom, & sans doute il le feroit. Mais bien plus, s'il me demandoit le mien, je ne le lui dirois pas, de peur qu'aux mouvemens qu'il exciteroit peut-être en lui, je ne le reconnusse malgré moi. C'est ce qui fait que je ne te l'ai jamais dit, afin que tu ne le lui redises pas.* Après avoir dit cela, il tomba dans une *sombre rêverie*, & je le vis tirer de sa poche un *Portrait* enrichi de Diamans qu'il baisa plusieurs fois. Son Compagnon le regardoit en pleurant, & l'un & l'autre étoit dans un état touchant. Enfin l'*Inconnu* reprit la parole. *Sortons du Jardin*, dit-il à Rossi, *je n'y viens jamais, que je ne me rappelle le triste souvenir de cette aimable personne que j'ai perdue. C'est dans un lieu semblable qu'elle me donnoit des marques charmantes de sa tendresse, & que nous goutions ensemble les plaisirs innocens que sa pudeur pouvoit permettre à son amour.*

En même tems, ils ſe levèrent, & je vis ce *Portrait* qu'il tenoit dans ſes mains, & que je n'avois vû auparavant *qu'à demi*. Jamais rien ne reſſembla mieux à Dona LUCRETIA. C'étoient les mêmes traits, les mêmes cheveux blonds, ces yeux pleins d'*eſprit* & *d'amour*, ce *ſouris délicat*, enfin c'étoit ma Maitreſſe. Il y avoit pourtant je ne ſais quoi que je ne lui connoiſſois point, mais cela pouvoit paſſer pour une *faute* du Peintre. Je ne doutai point alors que GIROLAMO ne fut *l'Eſclave inconnu*. Ce que j'avois entendu, & ce que je voiois tous les jours me le perſuadoient. Outre cela, je me reſſouvenois *confuſément* d'avoir vu quelqu'un qui reſſembloit à celui-ci. Je me figurois donc que c'étoit *au ſoupé*, que HUSSEYN donna aux *Négocians* RAGUSIENS dans ſon *Vaiſſeau*; &, cela étant, j'avois raiſon de me confirmer dans la penſée, où j'étois que mon *Eſclave* étoit mon *Rival*. Il eſt vrai que CODGI HUSSEYN m'avoit dit qu'il l'avoit vendu à un Marchand SYRIEN, mais peut-être me l'avoit-il fait *accroire* pour ſe divertir. Ainſi il n'y avoit plus qu'une choſe qui m'*embaraſſoit* encore. Il parloit de Dona LUCRETIA en *amant*, qui avoit lieu de ſe louer de ſes bontez; & je jugeois par l'amour qu'elle avoit eu *pour moi*, qu'elle n'en avoit jamais eu *pour lui*.

Quoi, me diſois-je à moi-même, *aurois-je été encore une fois la dupe de ma ſotte*

cré-

crédulité! *Toutes les femmes seroient elles des* CLARA DORIA, & les plus ſages *d'entre elles, ne ſeroient elles que des* Coquetes rafinées! *En un mot, aurois je été le jouet de la ſeinte paſſion de* LUCRETIA, & *de ſes careſſes artificieuſes!* Oui *ſans doute*, ajoutois-je, *ma ridicule Vanité aidoit cette perfide Fille à me ſéduire, & ce que celle-ci me diſoit, l'autre me l'interprétoit d'une maniere flateuſe. Pendant ce tems-là,* LUCRETIA *déja* fatiguée *de moi, aura inſtruit* PAOLINO *ſon Pere du ſecret de ma naiſſance, que je lui avois communiqué. Ils auront pris enſuite des meſures enſemble, pour me congédier, & la Lettre du Vieux* Citadin *à* GIROLAMO *aura été le fruit de ces belles meſures.*

Ces conjectures n'auroient pas été ſans apparence, puiſque *Meſſer* PAOLINO n'*avoit ſû* qui j'étois, qu'après que je l'avois avoué à ſa Fille; & il étoit *probable* qu'elle ne *m'avoit conté* l'hiſtoire de l'Intendant du Comte RAPHAELI, que pour *détourner* de deſſus elle les *ſoupçons* que j'aurois pu former. Mais ſi cela avoit été ainſi, ou elle ne m'auroit pas apris les deſſeins de ſon Pere contre moi, ou elle m'auroit fait une *fauſſe confidence*, ſeulement pour m'obliger de la quitter. Cependant il paroiſſoit par le diſcours du *prétendu* GIROLAMO qu'on lui avoit écrit à mon ſujet Sans cela il n'auroit pas deviné mon nom, & que j'étois ſon ennemi.

Je ne comprenois rien à ces obscuritez, & quelques fois j'aimois mieux croire *contre* toute *probabilité*, que LUCRETIA étoit *innocente* & qu'elle m'*aimoit* véritablement, que de me croire *avec sujet trahi* par ses trompeuses protestations.

Après avoir long-tems *flotté* entre ces différentes idées, je sortis enfin du *funeste cabinet* où j'avois apris ces nouvelles, & je rentrai sans bruit dans *mon apartement*. Dès que j'y fus, je me rappellai encore tout ce que je venois d'entendre, & je m'abandonnai de nouveau à la *jalousie*. *Oui*, me disois je, *son mariage étoit conclu avec* GIROLAMO, *elle sera partie de* VENISE *peu de tems après moi, & elle sera arrivée à* RAGUSE *avec son nouvel Epoux, sans que j'en aie su rien. Il ne faut pas tant de tems pour cela, ainsi rien n'étoit plus aisé.* Voila les raisonnemens que je faisois, & j'étois *ingénieux* à me tourmenter par les *soupçons* que je formois. Si l'Esclave m'avoit vu alors, il auroit facilement deviné ce qui étoit arrivé, mais heureusement il ne vint que le soir. J'avois eu le tems de me *remettre*, & le dessein où j'étois d'aller voir CODGI HUSSEYN, & de lui demander, s'il avoit *vendu* GIROLAMO, comme il l'avoit dit, contribuoit à me *tranquilliser*. Ainsi il ne s'apperçut point de mon *trouble*, & je le trouvai si *occupé* de ses *chagrins*, qu'il ne pou-

pouvoit prendre garde à ceux qui me *dévoroient*.

Le jour suivant que j'attendois avec une *impatience mortelle*, arriva enfin, & j'allai au *Palais* de CODGI HUSSEYN que je trouvai sorti. Je voulus d'abord retourner au mien, mais un *Eunuque noir* me pria d'attendre un peu, & de lire une Lettre qu'on l'avoit chargé de me rendre secretement. Je la pris, & voici ce qu'il y avoit.

Seigneur, il y a deux mois que je perdis ma liberté & mon Epoux qui fut tué en la défendant. Depuis ce tems là, je suis exposée à tous momens à perdre ma vie ou l'honneur, & OMAR *dont mon malheur m'a fait Esclave, veut me faire une indigne violence. Si vous êtes Chrétien, & si vous avez de la naissance & de la vertu, comme on me l'a dit, jugez de ce que souffre une femme Chrétienne & chaste dans un tel danger; & si vous êtes ami d'*OMAR*, songez qu'il est de votre devoir de le détourner du crime qu'il médite.*

Lorsque j'eus lu cette Lettre qui étoit adressée *au Chrétien Ami* d'HUSSEYN, parce qu'on ne me connoissoit dans ALGER que sous ce nom, je demandai à celui qui me l'avoit rendue, ce que je devois faire. Il *hésita* d'abord, enfin il me conseilla de dire qu'étant vis-à-vis le *Palais* d'OMAR, on me l'avoit jettée d'une fenêtre, & j'aprouvai ce dessein. Je m'informai ensuite comment on lui avoit con-

fié ce billet, & il me répondit que *l'unien* qui étoit son *Maitre* & OMAR, étoit cause que *leurs Esclaves* se voioient souvent. Que pour lui, étant *Eunuque noir*, il pouvoit entrer hardiment dans les HARAMS; & que cette commodité lui avoit donné occasion de voir *celui* d'OMAR, où une *belle Dame* l'avoit invité par de *grandes promesses* à me faire tenir cette Lettre.

CHAP. XV.

D. Antonio trouve une Maitresse, lorsqu'il s'y attendoit aussi peu qu'à reconnoitre un Rival.

APrès avoir apris ces choses, je retournai à ma Maison, où un instant après HUSSEYN entra. *Seigneur* ANTONIO, me dit-il, *je viens de voir une chose étonnante. Je vous ai raconté que mon ami* OMAR *fut pris sur un Vaisseau* RAGUSIEN *à l'age de dix ans; & que* HALI *charmé de ses belles qualitez, le tira de l'Esclavage & de la Religion où il étoit, pour le faire héritier universel de ses biens. Mais l'amour qu'il conçut pour ma Mere, lui fit oublier l'amitié qu'il avoit pour lui, & en mourant, il le laissa dans un triste état. Je l'en retirai, dès que j'eus le maitre de le faire, je l'associai à*

à ma fortune & à mes deſſeins, & je le mis bientôt en état de ſe paſſer de mon amitié. Cependant ces bien-faits ne le détachèrent point de moi, comme il arrive ordinairement, & peu de Freres s'aiment autant que nous.

Mais j'ai été entraîné par le plaiſir de parler de mon ami, je reviens maintenant à ce que j'ai voulu vous raconter. OMAR *étant allé à* TUNIS *il y a huit jours, y vit chez un de ſes amis un* vieux Eſclave *qui le regardoit avec attention. La curioſité du Chretien lui inſpira celle de lui demander s'il le connoiſſoit. Je ne ſais,* lui dit l'autre en mauvais Turc, *mais je le crois, & je ſuis ſurpris, ſi je ne reconnois pas en vous les traits d'une Famille* RAGUSIENNE *que je ſervois. Là-deſſus on l'a interrogé ſur ſon nom, ſur celui de cette Famille, & on a découvert enfin qu'*OMAR *eſt Fils de* CESARE GIROLAMO *Pere de votre Rival, car les noms & les tems, tout ſe raporte bien. Sur le champ, il a paié la rançon de ce malheureux, & il l'a amené chez lui, dans le deſſein de le renvoier en* ITALIE *à la premiere ocoaſion.*

Maintenant il me prie de lui indiquer le Marchand SYRIEN *auquel j'ai vendu ſon Frere, & il veut lui rendre ſa liberté. Mais je ne le connois point, je ſais ſeulement qu'il eſt d'*ALEP, *& je le lui ai dit. Que penſez-vous de cette avanture là? Qu'elle eſt extraordinaire,* lui dis-je, *& elle me fait un plaiſir ſingulier. Je veux en féliciter* OMAR, *& ſi vous voulez me conduire chez lui,*

ce ſera dès demain. Soit, me dit CODJI HUSSEYN, *mais aujourd'hui il faut que je me divertiſſe avec vous, car notre* RAMADAN *m'avoit empêché de le faire juſqu'ici. Enfin le* BEYRAM *eſt venu, & nous pouvons faire bonne chere à préſent.*

En même tems, j'ordonnai les apprets d'un *repas* à un *Eſclave* ITALIEN que j'avois, & je le fis ſervir en ſi peu de tems qu'on fut auſſi ſurpris de cette *promptitude*, que de la *délicateſſe* de nos mets. Après le *diné* qui dura aſſez long-tems, parce qu'il m'avoit amené *deux amis* qui trouvoient mon *vin bon*, je leur fis des préſens à la maniere ORIENTALE; & je donnai une fort *belle Bague* à HUSSEYN, auquel je fis *promettre* qu'il reviendroit me prendre le lendemain. En effet il n'y manqua pas; & il vint chez moi dès neuf heures du matin, ſuivi de deux *Eſclaves* dont l'un portoit un habillement TURC de la derniere *magnificence*. C'étoit un *Turban* d'une *Mouſſeline* raiée d'or, une *longue Robe* d'écarlate, une veſte de drap d'or, & le *Cimeterre* & le *Poignard* enrichis de pluſieurs *Diamants*.

Pour cette fois, me dit-il en riant, *le Seigneur* ANTONIO, *ne ſe défendra point de recevoir mon préſent, car les Loix d'*ALGER *veulent que les Etrangers s'habillent à nôtre maniere, quand ils paſſent chez nous plus d'un mois. Il ſait bien que ce tems eſt expiré, ainſi il doit s'en prendre à elles, & non pas*

à

à moi. Sur le champ il m'aida lui même à ôter mon pourpoint, un Eſclave me mit la veſte, & il m'attacha le *Poignard* & le *Cimeterre* à la ceinture. Enſuite il me demanda ſi je voulois eſſaier ce nouvel habit, en allant chez OMAR. *Oui*, lui dis-je, *mais je voudrois ſavoir auparavant, une choſe ſur laquelle je ne pûs vous interroger hier, en un mot*, ajoutai-je tout bas, *je voudrois ſavoir qui eſt celui que vous voiez.* En même tems, je lui montrai l'*Eſclave inconnu* que j'avois appellé dans ma chambre *exprès.* Il me répondit qu'il n'en ſavoit rien, ſinon qu'il avoit été pris par OMAR, ſous un habit de Soldat, quinze jours après mon arrivée à ALGER; mais qu'il s'étonnoit que je n'euſſe pas obligé ce *Chrétien* à m'avouer ce que je ſouhaitois.

Je lui raportai là deſſus *l'avanture* du *Jardin*, & je lui découvris les mouvemens ſecrets de *jalouſie* qu'elle avoit excitez en moi, ſur ce que j'avois cru que c'étoit GIROLAMO. HUSSEYN m'aſſura que ce n'étoit pas lui, & il me fit eſpérer que ſon ami me donneroit ſur cette affaire les *lumieres* que je voudrois. Après cela nous partimes, & nous allames chez OMAR qui n'étoit pas chez lui. En l'attendant, nous entrames dans le *Jardin*, où nous nous aſſimes ſur un *beau gazon.* Nous y étions à peine que je remarquai à une fenêtre qui donnoit ſûr nous, une *Dame* qui ſe retira dès qu'elle m'aperçut. Mais j'eus le

le tems de la voir, parce qu'elle avoit le voile levé, & je fus ſi peu maitre de moi, que je fis un grand cri qui étonna CODGI HUSSEIN.

Qu'avez-vous donc, me dit-il, *mon cher* ANTONIO? J'étois ſi ſaiſi, qu'à peine entendis-je ce qu'il diſoit. Enfin je revins à moi & j'allois répondre, lorſqu'OMAR vint nous trouver. Il étoit ſi plein de joie de la *découverte* qu'il venoit de faire du *Marchand* SYRIEN qui avoit acheté GIROLAMO, qu'il ne put s'entretenir d'autre choſe. Mais lorſqu'il ſe fut *ſoulagé* en nous faiſant part de cette agréable nouvelle, il s'aperçut de la *pâleur extraordinaire* qui paroiſſoit ſur mon viſage, & il m'en demanda le ſujet dans des *termes obligeans*. Je lui fis acroire que j'avois été attaqué dans le moment d'une *violente douleur*, & je le priai enſuite de m'éclaircir ſur la condition de *l'Eſclave inconnu*. Mais il ne pût m'en inſtruire, & je retournai au logis d'HUSSEYN, ſans avoir *rien fait*. Car je n'étois guères en état de parler à OMAR de *la Lettre* qu'on m'avoit donnée, outre que je ne ſavois de quels moiens me ſervir pour en *parler* avec *ſuccès*.

Lorſque je fus chez CODGI HUSSEYN, je me *jettai* ſur un *ſofa*, accablé de douleur; &, ſans ſonger qu'il étoit avec moi, je *m'abandonnai* aux *triſtes rêveries* où des chagrins exceſſifs peuvent jetter un *amant*. Pendant ce tems-là, il s'étoit aſſis à quelques pas de

de moi, & il me *regardoit* avec des yeux qui marquoient combien il prenoit *de part* à ce qui me *touchoit*. A la fin, je sortis de ma *distraction*, & je rougis de ce que j'avois fait.

Ah, *Seigneur*, dis-je à mon ami, *pardonnez à des disgraces imprévues l'état où vous me voiez. Tout ce qui se présente ici me confond. Je rencontre chez moi un Rival heureux. J'ai lieu de croire que c'est* GIROLAMO, *& ce n'est point lui. Je fais des efforts pour découvrir qui il est, & tous ces efforts ne me servent de rien. Chez* OMAR, *je trouve* LUCRETIA *que j'ai encore la foiblesse d'aimer, malgré celle qu'elle a eue de me sacrifier à un indigne Rival; & je la trouve dans un* HARAM, *où sans doute elle fait encore la félicité d'un autre qu'elle trahira aussi bientôt. Oui, Seigneur, lorsque j'ai poussé ce cri involontaire qui vous a étonné, j'avois vu à la fenêtre, l'original du funeste portrait que je vous ai dit, en un mot j'avois vu la perfide* LUCRETIA. *L'ingrate avoit tâché en vain de m'oublier. Mes traits étoient gravez dans sa memoire; & elle les a reconnus sous ma veste Turque. Elle n'a pu soutenir une vue qui lui reprochoit sa legereté, elle a baissé son voile, & elle s'est retirée avec précipitation dans son apartement du* SERRAIL.

HUSSEYN voulût me représenter que je m'étois *trompé*, que LUCRETIA étoit à VENISE, quand j'en étois parti, & que devant

devant y demeurer selon toutes les apparences, il n'étoit pas *vrai-semblable* qu'OMAR l'eut fait captive, & qu'elle fut dans son palais. Mais au lieu d'écouter ses raisons, je lui répondis d'un air brusque, *elle y est donc par enchantement, car je l'y ai vue de mes propres yeux.* HUSSEYN continua de me redire qu'il étoit *impossible* que cela fut, & que j'avois vu une personne qui lui *ressembloit*, mais qui n'étoit pas celle que je croiois : que la *maniere* dont elle avoit quitté la fenêtre, en m'apercevant, n'avoit rien qui dût *m'étonner*, & que c'étoit la *coutume* de toutes les femmes parmi les ORIENTAUX, de se cacher à tout autre qu'à leur *Epoux*. Il ne me *persuada* pas, & je revins chez moi, accablé de tristesse.

CHAP. XVI.

Arrivée de Girolamo. Une partie des inquiétudes d'Antonio dissipées.

AUssitôt que je fus seul, je m'occupai à chercher de nouveaux moiens d'éclaircir cette *avanture embarassée*. Tantôt je voulois apeller l'*Esclave inconnue*, auquel les autres ne donnoient que le nom de MARCIO, & le *conjurer* de m'ouvrir son cœur ; & tantôt il me sembloit que je devois

vois m'adreſſer à *ſon confident*. Mais dès que j'étois près de les faire venir, je me ſouvenois que le premier ne *voudroit pas* me répondre, qu'il l'avoit aſſuré lui-même dans *le Cabinet*; & que le ſecond ne *pourroit* m'inſtruire de rien, ſupoſé qu'il *l'eut voulu*. Je ne ſavois plus quel parti embraſſer. Car demander à OMAR, ſi LUCRETIA étoit dans ſon HARAM: premierement je n'en doutois pas: outre cela, comme il avoit apris mes avantures avec elle, il ne m'auroit pas dit la verité là-deſſus pour n'être pas obligé de me la *rendre*, ou de me la *refuſer*: il auroit pû même arriver que mes queſtions auroient excité ſa *jalouſie*, & qu'il m'auroit ſoupçonné d'un commerce avec *ſes femmes*, qui l'auroit rendu *mon ennemi*. Car il ne faut rien pour inquiéter un *jaloux*, & les TURCS ne le ſont pas peu.

Quelquefois je formois le deſſein de m'introduire dans ſon SERRAIL, par le moien de *l'Eunuque noir* qui m'avoit rendu cette Lettre que j'ai dite, & d'y chercher moi-même l'inconſtante LUCRETIA; & je me faiſois un *plaiſir* de penſer à *celui* que j'aurois de lui reprocher ſa *legereté*. Mais d'autres *réflexions* me faiſoient condamner cette entrepriſe. J'expoſois *ma vie*, celle *de celui* qui m'auroit aidé, peut être même *celle de* LUCRETIA, & enfin je violois ce que je devois à un *Ami* de mon *Hôte*.

Cela

Cela me retint, & je m'arrêtai à un autre deſſein, qui me parut meilleur. C'étoit d'écrire à *la Dame* du SERRAIL d'OMAR, qui m'avoit écrit, & de la charger de rendre à LUCRETIA une Lettre que j'inſererois dans la ſienne, & qui ſeroit pleine de tous les reproches qu'un amant *ſe croit* en droit de faire à qui l'a trahi.

Je m'aplaudis de cette *merveilleuſe invention*, je fis les deux Lettres pendant une partie de la nuit; & j'envoiai le lendemain un *Eſclave* chercher *l'Eunuque noir* de CODGI HUSSEIN, & le prier de venir ſecretement chez moi. Dès que je le vis arrivé, je lui donnai ce paquet, car c'en étoit effectivement un, tant ma dépêche à LUCRETIA étoit *ample*; & je le *conjurai* de *rendre* cela promptement à la *perſonne*, qui l'avoit chargé de ſa Lettre pour moi.

Dès que j'eus fait cela, je me ſentis *ſoulagé*, & je me jettai ſur un lit, *accablé* de fatigue & de ſommeil. J'y fus à peine que je m'endormis, & je ne fus reveillé que par le retour de *l'Eunuque* qui revint long-tems après. Il m'annonça qu'il s'étoit acquité d'une partie de ſa *commiſſion*, & qu'il avoit confié *ma Lettre* au *Chef des Eunuques* d'OMAR; mais qu'il n'en avoit pû avoir de réponſe, parce que tout le monde étoit occupé chez OMAR à recevoir un *eſclave Chrétien*, qui étoit ſon *frere*, à ce qu'on diſoit. Je lui demandai comment il ſe pouvoit faire qu'il fut arri-

vé

vé déja, puis qu'on l'avoit amené à ALEP, & il me répondit qu'il avoit ouï dire *confuſément* qu'il avoit été trouvé dans la maiſon de campagne d'un *riche Marchand* d'ALGER, & que c'étoit tout ce qu'il en ſavoit.

Sur le ſoir CODGI HUSSEIN vint me voir, & comme il me vit plus gai que le jour précédent, il m'aborda auſſi d'un air plus ouvert ; & il me demanda en riant, ſi je ſavois que mon Rival étoit arrivé ? *Oui*, lui dis-je, *je le ſais. Hé bien*, me dit-il, *vous pourrez vous* battre *maintenant avec lui. Vous étiez* parti *de* VENISE, *pour* le chercher *à* RAGUSE, *& il vient lui même vous* trouver *à* ALGER. *Rien n'eſt plus* honnête *que cela. Mais quand j'y penſe, ce ſera quelque choſe de* joli, *de voir deux hommes qui ne ſe connoiſſent ſeulement pas, vouloir ſe tuer l'un l'autre, s'en aller en cauſant de ſens froid au lieu deſtiné à leur combat, & ſe faire des* civilitez mutuelles *pour le* choix *des Epées. Mais ce qu'il y aura de plus* drole, *c'eſt que* GIROLAMO *qui ne me paroit nullement brave, car je l'ai vu aſſez pour en juger, n'oſera vous refuſer quand vous l'apellerez ; & il faudra, ſelon les regles de votre* Arte Cavalleresca, *qu'il vous ſuive, ſans marquer de peur, au lieu où vous aurez réſolu de* l'égorger. *Ce ſera le premier* duel, *que nous aurons vu ici. C'eſt pourquoi vous ne manquerez point de ſpectateurs, ſi l'on pénetre votre deſſein. Mais, je vous en avertis,*

avertis, vous ferez passer les ITALIENS *pour des* barbares, *ou pour des* fous. *Un* duel *à* ALGER! *non, je n'en saurois revenir, cela est plaisant.*

Cette *judicieuse raillerie d'*HUSSEIN me piqua, & je lui répondis d'un air plus sec que je n'aurois voulu; *Cela étant, Seigneur, je ne me battrai point contre* GIROLAMO. *En effet pourquoi lui voudrois-je du mal? quoi! parce qu'il m'a enlevé la main de* LUCRETIA? *Je dois lui en savoir bon gré; car il m'a sauvé par là du chagrin de voir ma femme me trahir. Outre cela, on n'a pas tardé à me venger de lui, & un autre lui a bientôt ravi le cœur de son Epoux, témoin ce portrait que j'ai vu entre les mains de mon Esclave, & qui est sans doute une faveur de la* galante LUCRETIA. *C'est pourquoi si quelqu'un doit être irrité, c'est* GIROLAMO, *& je lui conseille d'envoier un* Cartel *à son frere* OMAR *& à* MARCIO; *& je lui servirai de Second contre eux.*

HUSSEIN fut étonné de ce discours, & il me demanda si je croiois donc encore que LUCRETIA fût chez OMAR. Je lui répondis que j'en étois sûr, & que j'irois voir GIROLAMO pour lui faire *compliment* sur les *heureux talens* de sa *chere* LUCRETIA? *Quels talens donc*, me dit-il? *Quels talens*, lui dis-je! *Quoi, comptez-vous qu'il n'en faille pas de grands pour acquérir en* un mois & demi *trois Amans & un Epoux? Où est* l'ALGERIENNE, *qui en si peu de tems auroit*

auroit fait succéder GIROLAMO *à* ANTONIO *de* BUFFALIS, MARCIO *à* GIROLAMO, *&* OMAR *à* MARCIO? *Vous avez raison*, répondit HUSSEIN d'un *ton ironique*; *mais vous oubliez encore une chose. Où est l'*ALGERIENNE, *qui en si peu de tems seroit partie de* VENISE, *se seroit mariée à* RAGUSE, *& seroit venue à* ALGER, *à moins que ces choses ne se fussent faites par* enchantement?

Je lui repliquai que je ne pouvois m'empêcher de trouver son *raisonnement juste*, mais que *malgré moi*, je me raportois du contraire à *mes yeux*; & nous changeames ensuite de conversation. Il me raporta que GIROLAMO se voiant vendu à un *Marchand* SYRIEN, avoit *desesperé* de sortir jamais d'esclavage: que *le chagrin* lui avoit causé une *langueur*, qui avoit obligé son *Maitre* à le revendre à un *Negociant* d'ALGER nommé ABU TALIB; & que celuici l'avoit envoié à une belle maison à trois milles de la Ville. Enfin que c'étoit là qu'OMAR l'avoit trouvé, lorsqu'il ne l'esperoit pas; & qu'ABU TALIB aiant apris par le *bruit public*, qu'OMAR cherchoit un GIROLAMO son frere, il le lui avoit renvoié.

Pendant que HUSSEIN m'entretenoit ainsi, on vint m'avertir que quelqu'un vouloit me parler *en secret*; & cela fut cause que mon ami me quitta. Lorsqu'il fut parti, son *Enmaque noir* qui s'étoit caché, pour n'être point vû, se *montra* & me

montra,

montra en même tems une *Lettre*, qu'on lui avoit remiſe un peu après qu'il étoit ſorti de chez moi. Je l'ouvris avec empreſſement, perſuadé que je trouverois avec elle une *réponſe* de LUCRETIA aux *tendres injures* que je lui avois dites. Mais il n'en étoit rien, & il n'y avoit que ceci qui étoit de la même main qui m'avoit déja écrit.

Seigneur, vous m'avez envoié deux Lettres, l'une pour moi, l'autre pour Dona LUCRETIA. *Comme il n'y a perſonne ici qui porte ce nom, & que j'ai une ſœur qui le porte, j'ai cru que c'étoit à elle que vous l'adreſſiez. Le nom d'*ANTONIO *de* BUFFALIS *que j'ai vu au bas de ce que vous m'écriviez, m'a confirmé encore dans cette opinion. J'ai donc pris la liberté d'ouvrir ce Billet, & j'ai cru que je vous ferois plaiſir d'en agir ainſi. Je n'ai point été trompée, & quoique vous lui marquiez pluſieurs choſes auxquelles je ne puis répondre qu'à demi, parce que je ne les comprens pas bien, je puis du moins vous aſſurer que vous faites des plaintes injuſtes de ma ſœur, & que c'étoit moi que vous priates hier pour elle dans le jardin. Elle eſt à* VENISE, *elle n'en eſt jamais ſortie, & je ne conçois point qui peut être cet Eſclave dont vous parlez. Je ſais ſeulement qu'elle n'eut jamais d'Amant qui s'appellât ainſi. C'eſt pourquoi le portrait me ſurprend autant que vous. Maintenant je vous ſuplie de m'expliquer à votre tour qui eſt ce* cher Epoux

dont

dont vous lui annoncez la délivrance prochaine, & de m'apprendre son nom. J'ai peut-être un grand intérêt à le savoir. Mais sur tout dites-moi ce que vous entendez par cette innocente tendresse *pour son frere* OMAR, *sur laquelle vous la raillez. Je ne puis le deviner, & vous m'obligerez de m'en éclaircir. Car depuis que je vous ai écrit,* OMAR *m'a fait renfermer dans mon apartement; & comme la resistance que j'ai faite à ses barbares emportemens l'a irrité, je ne le vois plus. Je ne vois même que rarement l'Eunuque que j'ai gagné pour être le porteur de mes Lettres, & quand il vient, il n'ose demeurer longtems avec moi, de peur de devenir suspect. C'est ce qui fait que je me suis depêchée de vous écrire, & que j'ai oublié plusieurs choses, pour ne le point faire attendre trop. Mais du moins je n'ai rien omis de celles, qui pouvoient vous procurer un repos dont moi même je ne jouis pas. Adieu, souvenez vous de*

GIUSTINA Fille de PAOLINO.

CHAP. XVII.

Qui étoit l'Esclave inconnu. Son histoire & son portrait qui est celui de peu de personnes de sa condition.

ON ne peut être plus content que je le fus à la lecture de cette Lettre. Il

me ſembla qu'on m'avoit arraché de deſſus les yeux le *voile épais* qui les avoit couverts ; & je découvris je ne ſais combien de choſes auxquelles je n'avois ſeulement pas penſé. Je reconnus que GIUSTINA étoit cette ſœur de LUCRETIA, qui avoit épouſé le frere aîné de mon rival ; & je compris qu'elle auroit bien *pû* être priſe, en allant en ITALIE *traverſer* mon mariage. Ainſi je trouvois LUCRETIA *innocente* des trahiſons que je m'étois *imaginé* qu'elle m'avoit faites, & il n'y avoit plus que *ce portrait* de MARCIO qui *m'inquiétoit* encore un peu. Mais il me ſembloit qu'il pouvoit n'être pas d'elle, mais de D. GIUSTINA. Ces *deux ſœurs* ſe *reſſembloient* aſſez, pour que cela eut pû donner lieu à mon erreur. Outre cela j'avois remarqué quelques traits dans *cette peinture*, que je ne connoiſſois point dans le viſage de la *Cadete*, & que j'avois attribuez alors à *la faute* de l'ouvrier. Je ne doutois preſque plus que la *jalouſie* & la *prévention* ne m'euſſent *aveuglé* ſur ce point, & que MARCIO ne fut un amant de D. GIUSTINA ; & il me paroiſſoit bien aiſé de n'en douter bientôt plus.

Je fis donc venir MARCIO, & je lui dis que j'avois des choſes importantes à lui *apprendre*, & à *apprendre* de lui ; mais que j'attendois de ſa ſincérité une *confiance entiere*, & qu'il devoit eſpérer à ſon tour un *ſecret éternel* de ma part. Ce *début extraordinaire*

Lin-

l'inquiéta, comme j'avois prévû qu'il feroit, & il changea plusieurs fois de couleur. Je ne fis point semblant de m'en apercevoir, & je continuai mon discours en ces termes: *Je sais*, lui dis-je, *que vous savez peindre; outre que je croiois vous avoir vu travailler plusieurs fois à de petits ouvrages de mignature, vos compagnons me l'ont encore assuré. Ainsi ce que j'exige de vous, c'est que vous fassiez mon portrait, dont je veux faire présent à une belle* ITALIENNE, *qui est ici depuis un mois.*

Lorsqu'il vit qu'il ne me faloit que cela, il *se remit* de son trouble, & il me promit de me servir comme je souhaitois. Cela me surprit, parce que j'avois pensé que ces *derniers mots* feroient un *effet contraire* sur son esprit. Je pris donc le parti de lui parler plus clairement, puisqu'il ne m'avoit peut-être pas entendu, & de lui faire une fausse confidence. *Vous connoissez*, lui dis-je, OMAR? *Oui*, me dit-il, *c'est lui qui prit notre vaisseau il y a un mois, & j'y perdis ma liberté & quelque chose encore de plus précieux. Hé bien*, lui dis je, *il a dans son* SERRAIL *une jeune* VENITIENNE *d'une beauté extraordinaire. Vous en jugeriez de même, quoique vous ne soiez pas son amant comme moi. Je la vis un jour à une fenêtre, & je l'aimai dans l'instant. Vous savez quelle garde les* ALGERIENS *font auprès de leurs femmes. Cela m'auroit désespéré, si je n'avois pas compté sur l'avarice des Eunuques,*

& que mes préſens en adouciroient quelqu'un. En effet, je gagnai un de ceux qui la gardent, pour lui rendre une Lettre, & elle la reçut aſſez bien, puis qu'elle m'envoia celle-ci. (En même tems je lui montrai celle de GIUSTINA dont je lui fis voir l'écriture) *c'eſt pourquoi*, ajoutai-je, *je ne crois point trop hazarder de lui envoier mon portrait. Qu'en dites-vous, & D.* GIUSTINA *peut-elle le trouver mauvais?*

A ce nom MARCIO ne put s'empêcher de s'écrier d'un air douloureux, *ah Perfide* GIUSTINA! *aurois-je jamais craint un pareil malheur? Je te croiois morte. Helas! il eut mieux valu pour moi, que tu l'euſſes été, ou plutôt, que moi-même je fuſſe péri.* Après avoir dit cela, il s'aperçut des paroles qui venoient de lui échaper; & après avoir rêvé encore un peu, il s'adreſſa à moi, pour me demander excuſe de *cete exclamation*, qu'il n'avoit pu ne pas faire, en aprenant une choſe qui touchoit un de *ſes amis* de ſi près. Je ne ſûs ſi ce qu'il avançoit étoit vrai, ou s'il diſſimuloit ſes ſentimens. C'eſt pourquoi, je lui répondis, que j'étois mieux inſtruit que lui du ſort de ce GIROLAMO dont il parloit, qu'il étoit *mort*, que *ſa veuve* me l'avoit aſſuré; & qu'ainſi je ne lui faiſois point *d'injuſtice* en ſuccedant à ſon bonheur: que c'étoit mon *unique deſſein*, & que nous avions des moiens ſûrs de le faire *réuſſir*.

Je voulus le prier de m'y ſervir; mais il

il n'étoit plus le maître de m'entendre, il se trouvoit mal, & il tomba sur un *sofa*, dont je le fis enlever, pour lui faire donner ailleurs tous les remedes dont il avoit besoin. Je ne balançai plus *à croire*, que j'avois fait des *conjectures véritables* sur ce qui le regardoit, & qu'il n'avoit d'*autre intérêt* à GIUSTINA, que celui que lui faisoit prendre son amour. Cette *pensée* me détermina à lui rendre la tranquillité, dès qu'il seroit en état de m'écouter, & j'en trouvai l'occasion le lendemain.

J'allai le voir dans sa chambre, & comme je m'en étois aproché *doucement*, pour ne le point réveiller, s'il dormoit, il ne m'entendit point venir; & je le surpris avec le *portrait* de D. GIUSTINA dans la main. Ma présence le fit *rougir*, & il fut embaraſſé de ce que je l'avois *découvert*; mais ce que je lui dis, le fit tomber bientôt dans un plus grand embarras. *Seigneur*, lui dis-je en riant, *voilà ce que vous vous attirez en cachant vos secrets à vos amis. On les penetre sans votre secours, & l'on est obligé de vous faire une petite tromperie, pour vous faire convenir de ce qu'on sait déja. Si je ne vous avois point rendu jaloux au point que je fis hier, vous m'auriez toujours regardé de mauvais œil, & j'aurois perdu l'occasion de vous marquer mon amitié, en vous rendant votre chere* GIUSTINA.

Ah, *Seigneur*, me dit-il, *se pourroit-il bien que vous me pardonnassiez ma réserve*,

& que vous ne m'euſſiez pas ôté ce cœur que je préfere à tous les biens! Je ne lui répondis qu'en l'embraſſant, & en lui faiſant lire cette même Lettre, qui lui avoit cauſé le jour précedent une inquiétude mortelle. Il me remercia de la maniere la plus tendre de ce que je venois de faire, & il me parla en ces termes:

Seigneur, quand vous n'auriez pas apris, par d'autres voies, une choſe que je croiois ignorée de tout le monde, & que je voulois ſurtout vous cacher, je croirois maintenant manquer à ce que je vous dois, ſi je m'obſtinois encore à vous en faire un ſecret. Je me contenterai donc de ſuprimer ce que vous en ſavez, & je commencerai par le voiage, que je faiſois pour GIOVANNI GIROLAMO *mon frere, lors que je fus pris par* OMAR.

On ne peut être plus ſurpris que je le fus de *cet exorde*, qui m'anonçoit que MARCIO étoit l'époux & non pas l'amant de Dona GIUSTINA. Auſſi je ne pus m'empêcher de le lui témoigner en m'écriant: *Quoi, vous êtes* OTTAVIO, *le frere de* GIROLAMO, *de mon Rival, de celui qui veut m'enlever* LUCRETIA! Jamais homme ne fut plus étonné qu'il le fut à ſon tour. Il me demanda ſi je venois de l'aprendre, & ſi je ne lui avois pas dit que j'en étois informé? Je ne voulus point lui *avoüer* ce que je penſois, & je me contentai de lui dire que je ſavois bien qu'il étoit *Mari* de GIUSTINA; mais que j'avois ignoré

qu'il

qu'il fut *parent* de GIROLAMO. Je le priai enſuite de continuer, & il le fit ainſi.

J'épouſai il y a un an la *fille ainée* de *Meſſer* PAOLINO, & mon *Pere* propoſa en même tems à *celui* de mon Epouſe, d'unir nos deux Familles par un *double Mariage*. Comme cette propoſition leur étoit avantageuſe à tous deux, elle fut acceptée ſans difficulté. Mon *frere* fit un voiage à VENISE où il vit LUCRETIA qu'on lui deſtinoit. Cette *belle fille* a tout ce qui peut *plaire*; cependant il demeura deux mois auprès d'elle, ſans marquer aucun *empreſſement*; & il revint à RAGUSE plein de *froideur* & d'*inventions* pour différer cette alliance que nous ſouhaitions. Mon Pere en fut irrité, il le lui fit ſentir par des *diſcours vifs*, & enfin il tira de lui une promeſſe qu'il nous ſatisferoit au bout de trois mois. On lui accorda *ce delai*, & pendant ce tems-là mon Beau-Pere écrivit, qu'un nommé D. ANTONIO de BUFFALIS lui avoit demandé ſa fille, & avoit pris pour l'obtenir le nom du Comte MASSIMO. Qu'à la vérité tel qu'étoit ce jeune homme, il pouvoit prétendre à LUCRETIA; mais qu'outre qu'il ne vouloit pas retirer la parole qu'il nous avoit donnée, il étoit ſi *indigné* de *cette ruſe* qu'il vouloit la punir, & nous mettre de moitié de *cette vangeance* avec lui. Qu'en un mot il faloit hâter de marier

GIOVANNI & ſa fille, & qu'enſuite nous nous vangerions.

Je ne ſais pas bien ſi cette *impatience* de ſe *défaire* de LUCRETIA dans de pareilles conjectures, fut *ſuſpecte* à mon Pere, & s'il ne crût pas que vos *affaires* étoient trop *avancées* auprès de ma *belle-ſœur*. Peut-être auſſi l'éloignement que *ſon fils* témoignoit toujours de ſe marier, fut la ſeule cauſe de ſa réſolution : ou bien il s'imagina que PAOLINO nous avoit voulu *manquer* de parole, avant qu'il fût qui vous étiez. Quoiqu'il en ſoit, comme je devois aller avec GIUSTINA à DULCIGNO, & de là à VENISE, il nous chargea de rompre cette affaire quand nous y ſerions, & de *prétexter l'indifférence* que ſon fils ſe ſentoit ſur cet article-là.

Nous partimes de RAGUSE après avoir reçu ces inſtructions, & nous fimes à DULCIGNO ce pourquoi nous y étions allé. Nous nous remimes enſuite en mer, où nous fumes attaquez vers le ſoir par un *Corſaire* ALGERIEN. En peu de tems nous ſentimes que nous lui étions inférieurs de beaucoup. C'eſt pourquoi, tandis que le *Capitaine* ſe rendoit, je pris au plus vîte les *habits d'un ſoldat* qui avoit été tué, afin qu'on n'exigeat pas de moi une ſi *groſſe rançon*. Mais lorſque je ſortis du fonds de cale où je m'étois *déguiſé*, je vis ma femme s'échaper des mains de deux TURCS, & ſe jetter dans l'eau. Je

crût

crûs alors qu'elle étoit *perdue*, & sans m'amuser à considérer que j'étois seul contre tant de *Barbares*, je fondis l'épée à la main sur eux, résolu de *venger* Dona GIUSTINA & de *périr*. Mais je ne fis ni l'un ni l'autre, & d'un coup de pommeau qu'on me donna sur la tête, un TURC m'étendit à ses pieds. Puisque GIUSTINA m'a cru mort, aparemment on l'avoit déja *retirée* de l'eau, & elle avoit *vû* cela. Ensuite on me chargea de chaines, & l'on m'enferma avec les autres *Chrétiens*, jusqu'à notre arrivée à ALGER, où j'échus à CODGI HUSSEYN qui étoit de *moitié* de cette prise avec OMAR.

Le jour que j'entrai chez mon nouveau Maitre, il me fit monter dans son DIVAN avec son ami; & après m'avoir interrogé sur ma condition que je lui *célai*, il s'entretint avec lui en Turc de la maniere dont il avoit été à VENISE & à RAGUSE, & de ce qu'il y avoit fait. Comme je sais parfaitement *cette Langue* qui nous sert dans nôtre *Commerce*, j'entendis le commencement de cet entretien, & j'apris qu'il avoit enlevé mon *Frere*, pour vanger D. ANTONIO de BUFFALIS. Mais je n'entendis aucune circonstance, parceque HUSSEYN, qui jusques-là n'avoit pas fait d'attention à moi, m'*aperçut* & m'ordonna de sortir. Je ne savois pas alors que ce fut vous, & je ne l'apris que d'un *Esclave* FERRAROIS qui le dit à un *Esclave* qui est ici.

Quoi-

Quoiqu'il fut *difficile* de ne pas croire ce rapport, cependant je n'y voulus point ajouter foi. Mon Beau-Pere m'avoit donné de vous une *mauvaiſe impreſſion*, le malheur de mon Frere m'avoit donné encore de *plus odieuſes idées* de votre caractere, & je n'apercevois rien en vous de ce que je me figurois de D. ANTONIO. Ainſi j'aimois mieux reſter dans le *doute*, où j'étois par raport à vous, que de m'en éclaircir mieux, & je craignois de perdre l'*eſtime* & la *reconnoiſſance* que je vous devois, ſi je venois à vous connoitre un jour. C'eſt pourquoi je ne voulus, ni vous le *demander*, ni vous *dire* qui j'étois. Mais à préſent je ſuis perſuadé que j'ai eu tort de vous le cacher, & ſans doute il eſt arrivé des choſes que j'ignore, & qui vous *juſtifient* aſſez.

Je lui répondis qu'il me rendoit juſtice, & je lui racontai enſuite *la maniere* dont GIOVANNI GIROLAMO avoit été pris ſans que j'en ſuſſe rien, ce qui étoit arrivé depuis, *les efforts* que j'avois faits pour obtenir ſa liberté; & l'*événement extraordinaire* qui la lui avoit rendue depuis deux jours. Perſonne n'a jamais été plus content que MARCIO le fut de ces nouvelles, ſi ce n'eſt moi. Il retrouvoit à la fois une *Epouſe*, deux *Freres*, & la *Liberté*; mais je retrouvois quelque choſe que j'eſtimois plus. Je retrouvois LUCRETIA *fidele*, & aucun obſtacle ne m'empêchoit plus de l'ob-

l'obtenir de PAOLINO. Outre cela j'acquerois un ami que j'eſtimois & qui le meritoit.

En effet il n'avoit aucun de ces *défauts communs* parmi les *riches Négocians*. Point de *diſſimulation*, de *ridicule fierté*, d'*attachement ſordide* au gain & de *manieres plates*; enfin j'avois eu lieu de croire qu'il étoit d'une naiſſance plus illuſtre qu'effectivement il n'étoit. Je me fis un plaiſir de lui donner la liberté moi même; & comme il *appartenoit* à CODGI HUSSEYN, j'allai ſur le champ chez lui; & je le priai de me donner MARCIO, pour en faire ce que je voudrois. Cette demande l'étonna, cependant il ne différa point de me l'accorder, & il ne s'informa pas même de mon *deſſein*.

CHAP. XVIII.

Le moins merveilleux du Livre.

LE jour ſuivant, je revêtis le *faux* MARCIO d'un habit magnifique que j'avois apporté d'ITALIE. Je lui remis enſuite une petite chaine qu'il portoit ordinairement, & je le menai chez OMAR, dans la Cour duquel je le priai d'attendre un moment. Je le trouvai occupé à habiller

biller ſon *Frere*, à la maniere TURQUE, & on lui mettoit un TURBAN ſur la tête, lorſque j'entrai. Je m'adreſſai au Maitre de la Maiſon, & je lui dis que je venois le prier de faire ma paix avec GIOVANNI GIROLAMO; & que j'eſperois qu'il l'*entreprendroit* volontiers, & qu'il y *réuſſiroit* aiſément, étant auſſi *innocent* que je l'étois.

A ce diſcours, GIOVANNI à qui OMAR avoit raconté tout ce qui me regardoit, me *reconnut*; & comme il avoit *reconnu* que je n'avois point de part à ſon malheur, il s'aprocha le premier de moi, & il me parla d'une maniere qui me fit voir qu'il étoit auſſi généreux que ſon Frere. *Seigneur*, me dit il, *j'aurois tort de vous imputer ma Captivité.* OMAR & HUSSEYN *m'ont tous les deux apris, combien vous avez eu de chagrin, de celui que mes fers devoient me cauſer. Mais quand ils ne m'auroient pas inſtruit de ces choſes, votre phyſionomie vous juſtifieroit auprès de moi. Ainſi je dois me plaindre plutôt de ce que nous ne nous ſommes pas connus, il y a trois mois. Je n'aurois pas contribué, ſans y penſer, à vos malheurs, & vous n'auriez pas contribué de même aux miens. Mais enfin mes diſgraces ſont finies, & je me trouve trop heureux, puiſqu'elles me font retrouver un Frere en la perſonne d'*OMAR.

Pendant que le jeune GIROLAMO parloit, j'avois donné ordre à un *Eſclave*, qu'il

qu'il fit monter celui qui étoit en bas, & il arriva lorſqu'il finiſſoit. Je le préſentai aux *deux Freres*, & je les priai en riant de le rendre libre. Ils furent ſi ſaiſis de *joie* qu'ils ne m'entendirent pas, les *larmes* coulèrent de leurs yeux, & ils s'embraſſèrent ſans ſe dire un ſeul mot. Enfin le jeune prit la parole, & après avoir *félicité* OTTAVIO, ils me prièrent de *l'affranchir*. *Seigneur*, leur dis je, *je vous ai déja faits Maitres de ſon ſort. Maintenant c'eſt à vous*, Seigneur GIOVANNI, *à le déſlivrer & à vous*, OMAR, à lui rendre une *Epouſe qu'il aime tendrement.*

Quoi! l'ai-je, s'écria OMAR d'un air de ſurpriſe qu'il ne put cacher? *Oui, Seigneur*, répondis-je, *c'eſt Dona* GIUSTINA. *O Ciel!* dit-il, *de quel crime votre bonté m'empêche de me ſouiller. Quoi cette charmante perſonne eſt ma belle Sœur! O grand Prophete des* CROIANS, *je vous rends des graces infinies de lui avoir inſpiré cette vertu auſtere, & de m'avoir fait connoitre enfin l'abyme affreux où j'allois me plonger.* En même tems il courut à ſon HARAM, où il trouva Dona GIUSTINA baignée de ſes pleurs.

Quand elle le vit entrer, elle crût qu'il y venoit dans un *deſſein criminel*. Sans conſulter que ſa *fraieur*, elle ſortit par une autre porte, & elle s'enfuit juſqu'à l'apartement où nous étions les deux GIROLAMO, & moi. Nous crumes que le ſeul *empreſſement* é-

toit la cause de la précipitation avec laquelle elle couroit. Mais nous fumes bien-tôt *détrompez* par ce qui lui arriva. Elle tomba sans connoissance à la *porte* de notre chambre, & nous vimes OMAR qui la suivoit, devenir *pâle* comme la mort. Nous nous hâtames de donner du secours à cette *belle personne*, nous lui jettames quelques *gouttes d'eau* sur le visage, & elle revint. Mais à peine elle eut ouvert les *yeux*, qu'elle les *jetta* sur OTTAVIO, & à cette vue une nouvelle foiblesse la prit.

Ces deux accidents causèrent une inquiétude mortelle à OTTAVIO, & il étoit dans un état aussi digne de *pitié*, que celui de D. GIUSTINA. Enfin elle reprit peu à peu ses esprits, la parole lui revint, & OTTAVIO lui exprima la joie qu'il avoit de la revoir par les plus *tendres caresses*. Nous joignimes nos *complimens* à ceux que ces deux personnes se firent, & CODGI HUSSEYN vint un moment après, & joignit les siens aux nôtres.

On me pria ensuite de dire par *quel secret* j'avois découvert la condition d'OTTAVIO, & la captivité de GIUSTINA? Je le leur contai, & ils me remercièrent de ce que j'avois fait. Le reste de la journée se passa apparemment à se raconter leurs diverses avantures, car je ne demeurai pas chez OMAR, & j'allai chez CODGI HUSSEYN avec lequel je dinai. Le lendemain, nous fumes *invitez* tous deux par OMAR à une

une magnifique Fête, & nous y trouvames les premiers *Seigneurs* d'ALGER, qui le fêtoient. Les jours suivans furent consacrez aussi aux plaisirs, & cela fut cause que j'attendis plus *patiemment* la saison de se remettre en Mer; d'autant plus que GIUSTINA m'avoit promis de me *servir* auprès du vieux PAOLINO, & que je ne voiois plus personne qui put me *desservir*.

Enfin le beau tems *revint*, & les Vaisseaux étrangers *revinrent* d'abord. Nous n'attendions que le départ du premier qui alloit à GENES, & nous n'attendimes guéres. Nous fimes marché avec le Capitaine qui s'appelloit FALCONE', & quinze jours après son arrivée, il nous fit avertir qu'il alloit partir. Cette nouvelle qui devoit me donner de la joie, me causa une véritable douleur; & je sentis alors que, s'il ne me *coutoit* rien de *quitter* ALGER, il me *coutoit* beaucoup de *quitter* HUSSEYN. En effet jamais homme n'avoit agi si noblement avec *personne* que lui, & jamais *personne* n'avoit eu plus de reconnoissance d'un bienfait, que j'en avois des siens. Cependant j'allai lui dire adieu, à peine pouvions-nous retenir nos larmes, & nous priions tous les deux le Ciel de nous réünir encore. Il me combla de présens & il me conduisit jusqu'au Vaisseau, où les deux GIROLAMO & GIUSTINA étoient avant moi. Il nous souhaita aussi bien que OMAR un heureux

voiage, & une heure après nous mimes à la voile avec un petit vent frais.

Il y avoit déjà assez long-tems que nous *voguions*, sans que j'eusse pensé à ceux avec qui j'étois; mais OTTAVIO me tira de ma *distraction*, en me demandant d'où elle venoit. Je lui avouai avec quelle peine je m'étois arraché d'avec CODGI HUSSEYN, dont je ne pouvois assez admirer la vertu. Nous parlames ensuite de mon amour, & ils me prièrent de leur dire ce que je voulois qu'ils fissent pour moi.

Pendant mon séjour à ALGER, j'avois pensé à la conduite que je devois tenir dans *cette affaire*, & voici ce qui m'avoit *semblé* le meilleur. PAOLINO savoit que j'étois de la Famille de BUFALIS, & savoit que cette Famille n'étoit pas *riche*, ainsi il n'auroit pas voulu me donner sa Fille. Je voulois donc engager Dona MARIA ma *Tante* à m'aider, & j'espérois qu'elle le feroit *de tout son cœur*, parceque mon mariage la *déchargeroit* tout à la fois de ma Mere & de moi.

C'est pourquoi je répondis aux GIROLAMO, que je ne souhaitois rien maintenant, sinon qu'ils déclarassent à PAOLINO les *raisons* qu'ils avoient de changer de dessein, au sujet de cette *double Alliance* avec lui. Qu'après cela j'esperois que, s'ils travailloient à effacer de son esprit la mauvaise opinion qu'il avoit de moi, ils réüssiroient aisément, & qu'ils le *disposeroient* à écouter

ter les *propositions* que je lui ferois. Et qu'enfin pendant ce tems-là je demeurerois caché à VENISE, d'où j'écrirois à ROME pour obtenir le secours de D. MARIA.

Ils approuvèrent cette résolution, ils me promirent leurs services, & OTTAVIO ajouta même qu'en cas de besoin il m'avanceroit tout l'argent qu'il me faudroit. Le jeune GIROLAMO en auroit bien fait autant, s'il l'avoit pu, car j'avois lié une *amitié étroite* avec lui; mais il dépendoit encore d'un *Pere resserré*, & il n'étoit pas le *maitre* d'être généreux.

Cependant le *vent* continuoit d'être *bon*, & nous arrivames au *port* de GENES, sans avoir eu un seul moment de mauvais tems. Jamais un Fils prodigue n'a plus fondé d'espérances sur la mort favorable d'un Pere, que j'en avois fondées sur tout ce que je viens de dire. Mais les projets que j'avois formez furent renversez, & la Ville de GENES me devoit être funeste encore une fois.

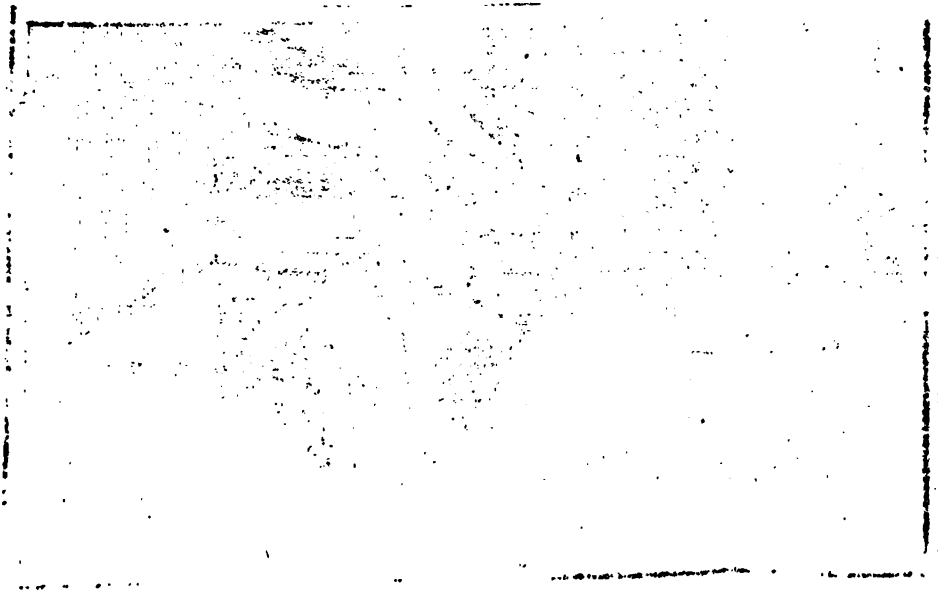
CHAP. XIX.

Aventure nocturne, & de la sagesse merveilleuse des Dames Hotellières.

IL y avoit deux jours que nous y étions, & nous devions en partir le lendemain. Nous nous couchames le soir de bonne heure, pour être prêts dès la pointe du jour; & GIOVANNI se fit faire un lit auprès du mien, afin que je puisse le réveiller. Sur les dix heures du soir, lorsque tout le monde *dormoit* déja, quelqu'un vint ouvrir *doucement* notre porte & sortit. Je crus que c'étoit mon ami, & je le crus si bien, que je me rendormis dans l'instant. Deux heures après, je me relevai à mon tour, & au lieu d'aller où je voulois j'entrai sans y penser dans la chambre de la Fille du logis, que je ne connoissois pas.

Comme je faisois le moins de *bruit* qu'il m'étoit possible, & que j'avois de ces *pantoufles* de paille dont on se sert parmi nous, quelqu'un qui ne m'avoit pas entendu, vint au devant de moi; & en me rencontrant, il me *heurta* rudement. *Qui est là*, dis-je à demi bas? *Eh! qui-es tu toi-même*, me répondit-on d'un air brutal? Cette voix qui m'étoit inconnue me fit penser que celui à qui j'avois *affaire*, n'avoit pas *af-*

faire



faire de ma présence pour quelque *vol* qu'il méditoit. C'est pourquoi je le saisis à la *gorge* & j'allois crier *au voleur*, lorsque quelqu'un nous poussa tous les deux & nous fit tomber. En même tems, celui que je *tenois*, cria de toutes ses forces *au meurtre*; mais je ne le lâchai point pour cela, & je m'imaginai que c'étoit une ruse pour m'échaper. J'attendis que tous les gens de la maison fussent venus, & ils furent assez long-tems à venir, parcequ'il faloit allumer de la chandelle, & que le feu étoit éteint.

Enfin ils en vinrent à bout; mais à peine elle avoit paru, que je vis quelque chose de *blanc*, qui la fit disparoitre au même moment. Ce fut alors une nouvelle confusion. Les Domestiques n'osoient aprocher de peur de recevoir quelques coups; ils faisoient semblant d'ignorer où nous étions, pour n'être pas obligez d'y venir, & ils se *tuoient* de nous le *demander*, & mon *antagoniste* de le leur *dire*. Pendant ce tems là, celui-ci avoit repris le dessus, & il me *pressoit* la gorge, comme s'il avoit voulu *m'étrangler*, de sorte que je ne pouvois prononcer un seul mot. Mais il perdit bien-tôt son avantage, & je fus surpris d'entendre une *grêle* de coups de baton tomber sur son corps. Il eut beau crier, *vous vous trompez, ce n'est pas à moi*, on ne cessa point, & il fut obligé de me lâcher, pour aller à ce *nouvel ennemi*.

Je me relevai d'abord & on me dit à l'oreille de me *ſauver*, & que la *Servante*, qui venoit de me *dégager*, m'avoit ouvert la porte d'en bas. Jugez de ma ſurpriſe à ce *compliment!* je voulus repondre, mais un flambeau qu'un valet aporta, m'en empêcha; & je vis des objets qui me donnèrent une nouvelle ſurpriſe. Un gros homme que je n'avois jamais vû, pourſuivoit la Servante. La *Fille* de la maiſon étoit *nue* en chemiſe à côté de moi, & les deux GIROLAMO étoient au milieu de la chambre, l'épée à la main, & mêlez parmi les valets. L'*Inconnu* ne vit pas plutôt de la *lumiere*, qu'il quitta la Cuiſiniere à laquelle il en vouloit auparavant; &, en me montrant, il dit à un *Cuiſinier* & aux *Valets* de l'écurie qui étoient là, de m'arrêter.

Ceux-ci lui répondirent que je n'étois point le *Voleur* qu'il croioit, & que j'étois un *Etranger* logé chez lui. Mais il n'écouta rien, & il leur ordonna d'un ton qui me fit juger qu'il étoit le *Maître* de l'*Auberge*, de *m'enfermer* dans un apartement voiſin. Ce fut delà que j'entendis le diſcours qu'il fit à ſa *Fille*, & qui m'étonna plus que tout ce qui m'étoit arrivé. Il lui réprocha en termes vifs, *qu'il étoit à peine abſent trois jours, qu'on étoit obligé de le rappeller, pour qu'il mit ordre au déshonneur qu'elle lui fai-*

faisoit, & *qu'elle s'abandonnoit à un malheureux* TURC. Il ajouta encore plusieurs choses à cette *mercuriale*, & *force coups* de baton la *terminèrent*, sans qu'elle repliquat un seul mot. La Servante eut son tour ensuite, & il la *rossa méthodiquement*: car à chaque soufflet ou coup de pié, il lui disoit *alternativement* ces deux phrases: *Ah c'est donc vous, Madame la Coquine, qui étiez du complot? C'est donc vous qui me donniez des coups de baton, pour me faire lâcher prise?*

J'avois déja jugé que le *furibond Aubergiste* m'avoit pris pour un autre, mais je n'en *doutai* plus après ce discours. C'est ce qui me détermina à *l'appeller*, & à le prier d'amener avec lui les deux GIROLAMO dans ma *prison*. Il le fit, ils vinrent tous les trois, & la *fille* qui avoit reconnu ma voix, entra aussi. Je n'eus pas de peine à faire voir mon innocence, & l'*Hôte* fut obligé de me demander un pardon que je lui accordai aisément. Mais sa *fille* ne fut pas aussi *facile* que moi.

Elle commença par le traiter de *Pere barbare*, de *Pere injuste*: elle parût *furieuse*, & il sembloit qu'elle alloit se jetter sur lui. Mais tout d'un coup elle *changea* de couleur, ses yeux se fermèrent & elle *tomba* à mes pieds. Le *pauvre Pere* étoit assez interdit de ce spectacle; mais il n'en fut

pas quitte pour cet *évanouiſſement* qui l'embaraſſoit fort. La *Servante* qui avoit entendu tout, vint prendre ſa part du plaiſir de faire *enrager* le *bon-homme*, & de lui rendre en *bonnes injures*, juſqu'au moindre *horion* qu'il lui avoit donné. *Voi*, lui dit-elle en tenant les mains ſur ſon côté, *voi, Pere dénaturé, ce que tu as fait avec tes* maudits ſoupçons. *Es-tu content à préſent? Voilà ta* pauvre fille *dans l'état où tu la voulois il y a long-tems, & tu as trouvé le moien de t'en défaire à la fin. Helas! ſi j'avois prévu cela, je l'aurois bien enlevée de tes mains, & je t'aurois fait mettre par la* Juſtice *en lieu de ſûreté. Mais pouvois-je penſer que ta* diabolique jalouſie *auroit été juſques-là.*

Enſuite elle ſe tourna de notre côté, & elle nous aprit des *merveilles* ſur les ſoins qu'elle avoit pris de *l'éducation* de la *malheureuſe* ANNETTA, c'étoit le nom de cette fille. Elle nous fit voir que c'étoit un *vrai prodige* d'honneur, une *ennemie capitale* des fleuretes, & qu'aucun *Galant* n'auroit oſé la regarder *entre deux yeux*. Enfin elle nous en dit *tant* de ſa *pudique Eleve*, que je fus tenté de n'en croire *rien*. Cependant ſa *chere* ANNETTA revint par nos ſoins, & elle dit d'une *voix languiſſante* qu'on la ramenât dans ſa chambre, qu'elle ſe ſentoit fort mal; & que la vue d'un *Pere* qu'elle avoit toujours aimé, & qui avoit pour elle

le une *haine furieuſe*, la faiſoit encore plus ſouffrir.

On ſe diſpoſoit à lui obéir, lorſque D. GIUSTINA vint dans notre apartement. Elle tremblait de tous ſes membres, elle étoit d'une pâleur extraordinaire, & à peine pouvoit-elle parler. Elle nous dit que, s'étant levée pour quelques beſoins, elle avoit vû, à la lueur de la Lune, un homme habillé en TURC ſortir d'un coffre qui étoit dans ſa chambre, & marcher vers la fenêtre à petit bruit. Qu'elle avoit voulu crier, mais que cet homme l'avoit menacée de la tuer; & qu'en même-tems il étoit ſauté dans la rue ſur un gros tas de fumier.

Il ne falloit pas être un homme de la *derniere pénétration*, pour voir que ce TURC étoit celui pour qui j'avois été pris, & qui nous avoit renverſez *l'Hôte* & moi, lorſque nous étions à la porte d'ANNETTA. Il y avoit aparence qu'il s'étoit caché dans la chambre de D. GIUSTINA pendant le *deſordre*; & que croiant y être ſeul par le ſilence de GIROLAMO, il avoit pris ce tems pour *s'évader*. Auſſi notre Hôte n'en douta pas, & il donna ſur le champ à la *chaſte* ANNETTA & à ſa *vertueuſe Gouvernante*, des *marques terribles* de la *rage* où il en étoit.

Le lendemain, nous nous trouvames ſi fatiguez de la mauvaiſe nuit que cette avantu-

re

ce nous avoit fait paſſer, que nous réſolumes de paſſer encore un jour à GENES, pour nous y repoſer un peu. Ce délai donna lieu à une choſe à laquelle je ne m'attendois pas, & à la découverte que l'on fit du TURC.

FIN.

CA-

CATALOGUE
DES
LIVRES

Imprimez chez *Jean Neaulme*, Libraire à la *Haye*, où dont il à nombre.

Architectura Militaris de Teyler, avec fig. 4.
Abregé Généalogique de la Maison Royale d'Espagne, depuis le commencement de la Monarchie jusques à présent, 12.
Avantures Provinciales, ou la fausse Comteſſe D'Iſemberg, par le Noble, 12. +
——— ——— *ou le Voiage de Falaize*, par le même, 12. +
——— *de la Comteſſe de Strasbourg & de ſa Fille*, par l'Auteur des Memoires de L.C.D.R. 8. +
——— *de Don Antonio de Buffalis, Hiſtoire Italienne*, avec fig. 12. +
Avocat Pour & Contre Sacheverel, avec ſon Sermon, 8.
Beralde Prince de Savoye, 12. —
Buſnage, Diſſertations Hiſtoriques ſur les Duels, 8.
Cuiſinier François, enſeignant la maniere de bien

bien apréter & assaisonner toutes sortes de Viandes, grasses & maigres, légumes & patisseries, en perfection; augmenté d'un nouveau Confiturier, du Maître d'Hôtel & du Grand Ecuyer Tranchant, par le Sr. de la Varenne, fig.

Cartouche ou les Voleurs, Comédie, par Mr. le Grand, Comédien du Roi, 12.

Catéchisme de Boyer, 8.

Etat présent de l'Eglise Grecque Armenienne, traduit de l'Anglois de Ricault, par Rosemond, 12.

Faveurs & Disgraces de l'Amour, ou les Amans Heureux, Trompez & Malheureux, 2 vol. avec fig. 12.

Fables nouvelles de Ruisseau, 8.

Histoire d'Emanuel, Duc de Savoye, 8.

—— de Cara Mustapha, Grand Vizir, fig. 12.

—— de la Vie de Louis Dominique Cartouche, & de plusieurs de ses Complices, 12.

—— de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, Sœur de François Premier, 2 vol. sous Presse, 12.

Hiéron, ou Portrait de la condition des Rois, de Xenophon, traduit du Grec par Caste. Grec & François, 8.

Lettres Critiques sur divers sujets de l'Ecriture Sainte, par Mr. de Joncourt. 12.

Memoires de Montecuculi Generalissime des Troupes de l'Empereur. 12. fig.

Nouveau Choix des meilleures Chansons, sur

sur plusieurs Sujets divertissans, avec des Airs gais & tendres; le premier couplet Notté. 12. *sous Presse.*

Odes de Monsieur de la Motte, le Tome 3me à part.

Pseaumes de David, en 32. *de l'impression de D. Mortier, très petit Volume.*

——— *de Mr. Terrond avec les Cantiques sur diverses Fêtes solemnelles.* 12.

Poësies Françoises de Regnier Desmarais, 2 vol. 12. *derniere Edition augmentée de plusieurs Pieces qui n'ont jamais paru dans celles de Paris.*

Pajon Examen du Livre qui porte pour Titre, Prejugez Légitimes contre les Calvinistes. 2 *vol.* 12.

Recueil des plus beaux Airs d'Opera & autres Chansons. 2 *vol.*

Sermons de Mr. Benoit. 8.

——— *de Monsieur Lucas, Auteur de la Morale de l'Evangile, traduits de l'Anglois.* 8. *sous Presse.*

Sherlock, Preservatif contre le Papisme, où l'on fait voir jusques à quel point il est contraire aux véritables vûës de la Religion Chrétienne, traduit de l'Anglois. 8.

——— *Traité de la Providence, traduit de l'Anglois.* 8.

——— *Sermons sur divers Textes importans de l'Ecriture Sainte, traduits de l'Anglois.* 2 *vol.* 8. *sous Presse.*

Satires de Perse & de Juvenal, du Pere Tarteron. Paris 12.

Spec-

Spectateur François, 12. *sous Presse.*
Traité des Confitures. 12.
Traité des Moyens pour rendre les Rivieres Navigables. 8. *fig.*
Tableau de la Cour de Rome. 12.

On trouve chez le même Libraire toute sorte de Livres de Theologie, d'Histoire, de Litterature & d'Usage: Comme aussi tous les Livres nouveaux.

FIN.

34 14 6
42 10 0
77 4 6

G. G. Barber
3.11.1987
[VOLT.]

77 4 6
34 14 0
42 10 0

870665